This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

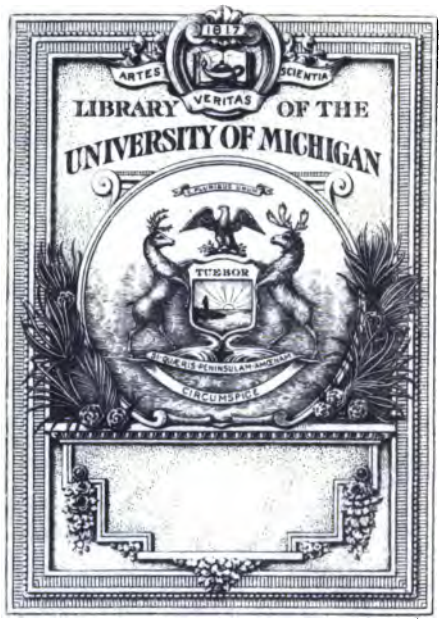
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

BIBLIOTHÈQUE DES THEATRES,

Lettre P.

TOME XXXIII.

Pièces contenues dans ce Volume.

Paros.
Pénélope.
Phedre.
Philoctete.
Polieucte.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Compoſée de plus de 530 Tragédies, Comédies Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Paſtorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertiſſemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Muſiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre P.

TOME XXXIII.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

PAROS,

TRAGEDIE.

Par M. Gabriel MAILHOL.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le Lundi 21. Janvier 1754.

Le Prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Dram. Fr.
Dept. of Rom. Langs.
3-7-38

PAROS,

TRAGEDIE.

3-24-38 Williams

ACTEURS.

APRIE'S, Roi d'Egypte. *M. Sarrazin.*
APHISE, Princeſſe du Sang Royal. *Mlle Hus.*
PAROS, Premier Miniſtre. *M. Paulin.*
OROSIS, cru Fils de Paros. *M. Le Kain.*
ZORES, Second Miniſtre. *M. Dubois.*
ADRATE, Capitaine des Gardes. *M. Legrand.*
GARDES.

La Scene eſt à Memphis, dans le Palais des Rois d'Egypte. On voit une Tour dans l'un des côtés du Théâtre.

PAROS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PAROS. ZORES.

ZORES.

Nous ſommes près des lieux habités par le crime
Qui vangent Apriés & gardent ſa victime,
Cette Aphiſe, de qui la noire ambition
A fomenté les feux de la rébellion.
De moi qu'exiges-tu ?

PAROS *lui remettant un papier.*

D'aller dans ces lieux mêmes
Exécuter du Roi les volontés ſuprêmes.
Aphiſe doit ici me parler en ſecret.
Rends-la quelques inſtans libre par ce decret.

ZORES.

J'y cours, & ne veux pas, de peur de te déplaire,
De tes deſſeins profonds pénétrer le myſtère.
Cependant & mon zèle & mes ſoins aſſidus
Peut-être ont mérité qu'ils me fuſſent connus.
De ces hardis projets où pour toi je m'expoſe,
Serai-je l'inſtrument ſans connoître leur cauſe!

PAROS.

Zorès d'ingratitude accuſe-t-il Paros?

ZORES.

Non; je ſçai que tes dons ont payé mes travaux.
C'eſt toi qui m'as porté ſans nom & ſans ancêtres
A ce rang éminent où je n'ai que deux Maîtres,
Où l'Egypte me craint, m'encenſe & m'obéit.
Mais de mon zèle ardent n'aurai-je d'autre fruit?
Daigne éclairer mon cœur, & par ta confidence
Augmente les motifs de ma reconnoiſſance.
Par dix ans de travaux aſſuré de ma foi,
Appréhenderois-tu de te fier à moi?

Ton silence affecté, dont mon ame s'indigne,
T'accuse de soupçon, & moi d'en être digne.

PAROS.

Fais venir la Princesse, & tu peux espérer
De n'avoir pas encor longtems à murmurer.

SCENE II.

PAROS, *seul.*

Sans doute il faudra bien que ma fureur l'éclaire,
Si je trouve à mes vœux la Princesse contraire...
Mais non ; espérons mieux de mes vastes desseins,
Et soumettons Aphise, ainsi que les humains.
A mes projets sanglans faisons servir son ame :
Qui trompe l'Univers peut séduire une femme.

SCENE III.

PAROS. APHISE.

APHISE.

QUi vient me délivrer du séjour plein d'horreur,

Où régnent à la fois la force & la terreur ?
De la nuit du tombeau passai-je à la lumière
Pour terminer enfin mon affreuse carrière ?
Que vois-je ; juste Ciel ! C'est l'Auteur de mes maux,
Ce fourbe ambitieux, ce terrible Paros....

PAROS.

C'est celui qu'a toujours poursuivi votre haine,
Et qui, pour s'en vanger, veut briser votre chaîne.
Des crimes de Memphis quand on vous accusa,
Mon zéle auprès du Roi cent fois vous excusa,
Et je vis à regret sa vangeance trop dure
Des plaisirs & du jour tout-à-coup vous exclure,
Pour vous livrer aux lieux consacrés aux forfaits.
Pour votre liberté quels vœux n'ai-je point faits ?
Mais le Roi prévenu refuse de m'entendre,
Et me fuit, quand je veux contre lui vous défendre.
Sans doute que vos droits au Trône de Memphis
Sont au fond de son cœur vos plus grands ennemis.

APHISÉ.

Votre zéle pour moi, que vous feignez peut-être,
Eût dû par ses effets moins tarder à paroître.
Quoi qu'il en soit, Paros, de mes tourmens affreux
Le Roi n'est point l'Auteur, il est trop généreux.

Pere de ſes Sujets, leur bonheur fait ſa gloire.
Il déteſte la guerre, & même la victoire
Puiſqu'il faut l'acheter par le ſang des humains.
Eclairé, bienfaiſant, à ſes juſtes deſſeins
Préſident la vertu, le ſçavoir, la prudence:
Partageant le plaiſir de ceux qu'il récompenſe,
Puniſſant à regret, & par néceſſité,
Et n'ayant de défaut qu'un excès de bonté.
Tel eſt Apriés. Vous, qui connoiſſez ſon ame,
Pouvez-vous l'accuſer de punir une femme,
Dont l'unique forfait eſt d'avoir en horreur
Ceux, de qui l'impoſture empoiſonne ſon cœur;
Qui parés de ſon nom, du ſang de leurs victimes
Cimentent ſon opprobre, & lui prêtent leurs crimes?

PAROS.

Il vous a condamnée inſtruit de vos complots.
Pour moi, Madame, en vous je ne vois que vos maux,
Vos vertus, vos attraits, & cette noble audace
Que le monde doit voir à ſa premiere place,
Et qui doit l'honorer en lui donnant des Loix.
De ſon premier Miniſtre Apriés a fait choix
Pour apprendre.....

APHISE.

Arrêtez. Fuſſai-je criminelle
Soit honneur, ſoit orgueil, à ſes ordres rebelle,

Pour juge on me verroit dédaigner un ſujet ;
Je ne ſuis point coupable.

PAROS.

A ce généreux trait
Je reconnois d'Aphiſe & l'ame, & le courage.
Auſſi ne veux-je point vous parler davantage
De vous juſtifier de forfaits odieux.
Des intérêts plus grands m'amènent en ces lieux.
Le Roi, que vous vantez, alors qu'il vous opprime,
Ce Roi, qui de mépris a payé votre eſtime,
Tolérant les forfaits, puniſſant la vertu,
Sous le poids de ſes ans va tomber abattu.
Le ſort qui de Memphis vous promet la Couronne,
L'a laiſſé ſans enfans ſucceſſeurs à ſon Thrône.
Son cœur inacceſſible à vos attraits puiſſants,
Loin de les honorer d'un légitime encens,
Loin d'offrir à vos mains le partage du monde,
Enſevelit vos yeux dans une nuit profonde,
Vous reſſerre en des lieux, où des tourmens cruels
Sont le prix des forfaits & l'effroi des mortels.
Autant d'indignités ſeriez-vous inſenſible ?
Ah ! quand pour vos appas il demeure inflexible,
Votre bouche, à mes yeux, ſe plaît à l'épargner !

APHISE.

Eh bien, à quoi faut-il me réſoudre ?

PAROS.

A regner.

APHISE.

Moi, regner ! Qui pourroit ſurmonter les obſtacles ? .....

PAROS.

Moi. Mon bras peut pour vous produire des miracles.
Il le doit. Je ne puis dévoiler mon deſſein ;
Je n'exige qu'un prix.

APHISE.

Quel eſt il ?

PAROS.

Votre main.
Ce langage doit il effaroucher votre ame ?
Mes ſoins aſſez longtems vous prouverent ma flamme,
Pour oſer aſpirer au bonheur d'être à vous.

APHISE.

Qu'ai-je entendu ! Paros deviendroit mon époux ?

PAROS.

Il vous arracheroit à votre ſort barbare,
Pour vous placer au rang que Memphis vous prépare.

APHISE.

D'un homme tel que toi le zéle & les bienfaits
Cachent toujours un piége & de nouveaux forfaits.
Va, porte loin de moi tes promeſſes perfides,

Et dérobe à mon cœur tes fureurs parricides.
Quoi ! d'Apriés le corps sanglant & déchiré
Au Trône de Memphis serviroit de degré ? ...

PAROS.

Lui, Madame ! ... le Roi vieillit sous sa couronne:
Je puis, sans le trahir, vous assurer son Trône.

APHISE.

Cruel ! sur les malheurs qui régnent en ces lieux
Enfin ce dernier trait a dessillé mes yeux.
Ton cœur seul des forfaits ourdit ici la trame,
Et des séditions y fomenta la flamme.
Si ta fausse innocence y sçut tromper ton Roi,
C'est un crime de plus ; il est digne de toi.
Cependant on m'accuse, on m'outrage, on m'enchaîne.
Tu commis les forfaits ; & j'en subis la peine.
Les dons même d'un Roi clément & généreux
En passant par tes mains deviennent onéreux :
Si dans tes mains un don paroît une injustice,
Juge ce qu'y doit être un injuste supplice.

PAROS.

Vous vous perdez, Madame ; un Trône vous attend.

APHISE.

Il devient mon effroi ; c'est de toi qu'il dépend.
Je ne veux point d'un Trône acheté par ma honte

Redouble des tourmens que mon courage affronte.
Augmente tes forfaits. Ils ſeront précieux
S'ils attirent ſur toi la vangeance des Dieux,
S'ils font connoître enfin ta rage & ma conſtance
Au Monde, qu'a trompé ta funeſte prudence.
On verroit l'innocence unie aux attentats!
Tu démandes ma main! Moi je veux ton trépas.
Aſſouvis ta vangeance, ou redoute la mienne:
Evite ma préſence, ou je fuirai la tienne.
Je retourne au ſéjour des pleurs & de la mort:
Si j'y ſuis loin de toi, j'y bénirai mon ſort.

SCENE IV.

PAROS. ZORES.

PAROS.

Viens, Zorès; il eſt temps que je t'ouvre mon ame;
Et mon ambition, qui croît, & qui s'enflamme,
A beſoin déſormais d'un appui tel que toi.
Je me ſuis élevé; mais je ne ſuis pas Roi.
Reconnois de Paros, dans cette confidence,
Les complots, les ſuccès, le but & l'eſpérance.
A te les dévoiler j'ai longtems héſité:

J'étois peu sûr encor de ta fidélité :
Le crime, cher Zores, est suivi de la crainte.

ZORES.

Fais cesser entre nous une vaine contrainte.
Ne vois tu pas en moi l'ouvrage de tes mains ?

PAROS.

Je ferai plus encore ; & tes brillans destins,
Si mon ambition est enfin assouvie,
Des plus heureux mortels exciteront l'envie.
Ecoute. Je suis né dans un rang avili,
Condamné par le sort à vivre dans l'oubli,
Fait pour servir les grands, & que les grands mépriſent,
Qui nourrit de son sang ceux qui le tyrannisent.
Mais bientot la raison vint éclairer mon cœur.
Trop bouillant, pour ramper aux pieds de la grandeur,
Trop foible, pour briser la puissante barriere
Que le sort opposoit à mon humeur altiere,
Pour me vanger de lui je me crus tout permis.
Je trompai, je flattai mes plus grands ennemis ;
Et pour les égaler il falut les séduire.
Alors à mon bonheur je vois que tout conspire.
La fortune & mon Roi me comblent de faveurs ;
Et je vis accablé de richesses & d'honneurs.
Mais ces mêmes honneurs causent mon amertume :
Plus il est satisfait, plus mon desir s'allume.

Ces obſtacles franchis s'éclipſent à mes yeux;
Et ne me laiſſent voir que les Rois & les Dieux.
A mon ambition il fallut des victimes :
Pour les rangs élevés il n'eſt que de grands crimes :
Leur ſang ſouilla mes pas, mais il les raffermit.
Du Trône de Memphis la ſplendeur m'éblouit :
De mes complots ſecrets inſtrument inviſible
Des conſpirations j'employai l'art terrible
Pour renverſer un Trône où je voulois monter.

ZORES.

Sans doute les remords auront ſçu t'arrêter.

PAROS.

Mon eſpoir, ma fortune & ma perſévérance
A leur voix dans mon cœur ont impoſé ſilence :
Pour les grands criminels il n'eſt plus de remords.
Cependant mon malheur s'oppoſe à mes efforts :
De ſa perte Apriés découvre des indices,
Et je me vois contraint à punir mes complices.
Que te dirai-je encore ! A de nouveaux complots
S'offrent à chaque pas des obſtacles nouveaux :
Comme ſi tous les Dieux couvroient de leur égide
Celui en qui leur image & leur pouvoir réſide.

ZORES.

Aphiſe n'eſt donc pas ? ...

PAROS.

Cette Princeſſe enfin,

Qui pouvoit m'assurer le Trône avec sa main ;
Captiva quelque tems mes soins & mes hommages :
Mais ils furent payés de mépris & d'outrages ;
Ils porterent bientôt la rage dans mon cœur.
Apprends les noirs effets de mon dépit vangeur.
D'une sédition que j'excite moi-même,
Je la fais accuser. Ses droits au Diadême
D'Apriés prévenu confirment le soupçon.
Il la livre aux horreurs d'une affreuse prison,
Ou sa mort eût déjà satisfait ma vangeance,
Si le Prince à mon bras n'opposoit sa clémence.
Aujourd'hui, résolu par des coups plus certains,
Au Trône de Memphis de m'ouvrir des chemins,
Avant de rien tenter j'ai voulu la séduire :
Elle a sçu résister à l'appas d'un Empire ;
Pour mon cœur outragé qui brave ses refus,
Ce n'est qu'une victime & qu'un crime de plus.

ZORES.

Dans tes desseins ton fils doit te servir sans doute !

PAROS.

Loin d'employer son bras, ami, je le redoute.
Mon fils, pour me servir, me ressemble trop peu
La gloire m'en délivre, & détourne ce feu
Qui détruiroit ici des forfaits nécessaires.
Tandis que sa valeur rend ses destins prospères,

Et du Roi de Coptos ravage les Etats,
Je dois cueillir ici le fruit de ſes combats.
Mille bras ſont tout prêts, & le Trône m'appelle;
J'attends pour éprouver, pour diriger leur zéle
De l'armée ennemie un avis important.
S'il arrive en ce jour, il faut que dans l'inſtant...

ZORES.

On ouvre. Dans ces lieux Apriés va ſe rendre.

PAROS.

Evite ſes regards, cher Zores va m'attendre.

SCENE V.

PAROS. APRIE'S. GARDES.

APRIE'S.

Eh-bien, Paros, Aphiſe a-t-elle enfin parlé?
As-tu lû dans ce cœur grand, mais diſſimulé
Qui ſçait en même tems tout tenter & tout feindre?

PAROS.

A dévoiler ce cœur je n'ai pu la contraindre.
Lorſque vous l'épargnez, ſûre de vos bienfaits,
Elle oſe vous braver, & combler ſes forfaits.

APRIE'S.

Ainſi de ma bonté déplorable victime

Je ne pourrai ſçavoir les motifs de ſon crime !

PAROS.

Elle ſert, vous régnez.

APRIE'S.

Honneurs, ſuprême rang,
Tant de fois achetés par des fleuves de ſang,
Qu'êtes-vous en effet ? Vous augmentez nos peines,
Phantômes mal connus, vous nous chargez de chaînes.
Si vous nous attirez l'hommage des mortels ;
Nous craignons que bientôt, renverſant nos Autels,
Sous leurs débris ſanglans leurs mains ne nous entraînent.
Vous n'êtes plus des biens pour ceux qui vous obtiennent :
Le bonheur des humains n'eſt que dans leur eſpoir.

PAROS.

L'ambition aſpire au ſouverain pouvoir...

APRIE'S.

L'ambition a fait les malheurs de la Terre.
Grands Dieux ! ſur ſes forfaits lancez votre tonnerre.

Et ne pourſuivez pas un Roi trop malheureux,
Trahi par ſes Sujets, quand il mouroit pour eux.
Tu le ſçais ſi depuis qu'une épouſe chérie
Termina dans mes bras ſa déplorable vie,
J'ai pu gouter en paix un jour pur & ſerein.
Les plus vives douleurs ont déchiré mon ſein.
Un Enfant au berceau fut ma ſeule eſpérance :
O crime ! en mon Palais un vil Peuple s'élance.
D'un Roi qui les chérit, ils pourſuivent le ſang...
Ah cruels ! arrêtez. Percez plutôt mon flanc.
Barbares, reſpectez une tête ſi chère :
Dans ces momens affreux je ſuis moins Roi que pere.
Mon ſeul bien, mon eſpoir, mon fils meurt égorgé,
Et c'eſt ſur mes Sujets qu'il doit être vangé.

PAROS.

Souffrez que ces objets s'éloignent de votre ame.

APRIE'S.

Je crus de mes malheurs voir terminer la trame :
Vain eſpoir ! Mon amour ne fait que des ingrats.
Ils ſément la terreur & la mort ſur mes pas.
A des ſéditions mon Royaume eſt en proye.
De la rébellion l'étendart s'y déploye :
Mon cœur compatiſſant eſt réduit à punir.
Alors ton fils paroît, & prompt à me ſervir,
Il achéve bientôt de calmer la tempête.

Enfin ſon jeune bras, ce bras que rien n'arrête,
Va du Roi de Coptos anéantir l'orgueil:
Memphis en même tems me prépare un cercueil;
De nouveau, mes Sujets en veulent à ma vie:
Et j'ignore quelle eſt cette main ennemie
Qui les excite au crime, & forge mes malheurs:
Car je ſuis peu certain que ces noires fureurs
Soient les horribles fruits du cœur de la Princeſſe.

PAROS.

Aux peines de mon Roi mon penchant m'intéreſſe.
Que n'ai-je point tenté pour découvrir la main
Qui ſemble juſqu'à vous ſe frayer un chemin!
Aphiſe m'a paru la ſeule redoutable...

APRIE'S.

Le Ciel me vangera. Quoi! ce Ciel équitable
Puniroit la vertu, quand il la fait chérir!
Non; pour la faire aimer, il doit la ſoutenir.

SCENE VI.

PAROS. APRIE'S. ADRATE.

ADRATE.

PAr un bruit répandu, Seigneur, je viens d'apprendre
Qu'en ce jour Orosis dans Memphis doit se rendre.

PAROS, *au Roi.*

Sans votre ordre, Seigneur, mon fils viendroit ici !

APRIE'S.

Sur un bruit, faux sans doute, il faut être éclairci.
De ce jeune Héros la derniere victoire
Me l'a fait retenir dans le champ de la gloire,
Et c'est-là, mieux qu'ailleurs, qu'il peut servir son Roi.
A l'ennemi son nom doit inspirer l'effroi.

PAROS.

Plus son nom, sa valeur l'ont rendu redoutable,
Plus, s'il désobéit, il devient condamnable.
Et vous devez, Seigneur, un exemple à Memphis.

APRIE'S.

Paros, je ne sçais point soupçonner mes amis.

à Adrate.

Comment de ſon retour as-tu ſçu la nouvelle?

ADRATE.

Le Peuple avec tranſport & l'attend, & l'appelle.
J'ignore, quand Memphis brule de le revoir,
Sur quels avis reçus elle en fonde l'eſpoir.
On le nomme : à ſon nom tout accourt, tout s'empreſſe.
On lit ſur chaque front la publique allégreſſe.
Chacun paroit attendre ou ſon pere, ou ſon fils :
Le cœur du Peuple entier eſt l'autel d'Oroſis.
Mais juſqu'ici, Seigneur, ſes cris ſe font entendre.

PAROS, *à part.*

De mon courroux ſecret j'ai peine à me défendre.

APRIE'S.

Rentrons. De la vertu tels ſont les traits vainqueurs.
Même ſans le vouloir, elle ſoumet les cœurs.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PAROS *courroucé*, ZORES.

ZORES.

CAlme de tes tranſports l'injuſte violence.

PAROS.

Le retour d'Oroſis trahit mon eſpérance,
Renverſe mes projets, & détruit mon bonheur.

ZORES.

Tu pourrois en ces lieux le voir avec horreur!..
Il eſt ton Fils. Pourquoi cette aveugle colere?
Pour être ambitieux, ceſſes-tu d'être pere?
Quand il retarderoit l'effet de tes complots,
Quand même il raviroit le fruit de tes travaux;
Les Lauriers immortels dont ſon front ſe décore,
Les tranſports éclatans d'un Peuple qui l'adore,
Devroient ſeuls appaiſer le trouble où je te vois.

PAROS.

Cet amour m'eſt affreux,

ZORES.

Il rejaillit ſur toi:
D'un bien que l'on chérit la ſource eſt révérée.
Quoi ! lorſque ta grandeur peut être conſacrée...

PAROS,

Arrête. De ton cœur ſuis-je bien aſſuré ?
A me ſervir ſans crainte, es-tu bien préparé ?
De Zorès les remords pourront-ils faire un traître.

ZORES.

Depuis dix ans du moins tu devrois me connoître?
Dans mes travaux paſſez apprends ce que je ſuis.
Etouffe des ſoupçons dont pour toi je rougis,
Et qui pour ton ami ſe changent en outrages.
De ma fidélité te faut-il d'autres gages ?
Parle ; par des ſermens dois-je te raſſurer,
Nomme & choiſis les Dieux par qui je dois jurer.

PAROS.

J'accepte ton ſerment, puiſqu'il m'eſt néceſſaire.
Mais ſans te demander un garant trop vulgaire,
N'atteſte point des Dieux toujours lents à punir.
Il en eſt un plus ſûr qui peut te retenir.
(*Il tire ſon poignard.*)
Jure ſur ce poignard.

ZORES.

Oui, par ce fer je jure
Ce

Que mon bras doit vanger ta haine ou ton injure,
Et n'épargner jamais ce qu'elle aura proſcrit.
Ce fer me punira, ſi ce bras te trahit.

PAROS.

Je ſuis content; & vais m'expliquer ſans myſtére.
De ce jeune Oroſis je ne ſuis point le pere,
Rappelle-toi ce jour de carnage & d'effroi,
Où la fureur du Peuple indigné contre moi
De mon Palais ſanglant inonda le portique,
Où ce lieu même en proye à l'audace publique
Par des ruiſſeaux de ſang vit ſouiller ſes lambris.
C'eſt dans ce jour affreux que j'ai perdu mon fils,
Ses innocens attraits, ſes cris, ſa tendre enfance,
Ne purent arrêter leur barbare vangeance,
Ce coup de leur deſſein aſſuroit le ſuccès:
Mais bientôt leur forfait tournant contre Apriés
Renverſa le rempart qui m'éloignoit du Trône.
J'entre dans ce Palais que l'audace environne;
Chargé d'un fils ſanglant expirant dans mes bras,
Un berceau dans ces lieux rencontré ſur mes pas,
D'Apriés à mes yeux offre la tendre image.
J'y dépoſe mon fils; & ma jalouſe rage
Me fait ravir le ſien que j'aurois vu regner.
Je l'emporte, mon cœur réſout de l'épargner,
Pour qu'il pût être ici le garant de ma vie,
Si par ſon pere un jour elle étoit pourſuivie;
Pour oppoſer au Roi, s'il vouloit me punir,

Par des coups assurés son Fils prêt à périr.
Ainsi mon bras vangé se délivra d'un maître.
Vois quel est Orosis, & quel il devoit être.
Ce grand secret, qu'ici je confie à ta foi,
N'est sçu que de Paros, & des Dieux, & de toi.
Connois son importance; & vois quelle est ma peine,
Quand la fatale main, que conserva la mienne,
Va peut-être en ces lieux renverser mon espoir.
Un avis de Coptos m'apprend que dès ce soir
Vingt Vaisseaux par le Nil viennent pour nous surprendre,
Dans le tems que Memphis sera réduit en cendre,
Par mes amis, le Roi doit être assassiné.
Il tombe; je triomphe, & je suis couronné.
Enfin la Paix est faite, & ma grandeur fondée,
Au prix d'une Province à l'ennemi cédée.

ZORES.

Orosis ne lui peut opposer que son bras.

PAROS.

Un Héros à sa voix enfante des Soldats.
S'il n'est pas renvoyé, de lui j'ai tout à craindre.
Mais à partir, ami, je sçaurai le contraindre.
Je voudrois seulement lui parler sans témoin.
On vient. Il faut sortir & différer ce soin.

SCENE II.

OROSIS. APRIÉS. GARDES.

OROSIS.

SEigneur, ſi ma préſence en ces lieux eſt un crime,
Il doit être puni; prenez votre victime.
Quelqu'Arrêt rigoureux que vous puiſſiez dicter,
Mon cœur s'y ſoumettra; mais ſans le mériter.
Vos ennemis vaincus ont fui devant vos armes,
Et juſques dans Coptos vont porter leurs allarmes.
Je voulois les y ſuivre; & vos ordres, Seigneur,
Au milieu de ſa route arrêtent un vainqueur,
Qui les eût tous ſoumis par ſes ſeules approches.
Ce n'eſt pas qu'à mon Roi j'adreſſe des reproches;
C'eſt à lui d'ordonner; c'eſt à moi d'obéir:
Mais je crains que mon Roi, ſe laiſſant prévenir,
Ne ſe livre aux conſeils de quelqu'ame perfide,
Que, moins que ſon amour, ſon propre intérêt guide.
Souvent prêt à frapper les coups les plus certains,
Vos ordres ſurvenus ont enchaîné mes mains,
Souvent, vos Ennemis, inſtruits de mes démarches,

Ont ſçu de votre Armée, interrompre les marches,
La joindre, l'éviter, l'attaquer à propos,
Et détruire en un jour trente jours de travaux.
Pour ne pas ſuccomber, pour vaincre tant d'obſtacles,
Vos Soldats, mon bonheur, ont produit des miracles :
De mes travaux enfin j'allois cueillir le fruit,
Je volois dans Coptos, ou ſoumis, ou détruit ;
Vous m'arrêtez. Surpris de votre ordre ſuprême,
J'ai voulu le tenir de votre bouche même.

APRIE'S.

L'eſpoir de mettre un terme aux combats que je hais,
De finir nos malheurs, & de donner la Paix,
Sauve une nation que vous alliez détruire.
Sur vos doutes, du Camp, vous auriez pu m'inſtruire. . . .
Votre zéle a tout fait ; je dois le ménager.
On pardonne aiſément à qui ſçait nous vanger.
Vous craignez que ma Cour ne cache quelque Traître ?
Je le crains comme vous, & ne puis le connoître.
Telle du ſort des Rois eſt la fatalité.
Le crime les aſſiége avec impunité.
Du maſque des vertus quand ſon front ſe décore,
Tel l'eût anéanti, qui le flatte & l'adore.

Demeurez tout ce jour. A l'Egypte, à Memphis,
Faites voir un Héros digne d'être mon fils.

OROSIS.

De vos bontés, Seigneur, mon ame eſt pénétrée;
Mais j'oſe ſupplier votre main adorée,
De vouloir les combler par un nouveau bienfait.

APRIE'S.

Oroſis, demandez, vous ſerez ſatisfait.
Que ne vous dois-je pas?

OROSIS.

Lorſque votre clémence
Vous livre tous les cœurs par la reconnoiſſance,
Quand de tous vos ſujets vous faites des heureux,
J'apprends qu'une Princeſſe, objet de tous les vœux,
Du ſein de votre Cour par votre ordre eſt ravie,
Pour traîner dans les fers une importune vie.
Seigneur, ne ſoyez plus l'auteur de ſes malheurs,
Et du moins par pitié tariſſez ſes douleurs.
Rendez à l'Univers la beauté qui l'honore,
Que j'oſe demander, qu'il plaint, & qu'il adore.

APRIE'S.

Puis-je lui pardonner après ſon attentat,
Sans me trahir moi-même, & ſans trahir l'Etat?

OROSIS.

Non; d'en avoir commis elle n'eſt point capable.

Eh ! l'image des Dieux peut-elle être coupable ?

APRIE'S.

Elle fut accuſée ; & je fus malgré moi
Obligé d'écouter la rigueur de la Loi.
Je dirai plus encor. A mon ame indulgente
Mes ſoupçons l'ont ſouvent préſentée innocente ;
Mais ſes chaînes ont dû fonder ma ſureté.
Si je ſuis rigoureux, c'eſt par néceſſité.

OROSIS.

Dieux ! à fléchir mon Roi ne dois-je point prétendre ?
Ah ! Seigneur, à mes vœux, aux ſiens daignez vous rendre.
On vous a vû vanter les ſuccès d'Oroſis,
S'ils vous ſont précieux, accordez-m'en le prix.
Faites tomber les fers d'une aimable Princeſſe,
Pour qui, ſans doute, hélas, votre cœur s'intéreſſe,
Qui de ſes plus beaux jours voit briller le flambeau,
Et les coule par vous dans le ſein d'un tombeau.
Songez que la pitié... Que dis-je ? la juſtice
Vous preſſe par ma voix de finir ſon ſupplice.
Quoi ? Vous, des Malheureux le recours & l'appui,
Pour elle, vous ſeriez inflexible aujourd'hui ?

Celui, qu'on a tant vû pardonner au coupable,
Mon Roi, pour la vertu ſeroit inéxorable ?
La clémence attira nos vœux aux immortels.
L'implacable deſtin n'aura jamais d'Autels.

APRIE'S.

Grands Dieux ! que ſur mon cœur ſa voix obtient d'empire !
Eh ! quel trouble ſecret à m'attendrir conſpire !
Cher Oroſis !....

OROSIS.

Seigneur !.... Ah ! vous êtes vaincu.
On triomphe, en cédant aux pleurs de la vertu.

APRIE'S, *aux Gardes.*

Qu'on appelle Paros.

OROSIS.

Vous délivrez Aphiſe !

APRIE'S.

Oui ; je comble des vœux que mon cœur autoriſe.

SCENE III.

PAROS. APRIE'S. OROSIS.

APRIE'S.

PAros, de la Princeſſe il faut briſer les fers.

PAROS.

Ceux d'Aphiſe, Seigneur? (*à part.*) Ciel! quel nouveau revers.

OROSIS, *au Roi.*

Ah! mon ſang eſt trop peu pour ma reconnoiſſance.

APRIE'S.

Oroſis, mon bienfait devient ma récompenſe.
Toi, Paros obéis à l'ordre de ton Roi.

SCENE IV.

PAROS. OROSIS.

PAROS (*à part.*)

IMpitoyables Dieux! quel ordre & quelle loi!

OROSIS.

Quand d'Aphiſe, à ma voix, le Roi finit la peine,
Qu'il m'eſt doux que vos mains faſſent tomber ſa chaîne,
Que vos mains de mon Roi me livrent le bienfait.
Mais, ô Ciel! Quels regards! Que vois-je? Eh! qu'ai-je fait,
Pour exciter ainſi le courroux de mon pere?

PAROS.

Vous avez écouté le conſeil téméraire
D'une jeuneſſe ardente, & facile à tromper,
Qui d'autres ſoins ailleurs auroit dû s'occuper.
Quel motif vous a fait parler pour la Princeſſe !

OROSIS.

Mon Pere, à ſon deſtin la pitié m'intéreſſe.

PAROS.

La pitié pour ſes maux vous peut-elle ordonner
De trahir votre Roi, qu'elle veut détrôner ?
La pitié pour le crime eſt un crime elle-même.
Pour venger Apriès votre ardeur eſt extrême ;
De ſon Trône ébranlé vous fûtes le ſoutien ;
Et de qui l'ébranla, vous rompez le lien.
Sur Aphiſe, à vos vœux le Roi s'eſt-il dû rendre ?
Pourquoi le ſoutenir ? Ou pourquoi la défendre ?

OROSIS.

Que dites-vous ? Grands Dieux ! Euſſai-je dû
prévoir,
Qu'en plaignant l'infortune, en faiſant mon
devoir,
Je devois m'attirer des reproches d'un Pere,
Qui, plus loin que mon Roi, veut porter ſa
colère !
Sur le crime d'Aphiſe, Apriès incertain,
Quand de la rendre libre il a pris le deſſein,
N'a point ſçû ſi c'étoit, ou pardon, ou juſtice.

Moi, je crois qu'elle ſouffre un injuſte ſupplice.
Je ne reconnois point ſa grande ame, à ces traits ;
Et jamais un grand cœur ne ſe livre aux forfaits.

PAROS.

Eh bien ? Si cette Aphiſe étoit mon ennemie,
Si ce cœur magnanime, en pourſuivant ma vie,
Renverſoit les projets d'un Pere ambitieux,
Qui brûle de vous faire un deſtin glorieux ?

OROSIS.

Je vous calmerois, vous, par ma vive priere ;
Elle, en changeant ſon ſort, & le rendant proſpere.

PAROS.

Oroſis pourroit bien le tenter vainement.
Ecoutez. De la Cour repartez promptement :
Et ſi juſtifiant des bruits qui l'ont émuë,
De ſiniſtres apprêts y frappent votre vuë,
N'y prenez point de part.

OROSIS.

Vous me faites trembler.

PAROS.

Je ne m'explique pas, mais je ſçais immoler
Quiconque à mes deſſeins oſe porter obſtacle.
Oroſis, que ces mots ſoient pour vous un Oracle !

OROSIS.

Seigneur, par quel forfait ai-je donc mérité ? ...

PAROS.

Songez bien à l'Arrêt que ma bouche a dicté.
Dans votre obéiſſance eſt l'eſpoir qui vous reſte.
(*à part.*)
Allons faire ſuſpendre un ordre trop funeſte.

SCENE V.

OROSIS, *ſeul.*

OU ſuis-je ? Qu'a-t-il dit ? Et quel affreux deſſein !
Mon Pere, d'Apriès veut-il percer le ſein ?
Et du ſang de ſon Roi, ſa main encor fumante,
Doit-elle ſe plonger au ſein de mon Amante ?
Objet infortuné de ma fidèle ardeur,
Pourrois-je, ſans frémir, voir déchirer ce cœur,
Qui, pour m'aimer, franchir le rang qui nous ſépare ?
Ma main ne pourra-t-elle arrêter le Barbare ? ...
Que dis-je ? Il eſt mon Pere, & je dois reſpecter
Les exécrables coups que ſon bras va porter .....
Dieux ! Elle ſubiroit la peine due au crime,
Et ma Divinité deviendroit ſa victime ? .....
Je paſſe en un moment par ſa noire fureur,
Du faîte de la gloire au comble du malheur.

SCENE VI.

ZORES, OROSIS.

OROSIS.

O Toi, qui poſſédas toute ma confiance,
Toi, de qui l'amitié cultiva mon enfance,
Zorès, viens prendre part à mon deſtin affreux.

ZORES.

Seigneur, vous m'étonnez ! Oroſis malheureux !...
A vos brillants Exploits je venois rendre hommage.

OROSIS.

La plainte déſormais doit être mon partage,
Pour Oroſis la gloire & les faveurs du ſort
Sont un appas trompeur qui conduit à la mort.

ZORES.

Bannissez de vos maux la mémoire importune,
Ou ſçachez les braver. Contre ſon infortune
En murmure un Héros ne doit point éclater;
C'eſt en la ſupportant qu'il ſçait la ſurmonter.
D'ébranler votre cœur le ſort eſt-il capable ?

OROSIS.

Oui, puiſque ſon courroux fait plus d'un miſérable,

Et ne réunit pas contre moi tous ſes traits.

ZORES.

Peut-être la Princeſſe excite vos regrets.
Hélas ! on a du Roi ſuſpendu la clémence.

OROSIS.

Aphiſe ! Ainſi, grands Dieux, vous traitez l'innocence.
Des perfides, ſans doute, ont oſé l'accuſer ?
Ah ! courons les confondre. Allons déſabuſer....

ZORES.

Où voulez-vous courir ?

OROSIS.

Vers l'objet de ma flamme.

ZORES.

Vous l'aimez ?

OROSIS.

Qu'ai-je dit ? J'ai dévoilé mon ame.
Je l'adore, il eſt vrai ; mon cœur t'en fait l'aveu ;
Puiſqu'il n'a pû, Zorès, te dérober ſon feu.
Mon Pere, de ſes vœux lui fit longtems l'hommage.
J'ai cru devoir cacher le lien qui m'engage.
Tu n'abuſeras point d'un important ſecret.

ZORES.

Vous connoiſſez mon cœur : il fut toujours diſcret,
Combien votre douleur doit être encor plus forte,

Si l'amour rend heureux le feu qui vous transporte !

OROSIS.

Ami, je ſuis aimé. L'excès de mon bonheur
De mon cruel deſtin ſert à combler l'horreur.
A l'abſoudre, Zorès, le Roi balance encore !
Ah ! je vole au ſecours de celle que j'adore.
Il ſe rendra bientôt, & changera ſon ſort,
S'il priſe mes travaux, & s'il ne veut ma mort.

SCENE VII.

PAROS, ZORES.

PAROS.

Eh bien, de ſon ſecret, es-tu dépoſitaire ?

ZORES.

Emporté par ſa flamme, il n'a pû rien me taire.
Tu ne t'es point trompé : la Princeſſe a ſon cœur,
Et brûle, comme lui, de la plus vive ardeur.
Aux genoux d'Apriès il va pour la défendre.

PAROS.

Le Roi peut, à ſon gré, la retenir, la rendre ;
Sa haine déſormais n'eſt plus à redouter.
Si ſon cœur, contre moi, s'apprête d'éclater,

Oroſis, pour défendre & pour ſauver ſon Pere,
Par la voix de l'amour ſuſpendra ſa colère.
Ainſi l'ambitieux à ſes vaſtes projets
Fait tout ſervir, l'amour, les vertus, les forfaits.
Cependant, mes deſſeins ſont bientôt prêts d'éclore.
J'aurai bientôt le rang que mon eſpoir dévore.
J'apprends que dans l'inſtant les Vaiſſeaux ennemis
Arrivent de Coptos; &, non loin de Memphis,
Attendent que la nuit dérobe aux yeux l'orage,
Pour porter dans ces lieux la flamme & le carnage.
Je vais, de mes amis, exciter les tranſports;
Encor quelques inſtans, tout céde à nos efforts.
D'un Peuple qui me hait, la débile inſolence
Enfin va de ſon ſang repaître ma vangeance.
Monumens de l'orgueil révérés des Mortels,
Tombez; ſur vos débris j'éleve mes Autels.
Que rempliſſant les airs, la flamme dévorante,
En me vangeant ici, ſéme au loin l'épouvante,
Et trouble l'Univers que je veux conquérir.
Que tout fléchiſſe enfin, ſi tout ne veut périr.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

APHISE, *ſeule.*

ON me délivre enfin, on fait tomber mes chaines,
Sans que je ſache encor qui termine mes peines.
Les lieux où j'ai longtems langui dans les fers,
A mes yeux ont été l'image des enfers,
Or, me rend à la vie ; & je croirois renaître,
Si ces lieux à mon cœur ne rappelloient un traître,
Séducteur d'Aphiſe, auteur de mes malheurs,
Et qui peut-être ici devoit combler [illegible] fureurs.
Objet de mes ſoupirs, [illegible] plore,
Magnanime Oroès, [illegible] ſois-ce
De quel indigne [illegible] la vertu...
Eh qu'importe [illegible] ſenſible ?
Mais de quoi [illegible] ma peine...
Quel ob[illegible]

Quand peut-être je ſuis au bord de mon tombeau,
Et qu'ici je ne dois trouver que mon bourreau...
Viens, cruel, aſſouvis ta fureur déteſtable;
Mon attente me rend encor plus miſérable.

SCENE II.

OROSIS. APHISE.

APHISE.

QUe vois-je? me trompai je? en croirai-je mes yeux?
O Ciel! c'eſt Oroſis! mon Amant!.. Ah, grands Dieux!

OROSIS.

Voyez à vos genoux celui qui vous adore,
Et qui fait ſon bonheur du feu qui le dévore;
Mais que ce même feu, ſource de ſon bonheur,
Va ſans doute remplir & d'ennuis & d'horreur.

APHISE.

[illegible] cet heureux moment tu ſonges à te plaindre;
[illegible]oſis, je te vois; tu n'as plus rien à craindre.
[illegible]; ſongeons au bonheur qu'à nos cœurs attendris
Procure le Deſtin qui nous a réunis.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

APHISE, *seule.*

ON me délivre enfin, on fait tomber mes chaînes,
Sans que je ſçache encor qui termine mes peines.
Les lieux où ſi longtems j'ai langui dans les fers,
A mes yeux ont été l'image des enfers,
On me rend à la vie; & je croirois renaître,
Si ces lieux à mon cœur ne rappelloient un traître;
Séducteur d'Apriés, auteur de mes malheurs,
Et qui peut-être ici doit combler ſes fureurs.
Objet de mes ſoupirs, que ſans ceſſe j'implore,
Magnanime Oroſis, ô Héros que j'adore,
De quel indigne ſang, de quel monſtre ſors-tu?
Eh qu'importe? le crime a produit la vertu...
Mais de quoi s'entretient mon ardeur inſenſée?
Quels objets enchanteurs s'offrent à ma penſée,

Quand peut-être je ſuis au bord de mon tombeau,
Et qu'ici je ne dois trouver que mon bourreau...
Viens, cruel, aſſouvis ta fureur déteſtable;
Mon attente me rend encor plus miſérable.

SCENE II.

OROSIS. APHISE.

APHISE.

Que vois-je? me trompai je? en croirai-je mes yeux?
O Ciel! c'eſt Oroſis! mon Amant!.. Ah, grands Dieux!

OROSIS.

Voyez à vos genoux celui qui vous adore,
Et qui fait ſon bonheur du feu qui le dévore;
Mais que ce même feu, ſource de ſon bonheur,
Va ſans doute remplir & d'ennuis & d'horreur.

APHISE.

Dans ces heureux moment tu ſonges à te plaindre,
Oroſis, je te vois; tu n'as plus rien à craindre.
Ah! ſongeons au bonheur qu'à nos cœurs attendris
Procure le Deſtin qui nous a réunis.

OROSIS.

Il veut combler mes maux.

APHISE.

Cet instant les répare.

Plus que pour toi sans doute il fut pour moi barbare :
Mais t'offrant à mes yeux, c'est un Dieu bienfaiteur,
Qui s'est absous lui-même, & qu'encense mon cœur.

OROSIS.

(*à part.*)

Quel mélange grands Dieux de douleur & de joie!

(*à Aphise.*)

Au plus affreux revers Orosis est en proie.
Il vous voit, vous entend, vous l'aimez ; il gémit:
Et du plus tendre amour sa mort sera le fruit.

APHISE.

Quel langage effrayant que je ne puis comprendre !
Orosis ! toi mourir ! parle : je veux apprendre
Tes travaux, tes malheurs, & les partager tous.

OROSIS.

La gloire & mon devoir m'arrachérent à vous.
A leur voix je volai dans le sein des allarmes.
Le Destin a daigné favoriser mes armes,
Il secondoit un cœur par vous-même animé,
Qui vouloit mériter le bonheur d'être aimé.

J'apprends qu'un Roi trahi croit Aphiſe coupable,
Je vole, & fais changer votre ſort déplorable...

APHISE.

C'eſt à toi que je dois la fin de mon tourment?
Ah! dans mon bienfaiteur je trouve mon amant!
Et ma reconnoiſſance augmenteroit ma flamme,
Si tu n'étois le maître & le Dieu de mon ame.

OROSIS.

Qu'un amour ſi parfait a de quoi m'enflammer!
Aphiſe, je vous aime autant qu'on peut aimer.

APHISE.

Cependant tu gémis, & j'ignore tes peines.
Apriés voudroit-il t'impoſer d'autres chaînes?
Ton pere ſeroit-il l'auteur de tes malheurs?
Ne s'eſt-il point aſſez abreuvé de mes pleurs?

OROSIS.

Il eſt donc vrai!

APRIE'S.

C'eſt lui qui fit couler mes larmes.

OROSIS.

Ah! vous juſtifiez ma peine & mes allarmes.

APHISE.

Il me chargea de fers dûs à ſes cruautés.

OROSIS.

Vous m'apprenez des maux que j'avois redoutés.
Le barbare Paros vous hait & vous menace:

Voilà tous mes malheurs. O comble de disgrace !
Un Mortel à mes yeux ose vous outrager,
Orosis vous adore & ne peut vous venger.

APHISE.

Ah ! bientôt Apriés informé par moi-même...

OROSIS.

O Ciel ! Eh ! que prétend votre rigueur extrême ?

APHISE.

Faire enchaîner un bras trop funeste aux Humains,
Et par son châtiment prévenir ses desseins.

OROSIS.

Grands Dieux ! oubliez-vous que je lui dois la vie ?
Si la vôtre par lui fut longtems poursuivie,
Si son sang doit couler pour vous & pour Memphis,
Aphise, vangez-vous sur le sein de son fils.

APHISE.

O Ciel !....

OROSIS.

Non ; je verrai votre cœur magnanime
Pardonner à celui dont il fut la victime.

APHISE.

Je lui pardonne, hélas ! tous les maux qu'il m'a faits.
Mais s'il a médité le plus noir des forfaits,

Si du ſang d'Apriés ſa main eſt altérée ....

OROSIS.

De ces projets affreux êtes-vous aſſurée ?

APHISE.

Non : il a ſçu trop bien les voiler à mes yeux.
Je tairai mes ſoupçons, dès-lors que tu le veux.
Connois-moi cependant, ſi le tems les augmente,
Contre lui, le devoir armera ton Amante,
En dûſſai-je expirer, dûſſes-tu me haïr,

OROSIS.

Tous mes vœux ſont comblés : & je ſçaurai fléchir
Un Pere, que ma mort fera trembler peut-être.

SCENE III.

OROSIS. APHISE. ADRATE.

ADRATE.

MAdame, à vos regards Apriés va paroître.
Mon zèle, auprès de vous me l'a fait devancer.
L'Egypte fit des vœux, qu'elle voit exaucer :
Et j'apprends que mon Roi terminant ſes alarmes.
Pour ne vous craindre plus veut couronner vos charmes.

OROSIS *à part.*

Juſtes Dieux !

ADRATE.

Votre hymen va raſſurer Memphis.

APHISE.

Il ſuffit, de vos ſoins je connois tout le prix.

SCENE IV.

OROSIS. APHISE.

OROSIS.

APhiſe, je vous perds ! mon ame déſolée,
Succombe ſous les maux dont elle eſt accablée.
J'oppoſois à la crainte, au ſort le plus affreux
Ma conſtance, & l'eſpoir, ce Dieu des malheureux :
Ciel ! tu m'as tout ravi, le tendre objet que j'aime,
Mon eſpoir & mes Dieux, & mon bonheur ſuprême ! ....
Que tardes-tu, barbare, à m'arracher le jour ?
Le crois-tu pour mon cœur, plus cher que mon amour ?
Ah ! tu veux que ma main ſeconde ta colère :
Tu demande ma mort ; je vais te ſatisfaire.

APHISE.

Cher Oroſis, arrête ....O Dieux! Qu'ai-je entendu?
Nous avons contre nous le crime & la vertu,
Apriés, & ton pere, & le courroux céleſte!
Mais que peut de ces maux l'aſſemblage funeſte,
Contre deux cœurs unis, & charmés de leurs fers?
Notre amour doit braver les Cieux & les Enfers.
J'apperçois Apriés! Evite ſa préſence,
Et rejette un deſſein, dont mon ardeur s'offenſe.

SCENE V.

APRIE'S. APHISE.

APRIE'S.

MAdame, vos appas à ſouffrir condamnés,
Ont été par des fers malgré moi profanés.
A vous perſécuter pour pouvoir me réduire,
Il n'a pas moins fallu que le ſort d'un Empire.
Un Héros par ma voix vous délivre aujourd'hui.
Il a fini vos maux; je ferai plus que lui,
Sans vouloir déchirer un voile impénétrable,
Et lire dans un cœur innocent, ou coupable,
A vous faire régner je me ſuis réſolu.

Coupable, c'eſt le but où vous avez tendu ;
Innocente, ce rang vange votre ſuplice,
M'abſout de mon erreur, ſatisfait ma juſtice.
Je viens donc vous offrir & mon cœur & ma foi.

APHISE.

Un ſeul mot ſur mon cœur éclaircira mon Roi,
Et montrera ſi c'eſt avec droit qu'on l'accuſe.
Le Trône m'eſt offert, Seigneur, je le refuſe.
C'eſt à vous de penſer ſi ce rang refuſé
A commettre un forfait peut l'avoir diſpoſé.
Mon innocence enfin déjà dédommagée,
Si vous la connoiſſez, croit être aſſez vangée.
Un cœur tel que le mien dans le ſein de la mort,
Plaignant un Roi trompé, n'eût blâmé que le ſort.

APRIE'S.

Avec vos ſentimens on n'eſt pas criminelle.
Vous en méritez mieux le ſang qui vous appelle.

APHISE.

Il n'eſt pas fait pour moi : je ne puis l'accepter.
Régnez ſur l'Univers qui doit vous reſpecter ;
Et dans l'obſcurité laiſſez une Princeſſe,
Qui trouve dans ſon cœur ſon rang & ſa richeſſe.

APRIE'S.

Ciel ! qu'en vous admirant je deviens malheureux !

Eh ! quel eſt donc le bras qui par des coups affreux
Oſe aſſaillir un Trône où régne la clémence,
Où mes dons chaque jour ſignalent ma puiſſance?

APHISE.

Trop ſouvent les méchants endurcis aux forfaits
Contre leurs bienfaiteurs s'arment de leurs bienfaits.
Cherchez auprès de vous ceux dont la main perfide
Prépare, en vous flattant, peut-être un parricide;
Et par néceſſité devenez ſoupçonneux.

APRIE'S.

Ah ! Madame, achevez de deſſiller mes yeux.

APHISE.

Le crime ſoupçonné ſe démaſque lui-même.
Connoiſſez-le. Des Dieux la majeſté ſuprême
Se borne à le défendre : un Roi doit le punir.
Il doit plus faire encore, il doit le prévenir.

SCENE VI.

PAROS. APRIE'S.

PAROS, *à part.*

D'Un entretien fatal ſçachons quelle eſt l'iſſuë.

APRIE'S.

Paros, qui l'auroit cru ? mon attente eſt déçuë :
La Princeſſe refuſe & le Trône & ma main,
Et de ſon innocence ainſi me rend certain.
Mais ceſſant à mes yeux de paroître coupable,
Elle laiſſe à mon cœur le doute qui l'accable.
Pour garder de mes jours l'inſuportable faix,
A des ſoupçons honteux m'abaiſſant deſormais,
Je dois appréhender ceux de qui je ſuis maître,
Croire que chacun d'eux peut me cacher un traître,
Rebuter la priere, éloigner l'amitié,
De venir à moi même un objet de pitié.

PAROS.

Elle vous a laiſſé dans votre incertitude ?

APRIE'S.

Pour rendre mon état, ma peine encor plus rude,
Elle voit un abîme entr'ouvert ſous mes pas ;
Et m'en avertiſſant, ne m'en détourne pas.

PAROS.

Seigneur, de ſes avis ſoupçonnez l'artifice.

APRIE'S.

Je la ſoupçonnerois ! Paros, quelle injuſtice !
Ah ! ton zéle pour moi veut trop loin ſe porter.
Son innocence éclate, il faut la reſpecter.
Il faut. . .

PAROS.

Je ne ſçaurois trop loin porter mon zéle
Pour un Roi bienfaiſant, & des Rois le modéle,
Je veux vous le prouver par un ſincére avis;
Dût-il m'être funeſte, & détruire mon fils!

APRIE'S.

Ton fils ſeroit coupable!

PAROS.

Il aime la Princeſſe,
Seigneur; elle répond à l'ardeur qui le preſſe.
Ainſi de ſes refus la cauſe eſt un amour
Qui craignant vos regards, n'oſe paroître au jour;
Qui doit ſans doute avoir des raiſons pour les craindre.
A trahir leur ſecret il m'a fallu contraindre;
Mais c'eſt pour vous ſervir; & j'ai fait mon devoir.

APRIE'S.

Que de nouveaux malheurs tu me fais entrevoir!
Mais non; à des ſoupçons je ne veux plus deſcendre,
Les ingrats contre moi peuvent tout entreprendre.
Sans trouble deſormais je m'abandonne au ſort;
Je déteſte la vie, & ne crains point la mort.
Adrate, quel effroi!

SCENE VII.

ADRATE. APRIES. PAROS.

ADRATE.

LA Ville eſt en allarmes;
Le Peuple conſterné gémit, vous nomme, & s'arme.
Depuis quelques inſtants des portes de Memphis,
On voit le Nil couvert de Vaiſſeaux Ennemis.

APRIE'S.

Juſqu'au ſein de l'Egypte ils viennent me ſurprendre?
(*à Paros.*)
Aucun de mes ſujets n'a-t-il pû me l'apprendre?

PAROS.

Sans doute ces Vaiſſeaux par les vents ſecondés
Ont trompé vos ſujets, ou les ont précédés.

APRIE'S.

N'importe: je rendrai leur entrepriſe vaine.
Leur défaite à Memphis eſt encor plus certaine.
Je vais leur oppoſer un Peuple généreux,
Et tout homme eſt ſoldat pour défendre ſes dieux.
(*à Paros.*)
Par mes ordres ton fils va combattre à leur tête.

PAROS.

Pour vaincre tout obſtacle, & que rien ne l'arrête,
Votre garde, Seigneur, devroit ſuivre vos pas,
Encourager le Peuple, & diriger ſon bras.

ADRATE.

Je combats un deſſein peut-être ſalutaire ;
Mais, Seigneur, ce ſecours paroît peu néceſſaire ;
Et votre garde ici doit veiller ſur vos jours,
Quelque traître pourroit attenter à leur cours.

APRIE'S.

Allons pourvoir à tout : Memphis pour ſa défenſe
Doit unir la valeur, la force & la prudence.

SCENE VIII.

PAROS, *ſeul.*

MOi, je vais préparer mon triomphe & ta mort,
Me venger, te détruire, ſubjuguer le ſort.
Mon piége eſt détourné par le zéle d'Adrate ;
Mais c'eſt dans le péril que mon courroux éclate ;
L'obſtacle le ranime, & rend ſes coups plus ſûrs.
Les ombres de la nuit vont obſcurcir ces murs :
Que voilant mes forfaits, elle ſoit ma complice.
Que d'horreur & d'effroi la nature frémiſſe.

Tandis que ce Palais s'emplira d'aſſaſſins,
Je dois, pour aſſurer l'effet de mes deſſeins,
Armer le Citoyen, & venir les combattre,
Les ſeconder vainqueurs, ou vaincus les abattre.
Un grand cœur près du but ne doit point s'arrêter:
Il ſe perd ſans retour, s'il n'oſe tout tenter.
La gloire ſuit l'excès des vertus & des crimes.
Préparons le carnage, & marquons des victimes.
Quand on poſſéde l'art d'éblouir les Mortels,
En méritant la foudre on obtient des Autels.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

APHISE. ADRATE.

ADRATE.

AH! craignez d'être en proie à leurs noires fureurs.
Dérobez-vous, Madame, à ces tristes horreurs.
De morts & de mourants ces voutes sont remplies.

APHISE.

O forfait exécrable & digne des furies!

ADRATE.

Ces lieux sont les plus forts du Palais d'Aprés:
Daignez-y du combat attendre le succès.
Moi, je vais revoler où mon devoir m'appelle.

SCENE II.

APHISE, *ſeule.*

GRands Dieux ! d'un Roi trahi défendez la querelle,
Et ne permettez pas que de vils aſſaſſins
Se baignent dans le ſang du premier des humains.
Le crime aſſez longtems exerça ſa puiſſance ;
Pour le détruire enfin armez votre vengeance ;
Tonnez ; de la vertu devenez les ſoutiens ;
Son Empire eſt le vôtre ; & vos droits ſont les ſiens.
Et toi, digne Héros, le ſort t'eſt-il propice ?
De tous nos ennemis l'enfer eſt-il complice ? ....
O Ciel ! le bruit redouble ; on approche d'ici.
Sauve-t-on Apriés ? A-t-il perdu la vie ?
On vient ! Dois-je en ces lieux voir la mienne ravie ? ... (*Apriès paroît.*)
Apriés eſt vangé !

SCENE III.

APRIE'S. APHISE.

APRIE'S.

JE n'ai plus d'ennemis.

L'aurore a découvert les lauriers d'Oroſis.
D'une Armée aux abois ſon bras pourſuit les reſtes ;
Et moi dans ces momens, à Memphis plus funeſtes,
Dans des ruiſſeaux de ſang j'ai puni des ingrats.

APHISE.

Seigneur, avez-vous ſçu qui conduiſoit leurs bras ?

APRIES.

Non : ils ont tous péri plutôt que de ſe rendre.

APHISE.

Et Paros ?

APRIE'S.

Il a dû ſans doute me défendre ;
Mais je ne l'ai point vû dans ce carnage affreux.

APHISE.

Paros....

APRIE'S.

Vous l'iriez-vous le ſoupçonner ? Grands Dieux !
Quoi ! ſon fils n'eſt-il pas le ſoutien de l'Empire ?
L'un peut-il le défendre, & l'autre le détruire ?
Mais je vois contre lui ce qui peut vous aigrir,
Madame ; & le ſecret qu'il a ſçu découvrir....

APHISE.

Lui ? Que vous a-t-il dit ?

APRIE'S.

Que ſon fils vous adore ?

Et que vous approuvez le feu qui le dévore.

APHISE *à part.*

Le perfide ! Il ſçait donc le ſecret de mon cœur ?

APRIE'S.

Calmez ce nouveau trouble. Oroſis eſt vainqueur :
Soyez à ſon retour le prix de ſa victoire.
Acquitez Apriés, & l'amour & la gloire.

APHISE.

Ciel ! Qu'entends-je ? ... Oroſis ! ...

APRIE'S.

Je vais combler ſes vœux.
J'aſſure mon bonheur, en vous rendant heureux.

APHISE.

Dieux, n'empoiſonnez pas une joye auſſi pure ...
Hélas ! mon cœur ſe trouble, & rien ne le raſſure.
Quoi ! Seigneur, votre main s'apprête à nous unir ?
L'inflexible Paros y pourroit conſentir ? ....

APRIE'S.

Ma puiſſance répond de votre deſtinée.
Allez ; ce jour verra votre auguſte hymenée.

SCENE IV.

PAROS. APRIE'S.

APRIE'S *à part.*

A Voir Paros coupable, étois-je deſtiné !

PAROS *à part.*

Il eſt ſeul ! il eſt mort, ſi je ſuis ſoupçonné.

APRIE'S.

Approche ; en mon Palais quand on pourſuit ma vie,
Par un honteux repos ta main eſt avilie !

PAROS.

De quelle lâcheté m'oſe-t-on accuſer ?
Apprenez mes ſuccès ; ils pourront m'excuſer.
Tandis que dans ces lieux, où triomphoit le crime,
Vous étiez menacé de périr ſa victime,
J'aſſemblois dans Memphis de fidèles Sujets.
Bientôt nous accourons aux Portes du Palais.
Là de vos aſſaſſins une troupe barbare,
Reçoit de nous la mort, que leurs bras nous prépare
Sur leurs corps expirans nous traçant un chemin,
Dans ces lieux profanés nous parvenons enfin ;

Mais déja votre Garde intrépide & fi fidelle,
Avoit ſçu dans le ſang vanger votre querelle.

APRIE'S.

Ainſi ton zéle ardent s'eſt ſignalé pour moi?

PAROS.

C'eſt ainſi que j'ai dû combattre pour mon Roi,
Tandis que de mon fils la valeur triomphante,
Ailleurs par ſes ſuccès calmoit notre épouvante.

APRIE'S.

Bientôt de ſes travaux il recevra le prix;
Et je veux lui montrer combien je le chéris,
En lui donnant la main de l'objet qu'il adore.

PAROS.

Vous comblez ſon eſpoir; & cet hymen m'honore.
Mais mon zéle pour vous doit ſur tout l'emporter.
Permettez-moi, Seigneur, de vous repréſenter,
Qu'en cédant à mon fils la main de la Princeſſe,
Vous approchez du Trône une ardente jeuneſſe;
Qui de ſon vif éclat ſe laiſſant éblouir,
Pour y monter peut-être oſera tout franchir.

APRIE'S.

Un héros trahiroit ſon bienfaiteur, ſon maître!

PAROS.

Le deſir de régner fait d'un héros un traître,
Lorſque l'ambition, à ſes yeux prévenus,
Préſente les forfaits ſous les traits des vertus.

APRIE'S.

Eh bien, Paros, apprends de quoi je ſuis capable.
Ce Trône à mes regards n'eſt qu'un joug honorable.
Aſpirant au repos, j'y peux faire monter
Un héros dont la gloire a ſçu le mériter.

PAROS.

De votre rang, Seigneur, on vous verroit deſcendre!
Quoi! d'un autre mortel un Roi voudroit dépendre,
Et s'enchaîner lui-même au char de ſon ſujet?
Banniſſez loin de vous ce funeſte projet.
Qu'eſt un Roi détrôné?

APRIE'S.

Quand il l'eſt par lui-même,
C'eſt un mortel qui voit ſous lui le diadême.
Les maîtres des humains, ceux qui donnent des loix,
Sont les premiers du monde; il eſt plus que les Rois.

PAROS.

Mais de ſon ſucceſſeur la noire politique
Le fait bientôt gémir ſous un frein tyrannique.
Heureux, ſi de ſa vie on n'éteint le flambeau,
S'il ne paſſe en un jour de ſon Trône au tombeau.

APRIE'S.

La mort n'eſt qu'un inſtant, & n'a rien qui m'étonne.
Tu me verras un jour abdiquer la couronne.
Cependant la Princeſſe épouſera ton fils.

PAROS.

Vous vous ſacrifiez au bonheur d'Oroſis !

APRIE'S.

Je le dois ; je le veux. Mais ton zéle eſt extrême :
Quoi ! tu veux m'immoler juſques à ton fils même !

PAROS.

Je dois tout à mon Roi. Nous ſommes ſeuls ; (*à part.*) frappons.

APRIE'S.

Que ce zéle parfait doit calmer mes ſoupçons !

PAROS.

Quoi, Seigneur ! . . .

APRIE'S.

On oſoit d'un exécrable crime
Te ſoupçonner.

PAROS, *à part.*

Tu vas en être la victime.

APRIE'S.

On diſoit qu'en ces lieux par ta ſeule fureur. . . .

PAROS, *à part.*

Frappons ; il en eſt tems.

Il tire ſon poignard.

SCENE V.

OROSIS. APRIE'S. PAROS.

OROSIS.

AH, mon pere, ah, Seigneur!

PAROS *ſurpris veut jetter ſon poignard aux pieds du Roi.*

Chargé d'un attentat je dois rendre les armes.

APRIE'S.

Va, tu peux les garder; diſſipe tes allarmes:
Tes nobles ſentimens ont aſſez éclaté.
Et vous, digne Héros, votre bras indompté
A donc ſauvé Memphis & comblé votre gloire?

OROSIS.

Seigneur, j'ai triomphé; mais je dois ma victoire
Aux efforts redoublés d'un peuple belliqueux,
Qui défendoit ſon Roi, ſa patrie & ſes Dieux.
J'ai fixé du deſtin les faveurs incertaines.
Vos ennemis ſont tous, ou morts, ou dans vos chaînes.

APRIE'S.

Votre Roi vous accorde un prix digne de vous.
Allez aux pieds d'Aphiſe, & ſoyez ſon époux.

OROSIS.

Qu'entends je ! eſt-ce, Seigneur, pour éprouver
mon ame,
Que vous m'offrez la main de l'objet qui m'enflamme ?

APRIE'S.

C'eſt pour vous rendre heureux ; pour payer vos travaux.
L'amour couronnera l'amant & le héros.

SCENE VI.

PAROS. OROSIS.

PAROS, *arrêtant Oroſis qui veut ſuivre le Roi.*

ORoſis, demeurez.

OROSIS.

Troubleriez-vous ma joie ?
Aphiſe !... Permettez, Seigneur, que je la voie.

PAROS.

Donnez quelques momens à l'auteur de vos jours.
De vos proſpérités, loin de troubler le cours,
Il veut y prendre part.

OROSIS.

Ah, Seigneur !... O mon pere !...
Quel bonheur d'avoir pû calmer votre colére !

PAROS.

Les deſſeins, les complots, dont j'ai pû vous parler,
Et que votre retour devoit ici troubler,
N'avoient été formés que pour votre avantage.
Quand vos heureux Deſtins deviennent votre ouvrage,
Quand la guerre & l'hymen vous placent dans un rang
Que je vous euſſe acquis au prix de tout mon ſang,
Je dois tout oublier, & ne voir que la gloire
Où vous feront monter Aphiſe & la victoire.
Votre mérite a fait plus que tous mes projets;
J'en vois avec plaiſir les glorieux effets,
Et vous rends un amour qu'exige la nature.

OROSIS.

Que ma félicité devient ſolide & pure!
Les ſuccès de mon bras, les faveurs de mon Roi,
Sans votre amour, Seigneur, n'étoient plus rien pour moi.
Le courroux de mon pere empoiſonnoit leurs charmes.
Contre moi deſormais le ſort n'aura point d'armes.
Amant récompenſé, fils & ſujet heureux,
Je trouve dans mon cœur tout le bonheur des Dieux.

PAROS.

Je dois le partager ; mais Aphiſe irritée
Calmera-t-elle auſſi ſa colere excitée ?

OROSIS.

Elle vous chérira non moins que votre fils.
De mon fidele amour j'exigerai ce prix ;
Et je vole à ſes pieds l'obtenir de ſon ame.

SCENE VII.

ZORE'S. PAROS.

ZORES.

QU'ai-je entendu, Paros ? On accorde à la flamme
D'un Guerrier invincible & d'un fils d'Après,
La main qui peut ici renverſer tes projets,
Cette Aphiſe, pour toi dans ces lieux ſeule à craindre ?

PAROS.

A ne point éclater je ſçaurois la contraindre ;
Mais de plus grands objets doivent nous occuper.

ZORES.

Eh ! quel nouvel eſpoir a donc pû te frapper ?
Tes amis, tes ſoutiens ont tous perdu la vie.
Par le bras d'Orofis la Flotte anéantie,

Laiſſe Memphis ſans crainte, & ſon Roi triomphant.
La fortune le ſert; la vertu le défend.

PAROS.

Mon courage l'aſſiége.

ZORÉS.

Au ſort de la Princeſſe
Apriès va lier un fils, dont la jeuneſſe,
L'indomptable valeur...

PAROS.

Ne peut rien contre moi.
Ici, lorſqu'un hymen eſt formé par le Roi,
Les Epoux ſont unis ſous ſa main révérée,
Il doit boire avant eux dans ſa coupe ſacrée.

ZORÉS.

Et ce fatal hymen qu'il fera célébrer,
Préſage notre perte, & la doit conſacrer.

PAROS, *Après un intervalle.*

Il fonde mon eſpoir, ma gloire, & ta fortune.
Etouffe, cher Zorés, une crainte importune.
Deviens de ma grandeur la cauſe & le ſoutien;
Et fais d'un même coup mon bonheur & le tien.
Tu dois ſuivre Apriès à la cérémonie:
Qu'un poiſon, qu'ont produit les monſtres d'Hircanie,
Nous délivre à la fois de tous nos ennemis.
Dans la coupe il faudra le verſer... Tu frémis!

ZORES.

A ce deſſein affreux je n'ai point dû m'attendre.

PAROS.

Tout horrible qu'il eſt, il doit peu te ſurprendre.
Puis-je régner ici ſans la mort d'Apriés ?
Aphiſe & ſon Epoux, à mes hardis projets
Ne ſont-ils pas tous deux des barriéres puiſſantes?
De l'Hydre terraſſons les têtes renaiſſantes ;
Elevons ſur ſon corps un Trône glorieux
Qui commande à la Terre, & m'approche des Cieux.
Quand nous touchons au but, Zorés, ta main balance ?

ZORES.

Non : je dois mériter toute ta confiance.
Moins courageux que toi, ſi j'ai pû m'ébranler,
Par ta voix excité, je ſçaurai t'égaler.
Allons préparer tout pour ton projet.

PAROS.

Arrête.
Tout homme ambitieux doit prévoir la tempête.
La prudence a toujours dirigé mes deſſeins.
Le poiſon que je vais confier à tes mains,
Par des effets trop prompts, peut trahir notre attente.
Si par quelque accident notre complot s'évente,

Si quelque obſtacle enfin empêchoit ſon effet...
Viens, en des lieux plus sûrs tu ſçauras mon projet.
Osons, à des Autels que la mort environne,
Obtenir à la fin le trépas qu'le Trône.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAROS *ſeul.*

Fiers tyrans de mon cœur, cauſes de mes forfaits,
Deſirs ambitieux, ſerez-vous ſatisfaits !
Je vais régner enfin, & jouir de mes crimes
Sur un Trône ſanglant, entouré de victimes.
Pour rendre de mes coups le ſuccès plus certain,
J'ai cru devoir verſer le poiſon de ma main.
J'ai quitté des Autels où ma grandeur s'apprête
Pour m'aſſurer ici les fruits de la tempête.
L'eſpoir & la terreur ont ſervi mon courroux ;
Tout ſe prépare enfin à ſeconder mes coups :
De ſoldats achetés une troupe intrépide,
Après leurs noirs effets, ayant Zorès pour guide,
Doit fondre dans ces lieux, les ſoumettre à ma loi,
Achever mon ouvrage, & me proclamer Roi.

La force, mes bienfaits, sur tout ma politique,
M'assureront bientôt & Memphis & l'Afrique.
Enfin, comme vangeur d'Apriès, de mon fils,
Je me délivrerai de tous mes ennemis.
Projets bien concertés, activité, prudence,
Courage, fermeté, lumieres, prévoyance,
Ne m'auriez-vous servi qu'à préparer ma mort?
Non; c'est votre concours qui fait naître le sort.
On ne vient point encore! En ce moment, sans doute,
Vous tombez sous mes coups, ô vous que je redoute.
Le poison, en portant dans vos flancs le trépas,
En vous assassinant, vous dérobe mon bras.
Un sentiment confus, & me trouble & me flatte.
Mais on vient, on accourt; Dieux cruels! c'est Adrate.

SCENE II.

ADRATE, PAROS.

ADRATE.

QUe fait ici Paros, lorsque pleine d'effroi,
Memphis tremble & gémit sur le sort de son Roi.

PAROS.

Eſt-il mort !

ADRATE.

Non, le Ciel a garanti ſa vie.

PAROS.

Dieux ! que m'apprenez-vous ? & qui l'a pour-
ſuivie ?

ADRATE.

On l'ignore. A l'Autel où l'heureux Oroſis,
De ſes dignes travaux va recevoir le prix,
Des Prêtres Apriès prend la coupe ſacrée,
Que pour ce grand hymen on avoit préparée.
Il invoque des Dieux la ſuprême bonté,
Et déplore un Deſtin qu'il n'a point mérité :
De zéle, pour ſon Roi, tout le Peuple s'embraſe.
De ſes lévres bientôt il approche le vaſe ;
Du milieu de la foule il s'éleve une voix,
O Memphis ! le poiſon va détruire tes Rois.
Soudain par Apriés la coupe eſt rejettée.
On s'allarme, tout fuit. La foule épouvantée
Dit qu'elle voit le Dieu, d'éclairs environné,
S'apprêtant à vanger ſon Autel profané.

PAROS.

Et qu'a fait Apriés dans ce déſordre extrême ?

ADRATE.

Sa garde qui le ſuit, par ſon ordre ſuprême

Arrête

Arrête Tiridate, & Tarcis, & Zorés.
Et ceux qui de l'Autel avoient été plus près.

PAROS *à part.*

Je reſpire! Oroſis, tu ſeras ma victime.

ADRATE.

Mais le Roi vient lui-même!

SCENE III.

APRIE'S. PAROS. GARDES.

APRIE'S.

O trahiſon! ô crime!
La haine me pourſuit juſqu'aux pieds des Autels;
Elle vient m'y frapper au ſein des Immortels.
Que dis-je? ſa fureur marche ſous leurs auſpices;
Eux mêmes du forfait ils deviennent complices;
Elle couvre ſon bras de l'Egide des Dieux;
Et le fer eſt caché ſous l'image des Cieux.

PAROS.

Que je plains de mon Roi les peines renaiſſantes.

APRIE'S.

Ah, Paros! en fut il jamais de plus cuiſantes?
A peine délivré du péril le plus grand,
A l'Autel, de la paix la baſe & le garand,

A l'Autel où Memphis voit par un hymenée,
En un bonheur conſtant changer ſa deſtinée,
Un parricide bras s'arme contre ſon Roi.
Ses coups, ſans ſe montrer, parviennent juſqu'à moi;
Une voix ignorée a défendu ma vie:
Dès qu'elle a dévoilé la noire perfidie
Qui changeoit en poiſon un breuvage ſacré,
Sur de vils animaux je m'en ſuis aſſuré;
La foudre eſt pour les Dieux moins sûre & moins rapide.
Si ma bouche eût touché le breuvage perfide,
Je tombois à l'inſtant dans les bras de la mort.

PAROS.

Oroſis n'auroit pas ſubi le même ſort.
D'un hymen dangereux, combattu par mon zéle,
J'avois prévû la ſuite; & l'effet la décéle.

APRIE'S.

Comment;

PAROS.

Fils criminel! déteſtable projet!
Je ſuis ſon pere; mais je ſuis votre ſujet.

APRIE'S.

Que dis-tu?

PAROS.

Non, Seigneur, ne forcez pas un pere
A découvrir ici l'exécrable myſtere,

SCENE IV.

OROSIS, APRIÉS, PAROS, GARDES.

OROSIS *au Roi.*

AH ! Seigneur, qu'il m'eſt doux de vous voir échapper
A la barbare main qui vouloit vous frapper !

APRIE'S.

Que vois-je ! état cruel ! incertitude affreuſe !
Dieux, tranchez de mes jours la durée odieuſe.

OROSIS.

Vos maux ſont exceſſifs, & plus grands que le miens.
Ah : quand de mon bonheur vous formiez les liens...

APRIE'S.

Eſt-ce à vous d'en parler ?

OROSIS.

Quels regards ! quel langage !
Pour un infortuné quel funeſte préſage ! :.
Qui me rend à tous deux un objet de terreur ?

PAROS.

Le crime. Fils ingrat, indigne de mon cœur,

Traître, de quel forfait tu ſouilles ta carriere !
Ton Roi, ton bienfaiteur, au ſein de la pouſſiere
Te cherche, te ſoutient, & t'éléve à ſon rang ;
Et ton ambition s'abbreuve de ſon ſang !

OROSIS.

Qu'ai-je entendu ! mon cœur eſt accuſé d'un crime !
Dieux ! & c'eſt de Paros que je ſuis la victime !
C'eſt lui qui non content de pourſuivre mes jours,
En les couvrant d'opprobre, en avilit le cours !
Moi ! de trahir mon Roi j'aurois été capable !..
Cieux, qui le connoiſſez, écraſez le coupable.
Que dis-je ? rappellez votre amour paternel.
La nature frémit...

PAROS.

De te voir criminel :
J'en ai, pour en douter, des preuves trop certaines.

SCENE V.

APHISE, APRIE'S, PAROS, OROSIS, GARDES.

OROSIS *à Aphiſe.*

VEnez m'aider, Madame, à ſupporter mes peines.

On accuſe Oroſis d'avoir trahi ſon Roi.

APHISE.

Quel traître, quel barbare oſe t'accuſer ?

PAROS.

Moi.

Moi, qui de ſon forfait doit partager la hônte,
Qui combats un amour que mon zéle ſurmonte.

APHISE.

D'un Héros, de ſon fils, Paros accuſateur !
O crime, ô barbarie ! ô comble de l'horreur !
Ah ! Seigneur, ſur ſon fils en croiriez-vous ſa bouche ?
Seriez-vous l'inſtrument de ſa haine farouche ?
Hélas ! vous le pouvez, ſans paroître cruel :
Un fils qu'un pere accuſe eſt toujours criminel.
On doit du moins le croire, & la voix qui l'accuſe
Pour la main qui le frappe eſt toujours une excuſe
Mais ſouvent l'apparence a ſçû tromper nos yeux
Et la nature enfin a des monſtres affreux.
Pour rendre à l'Univers un Héros mépriſable,
Pour oſer l'accuſer d'un forfait exécrable,
Quels ſeroient les témoins ? . .

PAROS.

Il en eſt.

APHISE.

Je le croi :
La haine, l'impoſture en trouva contre moi.

PAROS *au Roi.*

Faites parler Zorès ; qu'il dévoile le crime.

APRIE'S *aux Gardes.*

Qu'on l'amene.

APHISE.

Orosis, tu ſerois la victime
D'un pere qui du crime eſt ſans doute l'auteur ?

OROSIS.

Madame, réprimez votre courroux vangeur.

APHISE.

Il eſt tems qu'il éclate, & je ne dois plus feindre :
Paros, à l'accuſer, a trop ſcû me contraindre.

PAROS.

Je brave contre moi vos efforts ſuperflus,
Madame, & dès longtems Paros ne vous craint plus.

APHISE.

Perfide, eſt-ce depuis que mon ame indignée,
Refuſant de m'unir à toi par l'hymenée,
N'a pas voulu monter au Trône de Memphis,
Qu'en ce même Palais ta bouche m'a promis ?

APRIE'S.

Qu'entends-je ?

PAROS.

Vainement votre haine funeſte
M'impute des forfaits que mon ame déteſte.

Apriés pourroit-il en croire le courroux
D'une femme qui veut défendre ſon époux,
Qui peut-être du crime eſt complice elle-même?
Mais Zorés va parler & ma joie eſt extrême.

SCENE DERNIERE.

ZORE'S. *Les Acteurs précédens.*

APRIE'S *à Zorés.*

SUr un forfait affreux viens éclairer ton Roi.

PAROS.

Quel barbare a voulu l'empoiſonner?

ZORES.

C'eſt toi.

PAROS.

Dieux cruels!

APRIE'S.

Quoi! Paros....

OROSIS.

Ah, Seigneur! ô mon pere!

APRIE'S *à Zorès.*

Achéve d'éclaircir cet horrible myſtére.

ZORES *montrant Paros.*

C'eſt l'inviſible auteur des troubles de Memphis.
Après l'avoir livrée en proie aux ennemis,

Après avoir perdu le fruit de tous ſes crimes,
Il a voulu par moi vous faire ſes victimes :
Dans la coupe avec lui j'ai verſé le poiſon.
Bientôt pour éviter l'atteinte du ſoupçon,
Je fuyois des Autels ; quand une voix ſecrette,
En déchirant mon cœur, l'épouvante & m'arrête.
Je tourne vers mon Roi mes regards incertains.
Il va périr ; déja la mort eſt dans ſes mains ;
A ſes lévres portée, elle y vole, elle y touche ;
Je m'écrie, & ſes jours ſont ſauvés par ma bouche.

OROSIS *au Roi.*

Seigneur, ne croyez pas....

ZORES.

Quelle funeſte erreur !
Que vois-je ! de Paros Oroſis défenſeur !

OROSIS.

Il eſt mon pere.

ZORES.

Lui ? c'eſt le Roi.

APRIES.

Moi ?

ZORES.

Vous-même.

OROSIS.

Eſt-il poſſible, ô Ciel !

APHISE.

Mon bonheur eſt extrême !

ZORES *à Aprìès.*

Ce monſtre en ſon berceau vit ſon fils expirant.
Au berceau d'Oroſis il le porta ſanglant ;
Y dépoſa le ſien, & s'empara du vôtre.
Je tiens de lui le ſort & de l'un & de l'autre.

OROSIS.

O mon pere ! ô mon Roi ! . .

APRIE'S *à Oroſis.*

Ce jour comble mes vœux,
Puiſqu'il doit à la fin nous rendre tous heureux.
à Aphiſe & Oroſis.
Sur mon Trône aujourd'hui vous monterez enſemble.
Zorès vivra ; ſa voix nous ſauve & nous raſſemble.
Qu'on ſaiſiſſe Paros ; qu'il ſubiſſe le ſort...

PAROS.

Mon ſort ! Il devoit être ou le Trône ou la mort.
Il ſe tue.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier *Paros*, Tragédie ; & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. Ce 31 Janvier 1754.

CREBILLON.

CATALOGUE

Des Livres qui ſe trouvent chez Sebaſtien Jorry, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel.

Lettres de Julie à Ovide, *in*-12.

Les cent Nouvelles Nouvelles, par Madame de Gomez, *in*-12. 36 Parties, 18 vol. reliés.

Le vrai Syſtême de Phyſique de Newton, par le P. Caſtel, *in*-4°. figures.

La vie & les amours de Tibulle, Chevalier Romain, & de Sulpicie Dame Romaine, &c. 2 vol. *in*-12 figures.

Eſſai Hiſtorique & Politique ſur le gouvernement de la Hollande, par M. Favier, 2 Parties *in*-12.

La Coſmoſgraphie diviſée en cinq Parties, qui comprennent L'ASTRONOMIE, LA GEOGRAPHIE, L'HYDROGRAPHIE, L'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE, & la CHRONOLOGIE.

Où l'on trouve un Traité de la Sphère, des Tables Aſtronomiques pour l'heure du lever & du coucher du Soleil aux principaux lieux de l'Univers, les principales meſures de la Terre.

La Deſcription de tous les Pays du monde; les routes & les diſtances des Villes Capitales, le cours des Rivieres, les Ports de Mer.

Les Héréſies, les SS. Peres & autres Ecrivains Eccléſiaſtiques de chaque Siécle, les Conciles généraux, les Patriarchats, Evêchés, & Univerſités de toute la Chrétienté.

La Chronologie des Papes, des Empereurs, des Rois & autres Princes Souverains de l'Europe, &c. par M. l'Abbé Expilly, grand *in*-8°.

Abregé des Elémens de Botanique, ou méthode pour connoître les Plantes, par M de Tournefort, *in*-12.

Recueil de Traités de Médecine, *in*-12.

Réfléxions ſur quelques vérités importantes attaquées dans pluſieurs écrits de ce temps, par M. Boudier de Villemair, Ecuyer, *in*-12.

Nouvelle découverte du principe de l'Harmonie, avec un examen de ce que M. Rameau a publié ſous le titre de démonſtration de ce principe, par M. Eſtève de la Société Royale des Sciences de Montpellier, *in*-8°.

La Toilette du Philoſophe, ou Ziri & Ziria, *in*-12. *figure.*

Anecdotes Orientales, ouvrage dédié aux Dames, par M. Mailhol, *in*-12, 2 Parties.

De M. DE MORAND.

Théatre & Oeuvres diverſes, 3 vol. *in*-12.

De M. DE LA PLACE.

Veniſe ſauvée, *Tragédie.*

De M. MARMONTEL.

Denys le Tyran, *Tragedie.*

Ariſtomene, *Tragédie.* Réfléxions ſur la Tragédie.

Hiſtoire de Cléopatre, *in*-12.

Cléopatre, *Tragédie.*

Les Héraclides, *Tragédie.*

De M. DU VAURE.

Le faux Scavant, *Comédie.*

De M. PALISSOT DE MONTENOY.

Zarés, *Tragédie.*

De M. GRANDVAL le fils.

Les deux Biſcuits, *Tragédie* traduite de la langue que l'on parloit jadis au Royaume d'Aſtracan, & miſe depuis peu en Vers François.

De M. LE CHEVALIER DE MOUHY.

Tablettes Dramatiques, petit *in*-8°.

Le Répertoire de toutes les Piéces reſtées au Théatre François.

*De M. *** de l'Académie Impériale, & de la Société Royale de Londres.*

Dictionnaire des Monogrammes, chiffres, Lettres initiales Logogryphes, rebus &c ſous leſquelles les plus célébres Peintres, Graveurs, & Deſſinateurs ont déguiſé leurs noms, traduit de l'Allemand de M. Chriſt, Profeſſeur dans l'Univerſité de Leipſic

& augmenté de pluſieurs Supplémens, *in*-8. ſix planches gravées.

Hiſtoire naturelle de l'Iſlande, du Groenland, du détroit de Davis, & d'autres Pays ſitués ſous le Nord, traduite de l'Allemand de M. Anderſon, de l'Académie Impériale, Bourg-meſtre en chef de la Ville de Hambourg, 2 vol. *in*-12. *figures.*

De M. DE CHEVRIER.

Eſſai Hiſtorique ſur la manière de juger des hommes, *in*-12.

Mémoires d'une honnête Femme, *in*-12. 3 parties.

Dictionnaire étymologique d'Architecture, par M. Gaſtelier, Profeſſeur en Mathématique, *in*-12.

Opuſcules de M. le Comte de C***, contenant le Centon traduit d'Auſonne, & l'Hiſtoire d'Orphée, traduite d'un célébre Auteur Egyptien, *in*-12.

La Grammaire Allemande de M. Gottſched, traduite en François, par M. Quand, *in*-8°.

De M. P.

Hiſtoire des Rois de Rome, trad. de l'Italien du Marquis Virgile Malvezzi, 7 parties *in*-12. *ſous Preſſe*

PENELOPE,

TRAGEDIE.

Par M. l'Abbé GENEST.

Genest, Charles-Claude

PENELOPE,

TRAGEDIE.

Réimprimée telle qu'on la repreſente à la Comedie Françoiſe.

A PARIS,

Chez PIERRE-JACQUES RIBOU, ruë des Foſſés S. Germain, vis-à-vis la Comedie Françoiſe, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS.

PENELOPE, Femme d'Ulyſſe.

ULYSSE, Roi d'Ithaque.

TELEMAQUE, Fils d'Ulyſſe & de Penelope.

EURIMAQUE, Roi de Samos.

IPHISE, Fille d'Eurimaque.

EUMEE, Miniſtre d'Ithaque.

ANTINOUS, Prince ſujet d'Ithaque.

ERICLEE, Gouvernante de Telemaque.

EURIMOME, autre Femme de la Reine.

ARGINE, Confidente d'Iphiſe.

ARCAS, Confident d'Antinoüs.

Gardes.

La Scene eſt dans le Palais d'Ithaque.

PENELOPE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PENELOPE *ſeule dans un veſtibule qui regarde ſur la mer.*

ENFIN donc, la voici la fatale journée !
Penelope, à quel choix te vois-tu condamnée !
Quoi ? j'oublirois Ulyſſe ! Non, le Sort en courroux
Ne ſçauroit me réduire au choix d'un autre Epoux.

J'expirerai plutôt ; cette mer moins barbare
Rejoindra par ma mort deux cœurs qu'elle ſépare,
Il n'eſt point de ſecours, je n'en eſpere plus;
Finiſſons des regrets & des vœux ſuperflus.
O toi, premier auteur de ma triſte infortune,
Inconſtant Roi des flots, redoutable Neptune,
Tu n'as donc point voulu, ſenſible à la pitié,
Me rendre le dépôt que je t'ai confié !
Dieu cruel, plût au Sort que ta fureur avide
Eût étouffé ſous l'onde un Raviſſeur perfide,
Lorſqu'il alloit chercher au bord de l'Eurotas
La coupable Beauté, funeſte à tant d'Etats !
On ne m'auroit point vue au deſeſpoir livrée,
Malgré mon tendre amour, d'Ulyſſe ſéparée;
Dans l'effroi, dans les pleurs, dans les gémiſſemens,
De tant de triſtes jours compter tous les momens :
Je n'aurois pas....

SCENE II.

PENELOPE, ERICLE'E, EURINOME.

EURINOME.

POurquoi fuyez-vous notre vûë ?
A paroître en public vous étiez reſoluë ;
Vous laiſſiez à nos ſoins adoucir vos regrets,
Et relever l'éclat de vos divins attraits.
Mais vous pleurez encore avec plus d'amertume.
Faut-il que votre vie en plaintes ſe conſume ?
Dans ce jour ſolemnel, où vous....

PENELOPE.

Jour malheureux
Que faire, que reſoudre en ces momens affreux?
Jour où de mes malheurs la rigueur redoublée
Les renouvelle tous en mon ame accablée !
Qui jamais a ſenti des maux pareils aux miens,
Depuis que mon Epoux courut aux Champs Troyens ?
Eſt-il mort, ou vivant ? Quel obſtacle l'arrête ?
J'ignore en quels climats l'a jetté la tempête,

L'un promet ſon retour, l'autre l'a vû perir ;
Et l'on m'a fait ſans ceſſe & revivre & mourir.
Ah ! je l'implore en vain, en vain je le rappelle,
Ericlée, il n'eſt plus. S'il n'eſt pas infidelle,
Pourroit-il loin de moi s'arrêter ſi long-tems ?
Il ſeroit revenu ; qu'eſt-ce donc que j'attens ?
C'en eſt fait, je le vois, le Sort veut que j'expire
Pour éviter l'hymen qu'on oſe me preſcrire.

ERICLÉE.

Contraignez-vous encore, eſſuyez ces beaux yeux ;
Montrez-vous, reprenez cet air victorieux,
Qui range ſous vos loix les cœurs les plus rebelles ;
Priez, parlez, cherchez des excuſes nouvelles,
Vos céleſtes beautés pourront tout obtenir.
Songez que Telemaque eſt prêt à revenir,
Ce Fils dont votre choix me confia l'enfance :
Cet aimable Heros, notre unique eſperance,
Il n'a que vous : vivez, conſervez-vous pour lui.

PENELOPE.

Je ſuis de maux ſans nombre accablée aujourd'hui ;
L'intérêt de mon Fils encor me deſeſpere ;
Echappé de mes bras, il cherche en vain ſon Pere.

Je ne ſçai ſi lui-même il voit encor le jour,
Je ne ſçai ſi je dois ſouhaiter ſon retour;
Pour lui plus que pour moi, dans l'état où nous ſommes,
Je crains Antinoüs, le plus méchant des hommes.
On me trahit: Eumée eſt le ſeul en ces lieux,
Qui ſoit reſté fidele, & qui craigne les Dieux.
Hors vous, de leur devoir mes Femmes éloignées,
Par mes perſécuteurs ſont lâchement gagnées.
Je vois Eumée, helas! en cette extrêmité,
Que peut faire ſon zele, & ſa fidelité?

SCENE III.

PENELOPE, EUME'E, ERICLE'E, EURINOME.

EUME'E.

ON ne peut vous cacher que les peuples d'Ithaque
Se déclarent, Madame, en faveur d'Eurimaque:
Roi puiſſant, riche, heureux, il a toutes les voix;
Pour lui, de votre Pere on confirme le choix.

On s'aſſemble, & déja la fête eſt ordonnée,
Où ſe doit publier ce célebre hymenée.
Vos Sujets & les ſiens, d'un mutuel accord....

PENELOPE.

Ah! tous les appareils ſeront ceux de ma mort.

EUME'E.

Si mon zele à vos yeux s'eſt aſſez fait connoître,
Si vous ſçavez l'ardeur que j'eus pour mon cher Maître,
Permettez-moi de rendre encor ce que je doi
A ces gages ſacrés qu'il commit à ma foi.
Quoi que le Ciel enfin ait ordonné d'Ulyſſe,
Grande Reine, attendons que ſon ſort s'éclairciſſe,
Et reſſouvenez-vous que vous avez un Fils
Que votre perte expoſe à ſes fiers Ennemis.
Laërte ſon ayeul, accablé de vieilleſſe,
Eſt expirant. Le Prince, en ſa grande jeuneſſe,
En vain à nos Tyrans oſera s'oppoſer;
Notre ſeule eſperance eſt de les diviſer.
Craignez Antinoüs; on ſçait que le perfide
Médite, pour regner, un deſſein parricide;
Et s'il eſt appuyé par le Roi de Samos,
Rien n'arrêtera plus ſes barbares complots.
Songez-y donc, Madame. En ce peril extrême
Vous pouvez tout encore, Eurimaque vous aime;

Malgré tous les tranſports d'un dépit enflâmé
Vos charmes & vos pleurs ſouvent l'ont deſ-
armé.
La jeune Iphiſe auſſi vous aime, vous révere;
Elle peut vous aider pour adoucir ſon pere.
Ne le rebutez point. Voyez avec terreur
Où peut d'Antinoüs l'entraîner la fureur;
De ce traître avec lui rompez l'intelligence;
Et flattez-le toujours d'une douce eſperance.

PENELOPE.

L'eſpoir dont s'eſt flatté cet odieux Amant,
Fait injure à ma foi, trahit mon ſentiment.
Helas! je me reproche, avec trop de juſtice,
D'avoir par ma foibleſſe offenſé mon Ulyſſe:
Mais j'eſperois qu'enfin ma mort ou ſon retour
Préviendroient les horreurs de ce funeſte jour.
Après avoir brûlé d'une ſi belle flâme,
Jamais un autre feu n'embraſera mon ame;
Et le Roi de Samos en vain croit obtenir...

EUME'E.

Madame, croyez moins.... Mais je le voi
venir.
Antinoüs le ſuit. Songez à Telemaque;
Songez que ces Tyrans ſont maîtres dans Itha-
que,
Qu'ils ont pour eux un Peuple ingrat, lâche &
ſans foi;
Que le ſalut d'un Fils....

PENELOPE.

Grands Dieux! inſpirez-moi.

SCENE IV.

PENELOPE, ANTINOUS, EURIMAQUE, EUMÉE, ERICLÉE, EURINOME, ARCAS.

EURIMAQUE.

Divine Reine, enfin je vois cette journée
Que pour me rendre heureux le Ciel a deſtinée.
Les voici, ces momens ſi long-tems deſirés,
Par vos cruels refus tant de fois differés.
Jamais mes yeux charmés ne vous virent ſi belle,
Et comme pour le prix de mon ardeur fidelle,
On diroit que l'Amour, prêt à me couronner,
De plus brillans attraits ait voulu vous orner!

PENELOPE.

Moi, Seigneur! quelle erreur a ſéduit votre vûë?
Parmi tant de douleurs, que ſuis-je devenuë?

De ſi foibles attraits, par les pleurs effacés,
Peuvent-ils mériter tous ces ſoins empreſſés?
Ah ! plutôt c'eſt du ſort la fatale injuſtice,
Qui veut que votre amour devienne mon ſupplice.

EURIMAQUE.

Me verrez-vous toûjours comme auteur de vos maux ?
Avez-vous oublié combien j'ai de Rivaux ?
Pour charmer tous les cœurs, vous n'avez qu'à paroître.
Si tous les autres Rois avoient pû vous connoître,
Madame, en ſeroit-il un ſeul dans l'Univers,
Qui ne vînt avec moi ſoûpirer dans vos fers ?

PENELOPE.

Les Amans odieux, qui m'ont perſecutée,
Vous cedent; devant vous leur foule eſt écartée:
Mais achevez, Seigneur ; & que votre bonté,
Pour pleurer mes malheurs, me laiſſe en liberté.

EURIMAQUE.

Non, Madame, il eſt tems que vos larmes tariſſent,
Que votre douleur ceſſe, & que mes maux finiſſent.
Venez en honorant le Trône de Samos,
Après vos longs ennuis, y trouver du repos ;
Tout conſpire à nous faire un bonheur plein de charmes.

Votre perte...

PENELOPE.

Laiſſez, laiſſez couler mes larmes :
Ce cœur toujours en butte aux Deſtins irritez
Eſt bien loin du repos que vous lui promettez.

EURIMAQUE.

N'avez-vous pas aſſez éprouvé ma conſtance ?
Ah! voulez-vous encor tromper mon eſperance?
Après tant de délais, de feintes, de détours,
Quel artifice encor ſera votre ſecours?
Aprés l'engagement....

PENELOPE.

Non, de cet hymenée,
Seigneur, ne fermons point la chaîne infortunée ;
Vous même le premier, vous vous repentiriez
De l'état pitoyable où vous me reduiriez.
L'amour eſt-il jamais né de la violence ?
Et le don de mon cœur eſt-il en ma puiſſance ?
Vous êtes genereux ; je dois vous confeſſer
Qu'uUlyſſe de ce cœur ne ſçauroit s'effacer :
Le ſeul bien que j'éprouve en mes triſtes alarmes,
C'eſt de le regretter, de répandre des larmes.
Quel déplaiſir pour vous d'entendre à tous momens
Mêler le nom d'Ulyſſe à mes gémiſſemens !
Ah! fuyez-moi plutôt ; & loin de me contraindre,
Voyez avec pitié combien je ſuis à plaindre.

EURIMAQUE.

Vous, inhumaine, vous, pouvez-vous concevoir
Mes violens tranſports, mon cruel deſeſpoir ?
J'aimois, quand d'un Rival la flatteuſe éloquence
Sur moi dans votre cœur obtint la préference:
Il devint votre Epoux. De dépit tranſporté,
Je fus en d'autres nœuds par l'hymen arrêté :
Mais jaloux en ſecret, je voyois avec joye
Mon Rival, loin de vous, occupé devant Troye,
Celle à qui je devois mes vœux & mon amour,
En me donnant Iphiſe, avoit perdu le jour ;
J'apprends que de Neptune Ulyſſe eſt la victime :
Mon premier feu renaît, mon eſpoir ſe ranime.
J'accours auprès de vous, je viens vous adorer.
Vous avez conſenti que j'oſaſſe eſperer.
Toujours dans vos délais vos feintes inhumaines,
Par des diſcours flatteurs ont prolongé mes peines.
On ne m'abuſe plus, & j'ai trop attendu
Un bien qui m'eſt promis, un bonheur qui m'eſt dû ;
Et ſi mes vœux encor vous trouvent inſenſible,
J'aurai contre vos pleurs un courage inflexible.

PENELOPE.

Moi ? je n'ai rien promis. Jamais....

ERICLE'E.

Que faites-vous ?

PENELOPE.

Prenez, Seigneur, prenez des ſentimens plus doux.
Donnez-moi quelques jours. Un reſte d'eſperance
Peut-être contre vous ſoutient ma reſiſtance.
De mon Fils qui revient, écoutons le rapport :
Nous ſçaurons ſi d'Uliſſe on confirme la mort.

EXRIMAQXE.

On vous a mille fois raconté ſon naufrage ;
Sa mort, le tems, un Pere, enfin tout vous dégage.

PENELOPE.

Ah ! je ne ſçaurois vivre en l'état où je ſuis,
Si mon Fils de retour n'adoucit mes ennuis.
Ayez au moins pitié des douleurs d'une Mere;
C'eſt trop que de pleurer & le Fils & le Pere :
Seigneur, ſi Telemaque à mes pleurs s'eſt rendu
Je regretterai moins l'Epoux que j'ai perdu,

EURIMAQUE.

Faut-il que Telemaque à mon bonheur s'oppoſe ?
Quoi! garant des perils où ſon erreur l'expoſe,
Puis-je regler les vents & les flots mutinés,
Par qui ſes jours peut-être ont été terminés ?
Des Pirates peut-être ont attaqué ſa vie.

PENELOPE

PENELOPE.

Je vous entends, je ſçai votre cruelle envie :
Vous craignez ſon courage ; & vos complots ſecrets,
De ſa mort, dès long-tems ont formé les apprêts.
Quelle marque d'amour, que ce deſſein funeſte,
De m'arracher un Fils, le ſeul bien qui me reſte !
Et vous m'aimez ? Seigneur, à ne vous point flatter,
Pour ſon interêt ſeul je puis vous écouter ;
Prête pour le ſauver à m'immoler moi-même,
Je vaincrai de mon cœur la répugnance extrême.
Allez donc, & jamais ne vous montrez à moi,
Si mon Fils ne revient, ſi je ne le revoi.

EURIMAQUE.

Ah ! qu'il revienne ou non, il faut... Mais je vous laiſſe,
Pour ne me pas livrer au tranſport qui me preſſe.
J'attendrai votre choix : Prononcez dans ce jour,
Ou la fureur pourroit ſucceder à l'amour.

PENELOPE.

Fai perir, fai perir une innocente Reine ;
J'abhorre ton amour, & demande ta haine.

SCENE V.

ANTINOUS, PENELOPE, ERICLE'E, EURONIME.

ANTINOUS.

MAdame....

PENELOPE.

Antinoüs, rien ne peut me fléchir;
De vos indignes loix je ſçaurai m'affranchir.

SCENE VI.

ANTINOUS, ARCAS.

ANTINOUS.

PReſſons de cet hymen l'heure trop differée.
Par-là je m'ouvre au Trône une route aſſurée,
Et ſatisfais enfin l'ambitieuſe ardeur
Qui depuis ſi long-tems a dévoré mon cœur.
Tu l'as vû, quand d'Ulyſſe on eut appris la perte,

Qu'à tant de prétendans cette Iſle fut ouverte;
Appuyé de ce Peuple aſſervi ſous mes loix,
De la Reine avec eux je diſputai le choix.
Son hymen auroit pû flatter mon eſperance,
Mais du Roi de Samos je craignis la puiſſance.
Au lieu de le combattre, il fallut le gagner;
Il étoit amoureux, & je voulois regner.
S'il me laiſſe l'Etat, qu'il épouſe la Reine,
Voici le jour marqué, j'y conſens, qu'il l'emmene,
Le Sceptre, à leur départ, va tomber dans mes mains,
Et le retour du Prince eſt tout ce que je crains.

ARCAS.

Un plein ſuccès ainſi ſuivra votre entrepriſe,
L'Ithaque dès long-tems à vos loix eſt ſoumiſe.
Si Telemaque échappe à la fureur des eaux,
Il trouvera ſa perte en trouvant nos Vaiſſeaux:
Rien ne l'en peut ſauver. Mais le dernier orage
D'armes & de débris a couvert ce rivage;
Il a peri ſans doute.

ANTINOUS.

Il faut s'en aſſurer.
A ſa mort Eurimaque a paru conſpirer:
Il craignoit comme moi ce jeune téméraire;
Mais enfin, attendri des larmes d'une Mere,
Il pourroit aiſément changer en ſa faveur.
De la Reine, à ce prix, il toucheroit le cœur;

Des Peuples inconſtans l'ame ſeroit émuë,
Si leur Prince aujourd'hui ſe montroit à leur vuë.
Arcas, ce n'eſt pas tout; je ne t'ai point caché
Que ſur Iphiſe auſſi mon choix eſt attaché:
Soit que je l'aime, ou ſoit que je regarde en elle
Une alliance utile à ma grandeur nouvelle,
Le Prince Telemaque eſt encor mon Rival,
Lui ſeul de tous mes vœux eſt l'obſtacle fatal.
Mais l'entrepriſe enfin par ſa mort concertée,
Lorſque nous en parlons, doit être executée.
Voi nos amis; & moi je vais, ſans perdre tems,
D'Eurimaque irrité fixer les vœux flottans.
Qu'il contraigne l'orgueil d'une Reine inflexible,
Qu'il parte, qu'il me laiſſe ici maître paiſible.
Regnons. Oui, ſi des bords des plus lointaines Mers,
De la nuit du cercueil, ou du fond des Enfers,
Ulyſſe revenoit m'ôter ce Diadême,
Mon bras, ſans balancer, l'attaqueroit lui-même.
Point de retardement, je n'en puis plus ſouffrir;
Arcas, je veux regner, ou faire tout perir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, ARGINE.

IPHISE.

CE desordre m'alarme, & j'ai trouvé mon Pere
Moins enflamé d'amour, qu'il ne l'eſt de colere.
Voyons la Reine, allons calmer ſes déplaiſirs.

ARGINE.

Sans ceſſe à ſes regrets vous mêlez vos ſoupirs.
Vous ſentez pour le Fils les ennuis de la Mere.

IPHISE.

Tout mon cœur s'ouvre à toi ; je ne te puis rien taire.
Argine, il te ſouvient: quand je vins en ces lieux,

SCENE II.

EURIMAQUE, ANTINOUS, IPHISE, ARGINE.

EURIMAQUE.

NOn, je ne ſçaurois vivre & mériter ſa haine.
Je veux... C'eſt vous, Iphiſe ! Alliez-vous chez la Reine ?
Allez la préparer à me voir, après vous,
Expier à ſes pieds mon indigne courroux.

SCENE III.

EURIMAQUE, ANTINOUS.

ANTINOUS.

De quel frivole eſpoir votre ame eſt abuſée!
A ſe laiſſer fléchir eſt-elle diſpoſée ?
On ſçait juſqu'où ce ſexe ingrat, imperieux,
Porte de ſon orgueil l'excès capricieux.
Ces éclatans dehors d'une auſtere triſteſſe,
Qui ſont depuis long-tems l'entretien de la Grece,
Vos fers, dans ſes mépris, ſi conſtamment portés,
Votre amour qui réſiſte à tant de cruautés;
Tout cela flatte trop la fierté qui l'anime,
Seigneur, vous en ſerez l'éternelle victime;
Et toujours malheureux, & toujours maltraité,
On verra vos tourmens nourrir ſa vanité.
Une femme adorée a l'injuſte manie
D'éprouver juſqu'où peut aller ſa tyrannie;
A nous trop rebuter ſon cœur accoutumé,
Par nos ſoumiſſions n'eſt jamais deſarmé.
Qu'un vif tranſport ſuccede à la vaine tendreſſe;
Que l'ingrate à la fin connoiſſe ſa foibleſſe:

Menacez, ſurmontez avec un plein pouvoir
Ses orgueilleux regards, ſon ſcrupuleux devoir;
Faites que Penelope, ou vous craigne, ou vous aime;
Et d'ailleurs, que ſçait-on? Peut-être qu'elle-même.
Cédera ſans regret à l'effort amoureux
Qui va la retirer d'un deüil ſi rigoureux:
Sur quelque fondement que ſa fierté s'appuye,
D'un état ſi funeſte à la fin on s'ennuye.
Preſſez.

EURIMAQUE.

Pour la fléchir je n'ai que des ſoupirs,
Et je ſens contre moi tourner ſes déplaiſirs.
Son triſte abattement lui prête encor des armes,
Et dans ſes yeux mourans renaiſſent mille charmes.
Allons à ſes vertus offrir un cœur ſoumis;
Il faut demander grace, il faut ſauver ſon Fils.

ANTINOUS.

Lui, que nous avons vû, même dès ſon enfance,
Allumer contre nous ſa haine & ſa vengeance!
Son ſuperbe chagrin dédaignant les plaiſirs,
S'entretenoit toujours d'ambitieux deſirs.
Il s'eſt, vous le ſçavez, montré le Fils d'Ulyſſe;
Il mêle dans ſon cœur l'audace & l'artifice;
Quelquefois devant nous tâchant à ſe forcer,
On voyoit, malgré lui, ſes yeux nous menacer.

Mais avec quelle ardeur, quel ſecret, quelle adreſſe,
A-t-il quitté ces bords pour courir dans la Grece !
Depuis plus d'une année éloigné de ces lieux,
Chez tous les Princes Grecs il nous rend odieux.
Vous-même, vous avez conçu que ce voyage
Vous devoit, comme à moi, donner un juſte ombrage.
Vos frayeurs à ſa mort vous ont fait conſentir.
Il eſt trop tard enfin pour vous en repentir;
Et mes Vaiſſeaux armés, ou la mer irritée,
Répondent de ſa mort dès long-tems méditée:
Il ne peut échapper.

SCENE IV.

EURIMAQUE, ANTINOUS, ARCAS

ARCAS.

LE Prince eſt arrivé;
Et de tant de perils par miracle ſauvé,
Entrant dans ce Palais, il trouve avec Eumée,
Une foule de peuple à ſon aſpect charmée.

ANTINOUS.

Il eſt ſauvé? qu'entends-je!

ARCAS.

Il eût été ſurpris
Dans l'embûche dreſſée aux rochers d'Aſteris;
Mais par un coup du ſort, la derniere tempête
De ce peril certain a garanti ſa tête;
Et du Port qu'il cherchoit par les vents écarté,
Sous le Cap de Phorcin les vagues l'ont jetté.
Ces vents dont la fureur eſt cauſe qu'il reſpire,
Seigneur, ont fait perir des Vaiſſeaux de Corcyre:
Pouſſés ſur les rochers, Navires, Matelots,
Ont été cette nuit abîmés dans les flots,

ANTINOUS.

Quoi,! Telemaque évite & l'embûche & l'orage ?
Mais juſques dans le Port il peut faire naufrage;
Et ſauvé des perils qu'il couroit ſur les eaux,
Il ſe livre en Ithaque à des dangers nouveaux.
J'ai donné tous mes ſoins à la cauſe commune,
Je pourſuivrai.

EURIMAQUE.

Non, non, reſpectons la fortune
D'un Prince qu'en ce jour on voit cheri des Dieux.
Ne verſons point un ſang qui leur eſt précieux,
Qui vient des plus grands Rois que la Grece révere.

ANTINOUS.

Voulez-vous épargner ce jeune téméraire ?
Si nous ne prévenons ſa fureur que je crains,
Dans notre ſang lui-même il trempera ſes mains;
Il pourroit engager vingt Rois dans ſa querelle.
Ah! le voici. Perdons-le, avant qu'il les appelle;

SCENE V.

TELEMAQUE, EUMÉE, EURIMAQUE, ANTINOUS, ARCAS.

EURIMAQUE.

QUel plaiſir pour la Reine, & qu'il me ſera doux
De voir finir les pleurs qu'elle verſoit pour vous !
Nous avons craint ſouvent que Neptune en colere,
Prince, n'eût confondu le Fils avec le Pere :
Nos vœux ſont exaucés, & votre heureux retour
D'un bonheur accompli ſignale ce grand jour.

TELEMAQUE.

Je vous dois trop, Seigneur. Mais ne ſçaurois-je apprendre
D'où naît un changement qui vient de me ſurprendre ?
Qui commande en ces lieux ? Quels nouveaux attentats
Fait-on contre ma Mere, ou contre mes Etats ?

Je vois que mon abſence & la perte d'Ulyſſe
Ont mis en liberté l'audace & l'injuſtice :
Mais on ſe fonde en vain ſur la mort d'un grand Roi ;
Ses droits ſont en mes mains, ſon nom revit en moi.
Ma préſence fatale à de lâches Rebelles
Suffit pour arrêter leurs trames criminelles ;
Et ces perfides cœurs devoient ſe ſouvenir
Que j'étois né leur Prince, & viendrois les punir.

ANTINOUS.

Seigneur, je ne ſçai pas ſur qui votre colere
Prétend faire tomber ce châtiment ſévere,
Mais je crains qu'aujourd'hui votre reſſentiment
N'éclate ſans effet comme ſans fondement.
De qui vous plaindrez-vous, ſi ce n'eſt de la Reine ?
Ses vains retardemens, ſa parole incertaine
Irritant à la fois cent Princes abuſés,
Livrent à leur fureur vos Etats diviſés ;
Mais portez-la vous-même au choix qu'elle doit faire.
Il eſt tems....

TELEMAQUE.

Apprenez à reſpecter ma Mere ;
Sans blâmer ce refus, ſans demander ce choix,
C'eſt à vous d'obéir, & d'attendre ſes loix.

Enfin pour accepter, ou pour fuir l'hymenée,
Qu'elle ſeule à ſon gré regle ſa deſtinée :
Je ne laiſſerai plus, avec impunité,
De ſon rang & du mien bleſſer la majeſté ;
Et pour en rétablir la puiſſance ſuprême,
Je ſçaurai, s'il le faut, commencer par vous-même,
Vous montrer qu'un Sujet....

ANTINOUS *de loin, en ſe retirant.*

C'eſt trop vous emporter.
Un Sujet tel que moi n'a rien à redouter ;
Et d'une autorité qui ſemble encor douteuſe,
Cette épreuve, Seigneur, ſeroit trop dangereuſe.

SCENE VI.

TELEMAQUE, EURIMAQUE, EUMEE.

TELEMAQUE.

Ce comble d'orgueil ſeroit-il parvenu,
Si par votre puiſſance il n'étoit ſoutenu ?
Je trouve en mon Palais une Garde étrangere !
Déja comme captive on y retient ma Mere !

J'entends mes vrais Sujets gémir & ſoupirer.
Quelle fête, quels jeux faites-vous préparer ?
Quelle nouvelle pompe en ces lieux ſe déploye!
Je ne viens point ici pour troubler votre joye ;
Mais enfin vous devez me laiſſer en repos ;
Et faire célebrer ces fêtes à Samos.

EURIMAQUE.

J'admire ce grand cœur, & je hais l'injuſtice :
Il faut de mes deſſeins que je vous éclairciſſe.
De ces lieux ma puiſſance a banni cent Tyrans,
Qui ſont vos ennemis comme mes concurrens,
Qui par leurs factions, dont cette Iſle étoit pleine,
Déſoloient vos Etats en adorant la Reine;
Mais c'eſt moi ſeul enfin que regarde ſon choix:
Je l'épouſe, je pars, & vous rends tous vos droits.
Venez donc conſpirer à mon bonheur extrême.
La Reine, vous ſçavez, Prince, à quel point je l'aime,
La Reine n'attendoit que votre heureux retour
Pour me donner enfin le prix de mon amour.
Que ce jour nous uniſſe & nous réconcilie :
Puiſqu'Ulyſſe n'eſt plus, que ma haine s'oublie ;
Il tint le premier rang entre mes ennemis,
Mais de la Reine en vous je ne vois que le Fils.
Parlez-lui, Prince ; allez, ma Fille eſt avec elle.
Pour comble de bonheur, cette union ſi belle

Peut s'affermir encor par un autre lien.
Conſultez votre cœur, & ſoyez ſûr du mien.
Je vous laiſſe.

SCENE VII.

TELEMAQUE, EUME'E.

TELEMAQUE.

QUel ſort en ces lieux me ramene,
Et dans quels ſentimens trouverai-je la Reine?
Parlez donc, c'eſt vous ſeul que je puis conſulter,
Comment à ſes regards dois-je me préſenter?
Eſt-il vrai que le tems ait fléchi ſa conſtance?
Neſt-ce point d'un Tyran l'injuſte violence?
Je puis armer pournous tous lesGrecs indignés.

EUME'E.

Ah! Seigneur, que feront ces ſecours éloignés
Evitez les malheurs qui menacent l'Ithaque,
Ne vous oppoſez point à l'eſpoir d'Eurimaque;
Et contre Antinoüs ménageant ſon appui,
Faites qu'Iphiſe encor vous uniſſe avec lui.
Seigneur, vous n'avez pû déguiſer la tendreſſe
Qu'inſpire à votre cœur cette jeune Princeſſe:
J'ai connu, malgré vous, qu'elle a ſçû vous charmer.

TELEMAQUE.

Mon cher Eumée, helas! j'avois honte d'aimer.
Pour le Roi de Samos plein d'une juſte haine
Je voulu fuir Iphiſe, & crûs tromper ma chaîne.
Vain projet! je reviens plus épris que jamais,
Et je ne ſçais encore où porter mes ſouhaits.
Que de troubles divers la fortune m'apprête!
Iphiſe... Je la vois! Je fuis, & je m'arrête.
Vous, courez vers ma Mere; allez la préparer
Sur le triſte rapport dont je viens l'aſſûrer.
Je vous ſuis.

SCENE VIII.

TELEMAQUE, IPHISE.

TELEMAQUE.

JUſtes Dieux! dans l'ennui qui m'accable,
Le Ciel me montre encore un aſpect favorable;
Les coups les plus cruels du Sort injurieux
Cedent, belle Princeſſe, au pouvoir de vos yeux.
Mes chagrins diſſipés à cette aimable vûë...

IPHISE.

Votre ſecret départ, votre fuite imprevûë,
Ce ſilence, ce tems employé loin de nous,
M'ont trop dit que mes yeux ne peuvent rien ſur vous.

Vous m'avez oubliée, & votre ame n'eſt pleine
Que des rares beautés de Sparte & de Mycéne.

TELEMAQUE.

Ah ! Madame, il falloit, preſſé de mon devoir,
Ou mourir à vos pieds, ou partir ſans vous voir,
Un indigne repos faiſoit rougir ma gloire ;
Mon Pere, ſes travaux s'offroient à ma mémoire,
Je courus le chercher. Mais fuïant tant d'appas,
Votre image ſans ceſſe accompagnoit mes pas ;
Mon ame loin de vous toujours plus enflammée,
Vous trouvoit tous les jours plus digne d'être aimée :
Mais cette belle ardeur ne ſert qu'à me gêner ;
Mon cœur à ſes tranſports n'oſe s'abandonner.
Ah ! comment à vos yeux oſerois-je paroître,
Lorſque dans mes Etats je ne ſuis pas le maître !
De mille objets cruels mes regards ſont frapés :
Mes peuples aſſervis, & mes droits uſurpés ;
Ma gloire qu'on offenſe, & celle de la Reine,
Parlent plus que jamais de vengeance & de haine,
Contre Eurimaque même....

IPHISE.

Ah ! quels ſont vos projets ?
Pourquoi vous formez-vous de ſi triſtes objets ?
La Reine a pris enfin un conſeil ſalutaire,

Pour vous, pour votre Etat, pour elle néceſſaire.
Je viens de la quitter reſoluë à ce choix,
Attendu ſi long-tems, differé tant de fois.
Prince, allez donc la voir. Mais elle vous devance;
Sa tendreſſe paroît par ſon impatience.
Parlez, hâtez, Seigneur, ces momens ſouhaitez;
Nous ſerons tous heureux, ſi vous y conſentez.

SCENE IX.

PENELOPE, TELEMAQUE, ERICLE'E, EUME'E.

PENELOPE.

MOn Fils, le Ciel permet qu'enfin je vous revoye,
Quelle amertume, helas! il mêle à cette joye!
D'un voyage ſi long quel eſt le triſte fruit?
Du ſort d'Ulyſſe enfin vous êtes trop inſtruit.

TELEMAQUE.

J'ai trouvé l'Univers plein de ſa renommée;
Mais, Madame, en tous lieux ſa mort eſt confirmée,

Aux bords Siciliens, de ſes Vaiſſeaux periſ
L'effroyable Carybde a vomi les débris;
Et moi-même j'ai vû ces marques déplorables;
De ſon dernier deſtin témoins trop véritables.
La profonde ſageſſe & la haute valeur
N'ont pû de ce Heros empêcher le malheur.
On ne peut plus douter de ſa perte funeſte,
Et le ſeul nom d'Ulyſſe eſt ce qui nous en reſte.

PENELOPE.

Mon Fils, il eſt donc vrai, les Dieux l'ont donc permis!
Voilà donc ce retour qu'ils m'avoient tant promis!
Je ne puis plus garder cette foible eſperance
Qui vouloit de ſa mort démentir la créance.

TELEMAQUE.

A ce coup dès long-tems votre cœur préparé
D'une moindre douleur doit être pénetré;
Le tems doit de vos maux calmer la violence.
J'ai vû loüer par-tout votre noble conſtance;
Mais après avoir plaint vos ennuis rigoureux,
Madame, on vous ſouhaite un deſtin plus heureux.
On ſçait depuis quel tems vous pleurez pour Ulyſſe,
La Grece approuvera qu'un ſi long deüil finiſſe.

PENELOPE.

Puis-je jamais aſſez pleurer un tel Epoux?

Et que de pleurs encor je répandrai pour vous!
Pour comble des malheurs dont je ſuis pourſuivie,
Lorſque je l'ai perdu, je crains pour votre vie:
Je ne puis aujourd'hui vous voir qu'avec effroi.

TELEMAQUE.

Non, ne penſez qu'à vous, ne craignez rien pour moi.
Eurimaque prétend qu'un prochain hymenée,
Sans contrainte, à ſon ſort joint votre deſtinée.
Se flatte-t'il en vain? parlez, ne conſultez
Que vos ſeuls ſentimens, vos ſeules volontez;
Reine libre en ces lieux, de vous-même maîtreſſe,
Vous pouvez rejetter l'hymen dont on vous preſſe.
Mon Pere juſqu'ici tant plaint, tant regretté,
Crie au fond de mon cœur, qu'il veut être imité;
Les loüanges qu'on donne à ce Roi magnanime,
Sont de vives leçons qu'en mon ame on imprime:
Je ſoutiendrai ſa gloire en combattant pour vous,
Et les Grecs qu'il vengea, s'uniront avec nous.

PENELOPE.

Ah! de trop près, mon Fils, le peril vous menace:
Pour le Roi de Samos retenez votre audace.

Voyez-le : dites-lui....qu'il a droit d'eſperer ;
Qu'il attende.....Pour lui je dois me déclarer.
Cependant prenez ſoin de ranimer le zele
De tous ceux dont le cœur vous demeure fidele.
Aſſemblez vos Amis, ſongez à reſiſter
Aux noirs projets qu'un traître oſe encor méditer.
Trompez d'Antinoüs la rage envenimée :
Défiez-vous de tout, & ne croyez qu'Eumée.
Faites-vous voir au Peuple.

TELEMAQUE.

Oui, je vais me montrer,
Et découvrir les cœurs dont je puis m'aſſurer.
Contre vos fiers Tyrans, tout prêt à vous défendre
Je reviendrai.....

PENELOPE.

Contr'eux n'allez rien entreprendre;
Laiſſez-moi reſpirer dans le trouble où je ſuis,
Et ne m'accablez point par de nouveaux ennuis.
Allez, il faut ceder au ſort qui nous entraîne.

SCENE

SCENE X.

PENELOPE, EUME'E.

PENELOPE.

QU'ai-je-dit ? que ferai-je ? ô malheureuſe Reine !
Ah ! mon Fils, d'Eurimaque évitez le courroux :
Mes refus vont encor l'animer contre vous.

ERICLE'E.

Ciel ! ſi ce Roi déçû rallume ſa vengeance,
Et ſi d'Antinoüs il ſuit la violence,
Madame, où n'ira point leur lâche cruauté,
Qui va juſtifier votre injuſte fierté ?
Ah ! les devoirs d'Epouſe, & de Reine & de Mere,
Vous ordonnent l'hymen qu'a preſcrit votre Pere.

PENELOPE.

Helas ! pour cet hymen tout parle contre moi
Mon Pere dès long-tems m'en impoſe la loi :
Les interêts d'un Fils, ſon ſalut le demandent ;
Ma gloire y conſent même, & mes Peuples attendent.
Mais c'eſt en vain ; mon cœur n'y ſçauroit conſentir.

Mers, ſoulevez votre onde, & venez m'engloutir.
J'emporterai là-bas le beau nom de ta Femme;
Cher Ulyſſe, toi ſeul, tu regnes dans mon ame.
Pour toi ce cœur fidele abandonnant le jour,
Se fera célebrer par un parfait amour.

ERICLE'E.

Hé! regardez ſon Fils. Que ce Fils vous fléchiſſe.
En ce jeune Heros faites revivre Ulyſſe.
Dieu! que deviendra-t'il ce Prince infortuné?
Par vous-même à perir ſera-t'il condamné?

PENELOPE.

Grande Divinité que l'Ithaque révere,
Vous, Minerve, à mon Fils, daignez ſervir de mere.
Allons, allons finir au pied de ſes Autels
Une ſi triſte vie, & des maux ſi cruels.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE *ſeul.*

DE'ESSE, dont le ſoin & me guide
& m'inſpire,
Eſt-ce donc l'air d'Ithaque enfin
que je reſpire ?
N'eſt-ce donc point un ſonge, & ſuis-je dans
ces lieux
Où je vis, en naiſſant, la lumiere des Cieux ?
Eſt-ce là ce Palais, ce Port & ce Rivage
Dont ſans ceſſe à mes yeux ſe preſentoit l'image ?
Par un ſoudain tranſport par un ſecret pouvoir
Je ſens à cet aſpect tout mon ſang s'émouvoir
Lieux aimés, rendez-vous à l'ardeur qui me
preſſe
Ces gages précieux que cherche ma tendreſſe,

Qui depuis ſi long-tems ont fait tous mes ſouhaits,
Que j'ai craint ſi ſouvent de ne revoir jamais?
Une Garde étrangere, une foule inconnuë
Aux portes du Palais ont étonné ma vûë.
D'hymenée & de jeux, qu'entends-je publier?
Ne m'attendoit-on plus, a-t'on pû m'oublier?
Tout excite mon trouble & mon impatience;
Je ne ſçai plus en qui je prendrai confiance.
Je laiſſe errer mes yeux & mes pas incertains,
Sans oſer m'informer des malheurs que je crains.
En ſuſpens... Quelqu'un vient. Je crois le reconnoître.
C'eſt Eumée. Eprouvons ſon zele pour ſon Maître.

SCENE II.

ULYSSE, EUMÉE.

EUMÉE.

CIel, conſerve la Reine, & permets qu'aujourd'hui
Le Prince puiſſe en elle avoir un ſûr appui.

ULYSSE.

Nous ſommes ſeuls, parlons. Si vous êtes Eumée,
Dont j'ai vû la vertu par Ulyſſe eſtimée,

Un malheureux, ſauvé des vagues en courroux,
Connu de votre Roi, peut s'adreſſer à vous.

EUME'E.

Ah! pour votre ſecours vous devez vous promettre
Tout ce qu'un ſort contraire à mes vœux peut permettre.

ULYSSE.

Tout me ſurprend ici; qu'eſt-ce donc que je vois?
Ces lieux ne ſont point tels qu'ils étoient autrefois.

EUME'E.

Ulyſſe y fit jadis regner par ſa préſence
La gloire, le bonheur, & la magnificence:
Mais d'un Roi ſi fameux le triſte éloignement
Y produiſit bientôt un affreux changement.
Si vous l'avez connu, déplorez notre perte,
Regrettez ce grand Roi.

ULYSSE.

Penelope, Laërte;
Que ſont-ils devenus? Qu'eſt devenu ſon Fils?

EUME'E.

Le cours de leurs malheurs voudroit de longs récits:
Ils vivent; mais helas! leur triſte deſtinée...

ULYSSE.

On parle de la Reine, on parle d'hymenée;

EUME'E.

Eurimaque prétend devenir ſon époux.

ULYSSE.

Son Epoux, Eurimaque! Ah! que me dites-vous?
Donnez-vous ces conſeils? la Reine y conſent-elle?
Laiſſez-vous pour Ulyſſe éteindre votre zele?

EUME'E.

Ah! ſes mânes ſacrés & les Dieux ſont témoins
Si j'ai manqué jamais de zele ni de ſoins.
La Reine, de ſon ſexe & l'exemple & la gloire,
Dont la noble conſtance à peine ſe peut croire,
Abhorre cet hymen: mais il faut à ce prix
Racheter la Couronne & la vie à ſon Fils.

ULYSSE.

Les Dieux de ſon Tyran confondront l'injuſtice,
Attendez leur ſecours, ils vous rendront Ulyſſe.
Il eſt vivant.

EUME'E.

Cent fois, pour calmer nos ennuis,
Par ce flatteur eſpoir d'autres nous ont ſéduits.
Mais le tems diſſipant cette trompeuſe joïe,
De nouvelles douleurs nous devenions la proïe.

ULYSSE.

J'en atteſte les Dieux, il revient, croyez-moi.

EUME'E.

Je reverrois encor mon cher Maître, mon Roi!

ULYSSE.

Et que feroit pour lui votre ardeur ſi fidelle ?
Sçauriez-vous affronter la fortune cruelle ?
Mourir pour le défendre ?

EUME'E.

Ah, bonheur glorieux !
Que pour lui tout mon ſang....

ULYSSE.

Eumée, ouvrez les yeux.
Quoi! mon fidele Eumée a pû me méconnoître?

EUME'E.

Ah! qu'entends-je ? que vois-je ? ô Ciel!
vous pourriez être....
Ces traits changés....Ma joye & mon étonnement....
Ah! Seigneur, pardonnez à mon aveuglement;
Les Dieux vous ont ſauvé!

ULYSSE.

Gardez qu'on ne vous voye,
Levez-vous.

EUME'E.

Qui croiroit que le Vainqueur de Troye
Revînt ſeul, inconnu, ſans armes, ſans vaiſſeaux!
Où ſont tous ces Guerriers partis ſous vos drapeaux ?

ULYSSE.

Parmi tant de combats, de courſes vagabondes,
Tous ont été la proïe ou du fer ou des ondes.

Le long ſiége de Troye, & ces mortels aſſauts,
Ne furent que l'eſſai de mes rudes travaux:
Pour aborder ces lieux, j'ai durant dix années
Lutté contre les flots, contre les deſtinées;
Et ſeul de tous les miens tu me vois échappé,
Mais en d'autres perils peut-être enveloppé.
Donne-moi de mon ſort l'entiere connoiſſance.
Parle, ne céle rien.

EUME'E.

Dans votre longue abſence
On a vû cent Rivaux, l'un par l'autre animés,
Du Trône & de la Reine également charmés;
Au bruit de votre mort l'Ithaque déſolée,
Par leurs divers partis ſoudain fut accablée.
En vain je m'oppoſois à leur injuſte orgueil:
Le Prince enfant, Laërte au bord de ſon cercueil,
Et le Peuple amoli par loiſive licence,
Ne pouvoient des Tyrans réprimer l'inſolence.
Nous n'eſperions qu'en vous. Nous demandions aux Dieux,
Que vous vinſſiez punir tous ces audacieux.
Mille funeſtes bruits troubloient cette eſperance,
Mais la Reine toujours ſoutenoit ſa conſtance:
Aux vœux de tant d'Amans répondant par des pleurs,
Elle élevoit ſon Fils, nourriſſoit ſes douleurs.

Ni

Ni la force du tems, à qui tout eſt poſſible,
Qui ſoulage ou guérit l'ennui le plus ſenſible,
Ni les flatteurs devoirs, les hommages pompeux,
Ni l'appas engageant des fêtes & des jeux,
Ni les brûlans tranſports, l'impatiente audace,
Qui portoient leur ardeur juſques à la menace;
Enfin tout ce qu'Amour a pour vaincre les cœurs,
N'a pû de Penelope adoucir les rigueurs.
Réduite à faire un choix, cette conſtante Reine
Entre tous ſes Amans paroiſſoit incertaine;
Malgré ſon Pere même, inventoit des délais,
Et déſignoit un jour qui n'arrivoit jamais.
Mais le Roi de Samos, las de ſa réſiſtance,
S'établit dans Ithaque, uſurpe la puiſſance;
Aidé d'Antinoüs, ce lâche ambitieux,
Sans reſpect pour les Loix, ſans crainte pour les Dieux,
De la Reine captive ils mépriſent les larmes:
L'hymenée, ou la mort....

ULYSSE.

Vertu pleine de charmes!
Qu'elle a bien répondu par ce conſtant amour
Aux vœux impatiens qui preſſoient mon retour!
Sans ceſſe Penelope étoit en ma penſée;
Rien n'a pû ralentir cette ardeur empreſſée;
Des plus heureux climats les beautés, les plaiſirs,

N'ont pû de mon Ithaque éloigner mes déſirs;
Mais de lâches Sujets, ô Dieux, le peut-on croire ?
Ainſi de mes bienfaits ont perdu la mémoire !
On opprime leur Reine, ils la laiſſent périr !
Les Grecs que j'ai ſauvé n'ont pû la ſecourir !
Et mon Fils ?

EUME'E.

Il ſuivra ſes hautes deſtinées ;
Sa naiſſance, Seigneur, lui vaut beaucoup d'années.
Malgré ſon infortune il ſentoit ſa grandeur ;
S'échappant à nos ſoins, d'une heroïque ardeur
Il courut vous chercher au ſortir de l'enfance.
Tantôt ſur nos Tirans préparant ſa vengeance,
Son cœur impatient demandoit votre appui ;
Tantôt pour les punir il ne vouloit que lui.
En vain par les plaiſirs, où la jeuneſſe engage,
Ses ennemis tâchoient d'amollir ſon courage ;
Il en ſçut éviter les pieges dangereux.
Mais quels périls ici vous menacent tous deux!
Le Sort, qui ce jour même en ces lieux le ramene,
De nos cruels Tyrans veut aſſouvir la haine.
Vous allez être enſemble en proïe à leurs fureurs;
Pour le Prince & pour vous je n'apperçois qu'horreurs.

Vos perfides Sujets, animés par un Traître,
Comme un Juge irrité regarderont leur Maître.
Paſſans de la terreur à la rébellion....

ULYSSE.

Quel eſt donc le deſtin des Vainqueurs d'Ilion!
Des Grecs enorgueillis la Flotte triomphante
Par-tout des Dieux vengeurs ſentit la main peſante;
La Mer n'a point de banc, de gouffre ni d'écueil,
Qui de quelqu'un de nous ne montre le cercueil!
Sur de brûlans rochers Ajax bravant la foudre,
Dans les flots irrités tombe réduit en poudre:
Le grand Agamemnon, dans Argos retourné,
Par ſa femme en fureur ſe voit aſſaſſiné!
Mais le courroux des Dieux s'épuiſe ſur ma tête.
Chaſſé de mers en mers, joüet de la tempête,
J'ai vû dans le long cours d'un deſtin rigoureux
Tout ce que l'Univers a de monſtres affreux.
Après avoir bravé tant de morts inhumaines,
Cyclopes, Leſtrigons, & Carybde & Sirénes;
Après m'être tiré des ſauvages deſerts,
Des abîmes des flots, de l'horreur des Enfers,
Mes maux ſembloient finir dans l'Iſle de Corcyre;
On m'offre des Vaiſſeaux, le vent propre m'attire,
Je pars, je vois l'Ithaque; & mon cœur tranſporté

Croyoit enfin toucher à ſa félicité,
Quand, preſſé de nouveau par un cruel orage,
Sur ces bords tant cherchés je fais encore naufrage!
Tout périt! je ſuis ſeul, déſarmé, ſans ſecours!
Mais j'eſpere en l'appui que j'éprouvai toujours.
Cette nuit m'a fait voir, dans ſon horreur profonde,
Minerve dont la main me retiroit de l'onde:
Sa voix m'appelle ici, ſon eſprit me conduit;
A céler mon retour, c'eſt elle qui m'inſtruit,
Je veux me cacher même à mon Fils, à la Reine,
Vers de ſi chers objets quelqu'amour qui m'entraine,
En ce funeſte état irois-je me montrer?
Non, non, de leurs Tyrans il faut les délivrer,
La Reine trop touchée en me voyant paroître,
Par ſes tendres tranſports me feroit reconnoître,
On ne me connoît plus; l'état où je me voi,
A tes fideles yeux même a caché ton Roi.
Mais voi ſi dans les cœurs mon nom pourra revivre,
Et ſi j'ai des Sujets qui ſoient prêts à me ſuivre;
Promets leur mon retour, tâche à les animer;
Je verrai quels projets je puis encor former,
Je prendrai mon parti. Les fortunes humaines
Ont toujours des plaiſirs mêlés parmi les peines;
Les Dieux verſent ſur nous, par un mélange égal,

Le mal avec le bien, le bien avec le mal.
Que l'amour de la Reine & l'ardeur de ton zele
Sont un charme puiſſant à ma douleur cruelle!
Sûr d'être aimé, j'éprouve en mon ſort rigoureux
Des plaiſirs que n'ont pas les Rois les plus heureux.
Mais fais-moi voir mon Fils; il parlera ſans feinte,
Ni ſéduit par l'eſpoir, ni forcé par la crainte.
Di-lui qu'un Etranger cherche à l'entretenir.

EUMÉE.

Chez la Reine, Seigneur, le Prince doit venir,
Il me ſuivoit. Il vient.

ULYSSE.

O vûe aimable & chere!
Il faut contraindre ici les tendreſſes de Pere;
Mon Fils, trop jeune encor pour d'importans ſecrets,
Pourroit mal ménager de ſi grands interêts.

SCENE III.

TELEMAQUE, ULYSSE, EUME'E.

EUME'E.

CEt illuſtre Etranger, que le Ciel vous envoye,
A ſuivi votre Pere à la guerre de Troye.
Seul du deſtin d'Uliſſe il peut vous informer;
Et vous devez, Seigneur, & le croire & l'aimer.

TELEMAQUE.

Hé-bien, noble Etranger, par des récits fidéles
Tracez-moi d'un Heros les vertus immortelles,
Son funeſte trépas...

ULYSSE.

Ulyſſe voit le jour:
Je croyois qu'en Itaque il étoit de retour.

TELEMAQUE.

Grands Dieux! il ne vit plus que dans notre mémoire.
Ma Mere tous les jours me parloit de ſa gloire;
Elevé dès l'enfance au bruit de ſes exploits,
J'admirois le plus grand, le plus parfait des Rois.

En vain de l'imiter un beau deſir me preſſe,
Cet exemple eſt trop haut pour ma foible jeu-
neſſe.
Helas! ſi j'avois eu ſes conſeils, ſon appui,
L'âge & mes ſoins m'auroient rendu digne de
lui;
Et peut-être qu'un jour il eût vû, plein de joye,
Renouveller par moi ſes triomphes de Troye.
Mais le ſort qui nous l'ôte, envie à nos douleurs
De baigner ſeulement ſa cendre de nos pleurs.

ULYSSE.

Ah! mon juſte tranſport ici ne ſe peut taire.
Quel plaiſir, quel bonheur, Prince, pour votre
Pere,
D'entendre, de revoir un Fils ſi généreux!
Les Dieux, n'en doutez point, le rendront à
vos vœux.
Qu'il va pour vous encor redoubler la tendreſſe!
Il reſpire; il revient dégager ma promeſſe.
Vous l'allez voir bientôt.

TELEMAQUE.

A cet air noble & grand,
Qui me touche en ſecret, m'engage, me ſur-
prend,
Vous obtenez d'abord toute ma confiance.
Je reprends un eſpoir qui n'a point d'apparence;
Il ſemble qu'attachés par des nœuds inconnus,
Mon cœur & mon eſprit pour vous ſont pré-
venus;

Je ne puis m'en défendre, il faut que je vous
croie.
Si ce bonheur eſt vrai, ſi le Ciel nous l'octroie ;
Attendez-vous de voir, vous qui me l'annoncez,
Par-delà vos déſirs, vos ſoins récompenſez.
Mais venez de la Reine appaiſer les alarmes :
Par cet heureux eſpoir venez ſécher ſes larmes.

EUMÉE.

Non, Seigneur, évitons tous les bruits éclatans.

TELEMAQUE.

Mais où donc eſt le Roi ? Dites, depuis quel
tems ?...
Où l'avez-vous laiſſé ?

ULYSSE.

Ce que je puis vous dire ;
C'eſt qu'on vient de le voir dans l'Iſle de Cor-
cyre.
Là Neptune en courroux, à le perdre obſtiné,
Alloit enſevelir ce Prince infortuné,
Lorſque de ces beaux lieux la charmante Prin-
ceſſe,
Pour lui dans ce moment ſecourable Déeſſe,
Sur les bords de la Mer conduite par le ſort,
Le vint tirer des flots & du ſein de la mort.
Il preſſoit ſon départ, d'une ardeur incroyable.
Il va paroître enfin.

TELEMAQUE.

Mer, ſois-lui favorable.

Ramenez-le, grands Dieux.

EUME'E.

Seigneur, cet Etranger,
Apperçu des Tyrans pourroit être en danger;
Tout bleſſé de leurs cœurs la lâche défiance,
Et nous devons pour lui craindre leur violence.
Dans mon appartement, ſans ſoupçons & ſans bruit,
Libre de ſurveillans, vous ſerez mieux inſtruits;
Nous délibererons du parti qu'on doit prendre.

TELEMAQUE.

Je vais vous ſuivre, Eumée. Allez tous deux m'attendre.

SCENE VI.

TELEMAQUE *ſeul.*

GRace au Ciel, il revient, ce Roi victorieux;
Vous allez, fiers Tyrans, diſparoître à ſes yeux.
De ce noble Etranger le rapport eſt ſincere..
Mais, ô Dieux! quel accueil ferons-nous à mon Pere?
Ce grand Roi qui laiſſa ſes Etats floriſſans,

Sous un joug odieux les verra gémiſſans ?
Fils indigne de lui ! ne dois-je pas moi-même,
Heureux imitateur de ſa valeur ſuprême,
Contre nos Ennemis prévenir ſes efforts,
Et de leur ſang verſé faire rougir ces bords ?
Allons rendre l'eſpoir à la Reine alarmée,
Revoyons l'Etranger, & conſultons Eumée.
Par quelque beau deſſein tâchons que ce Heros,
En arrivant ici, trouve un heureux repos :
Ou ſi je ſuis forcé d'attendre ſa préſence,
Qu'Ulyſſe en me voyant ſeconder ſa vengeance,
Dans ce dernier triomphe à ſon bras reſervé,
S'applaudiſſe du Fils qu'il aura retrouvé.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PENELOPE, ERICLE'E.

ERICLE'E.

LE Prince aſſure encor ce qu'il vient de vous dire,
Que vos maux vont ceſſer, & qu'Ulyſſe reſpire;
Qu'il reviendra bientôt. Mais vous ne pouvez voir
Cet illuſtre Etranger qui nous rend cet eſpoir;
Il eſt avec le Prince enfermé chez Eumée.

PENELOPE.

Je l'attends, & par lui je veux être informée;
Qu'il vienne.

ERICLE'E.

On ne veut point faire un bruit indiſcret,
Il ne doit devant vous paroître qu'en ſecret;
A nos lâches Tyrans tout donne de l'ombrage,
Ils ſont à craindre.

PENELOPE.

Ah Ciel! gardons qu'on ne l'outrage.
Sur des bords étrangers Ulyſſe ſans appui,
Peut-être au même état ſe rencontre aujourd'hui.
Mais par de tels rapports tant de fois abuſée.
A croire un inconnu ſuis-je encor diſpoſée?
Mon Ulyſſe revient! O puiſſans Immortels!
Que d'encens va pour lui brûler ſur vos Autels!
Oh, qu'en le revoyant mes amoureuſes plaintes
S'en vont lui reprocher mes ennuis & mes craintes,
Et ces hardis projets où ſon cœur hazardoit
Des jours dont il ſçait trop que mon ſort dépendoit!
Mais que me diras-tu, cher Epoux, ſur l'abſence,
Qui fait d'un tendre cœur la juſte défiance?
Ah! ſi par d'autres nœuds ton cœur fut arrêté,
Prens ſoin de me cacher ton infidelité.
Oui, c'eſt aſſez qu'il vive & que je le revoie.
Je ſens en ce moment une ſecrete joie,
Que depuis ſon départ je ne ſentis jamais;

Je crois que tous les vents ſecondent mes ſouhaits,
Je crois le voir déja ſur cette humide plaine.
Mais peut-être eſt-ce encore une eſperance vaine,
Qui s'effaçant ſoudain comme un ſonge leger,
En de nouveaux ennuis viendra me replonger.
Ne connois-je donc pas ma triſte deſtinée ?
A de nouveaux malheurs je ſerai condamnée;
Je n'ai cet intervale à mes cruels tourmens
Que pour en reſſentir d'affreux redoublemens.
Dieux ! on vient.

SCENE II.

EURIMAQUE, PENELOPE, ERICLE'E.

EURIMAQUE.

DAns ces lieux que m'apprend-t'on Madame ?
N'allez-vous pas enfin déterminer votre ame
Qui vous arrête encor ſur ce choix tant promis?
Quel inconnu, Madame, eſt avec votre Fils ?
Quel eſt donc ce ſecret ? Eſt-ce leur artifice

Qui répand ſourdement qu'on doit revoir
Ulyſſe ?

PENELOPE.

Seigneur, je ne ſçai point quel eſt cet Etranger,
Mais le bruit qu'on répand n'eſt pas à négliger.

EURIMAQUE.

Vous attendez, Madame, on vient de m'en
inſtruire,
Cet Etranger qu'on dit arrivé de Corcyre.
Vient-il d'Ulyſſe encor démentir le trépas ?
Ah ! je ſçai qu'en effet vous ne le croirez pas.
Mais quoi ! chercheriez-vous encore à vous
defendre
Du choix où mon amour a ſeul droit de pré-
tendre ?

PENELOPE.

Mon choix de quelques jours peut être retardé.
Voyons ſur quoi ce bruit pourroit être fondé.

EURIMAQUE.

Ah ! ſans doute vous-même inventez cette fable,
Ce bruit ſi chimerique & ſi peu vrai-ſemblable,
Pour avoir un prétexte à me manquer de foi.
C'eſt vainement ; votre art ne peut plus rien
ſur moi,
Toute ma patience enfin eſt épuiſée :
D'un trop juſte courroux mon ame eſt embrâſée.
Après tant de ſoupirs, de délais rigoureux,
Je méritois, ingrate, un deſtin plus heureux :

Mais je vous punirai de votre indigne feinte;
Votre cruel refus me porte à la contrainte.
Ce nouvel artifice, au lieu de m'arrêter,
Avancera l'hymen qu'il tâche d'éviter.
Je ſuis maître, j'ordonne; il faut dès ce jour même
Venir au Temple.

PENELOPE.

Ah Dieux! quelle injuſtice extrême!
Barbare, que prétend ton aveugle pouvoir?
Puis-je trahir ainſi ma gloire & mon devoir?

EURIMAQUE.

Aſſez & trop long-tems votre gloire inhumaine
A rejetté mes vœux, a joüi de ma peine;
Aſſez & trop long-tems tous les Grecs ont appris
Que mes ſoumiſſions irritent vos mépris.
Vous faites vanité de ma longue ſouffrance:
Mais enfin à ſon tour mon orgueil s'en offenſe;
Après tant de ſoupirs, il me ſeroit honteux
De n'avoir pû vers moi faire pancher vos vœux.

PENELOPE.

Un Heros va paroître, il prendra ma défenſe,
Ou du moins de ma mort il prendra la vengeance.
Sçais-tu quel eſt Ulyſſe, & ne trembles-tu pas
A ce nom ſeul? Il vient punir tes attentats.
Lâche, qui t'endormois dans l'obſcure moleſſe,

Tandis qu'il combattoit pour l'honneur de la Grece,
Peux-tu prétendre un cœur où regne ce Heros?
Va, fui, ne l'attens pas, ſauve-toi dans Samos.

EURIMAQUE.

Que vous ſert d'invoquer l'odieux nom d'Ulyſſe?
Des Dieux qu'il irrita, la ſuprême juſtice
N'a pas même permis que dans les Champs Troyens
Il mourût noblement entre les bras des ſiens:
Sur les bords ignorés de quelqu'Iſle deſerte,
Ou dans le fond des eaux il a trouvé ſa perte.
Ceſſez de vous flatter d'un retour décevant.
Mais ſi vous le voulez, croyez qu'il eſt vivant:
Que pouvez-vous juger d'une ſi longue abſence,
Qu'un trop perfide oubli, qu'une lâche inconſtance?
N'avez-vous pas appris, qu'en l'Iſle de Circé
Des traits de cette Reine il eut le cœur bleſſé?
Depuis qu'il l'a quittée, une Circé nouvelle
Peut avoir engagé cet Epoux infidelle.
Si quelqu'indigne amour ne l'avoit attaché,
Où donc ce grand Heros ſe tiendroit-il caché?
On entendroit de lui parler la Renommée.
Mais non, de tous côtés ſa mort eſt confirmée.
Nous conſumons ici le tems en vains diſcours,
Nous ſçavons qu'un naufrage a terminé ſes jours;

Et

Et ſi votre impoſteur, par des feintes nouvelles,
Oſe encore démentir tant de récits fidelles,
Je le ferai dédire au milieu des tourmens:
C'eſt lui qui répondra de vos retardemens.
Oui, ſi vous reſiſtez à l'hymen que j'eſpere,
Votre Fils va lui-même éprouver ma colere:
Plus de pitié, vos pleurs couleront vainement,
Je ne demande plus votre conſentement;
J'arracherai le prix qu'on doit à ma conſtance,
Si ce n'eſt par amour, ce ſera par vengeance.

SCENE III.

PENELOPE, ERICLE'E.

PENELOPE.

CHere Ericlée, helas! j'avois ſçû le prévoir,
Que je garderois peu ce favorable eſpoir.
De ce fatal hymen de nouveau menacée,
Par ce cruel Tyran ma mort eſt prononcée:
Mais de tous ces diſcours la plus affreuſe horreur,
C'eſt le jaloux ſoupçon qu'il jette dans mon cœur.

ERICLE'E.

Madame, eſt-ce le tems de ces alarmes vaines?

PENELOPE.

On ſçait trop que Circé l'arrêta dans ſes chaînes;
Ulyſſe m'abandonne, il s'arrête en tous lieux,
De nouvelles beautés par tout charment ſes yeux,
Il m'oublie, il me laiſſe à ma douleur cruelle;
Je meurs, & tu le vois, c'eſt pour un infidelle.
Quand il ſeroit pouſſé dans le fond des deſerts
Que l'Ocean renferme au bout de l'Univers,
S'il m'aimoit comme il doit, ſon amour, ſon courage
Auroient forcé les mers, auroient vaincu l'orage.
Plût aux Dieux que le ſort qui veut me le cacher,
M'eût appris en quels lieux j'euſſe pû le chercher!
On m'auroit vû voler ſur la terre & ſur l'onde,
Et franchir mille fois les limites du Monde.
Non, Ulyſſe, pour toi mes vœux ſont ſuperflus,
Ou tu n'es plus vivant, ou tu ne m'aimes plus.
L'une ou l'autre avanture au même ſort me livre,
Sans toi, ſans ton amour, je ne ſçaurois plus vivre.

SCENE IV.

TELEMAQUE, PENELOPE, ERICLE'E.

TELEMAQUE.

Enfin par des récits qui ſont dignes de foi,
Madame, nous ſçavons quel eſt le ſort du Roi.
Uly ſſe eſt en Corcyre, où la jeune Princeſſe,
Dont l'éclatant mérite eſt connu dans la Greece,
D'un funeſte naufrage a garanti ſes jours,
A ſa triſte diſgrace a donné du ſecours,
Et dans ſes interêts a mis le Roi ſon pere ;
La Cour d'Alcinoüs l'eſtime, le revere.
Il attendoit le jour marqué pour ſon départ,
Et ſes Vaiſſeaux ...,

PENELOPE.

Mon Fils, il reviendra trop tard.
Mes yeux ne peuvent plus ſupporter la lumiere,
Et je ſens que je touche à mon heure derniere,
Je vois mon triſte ſort à ſa fin parvenu.
Faites-moi ſeulement parler à l'Inconnu ;
Je veux l'interroger, c'eſt mon unique envie,
Que je le voye avant que de quitter la vie.

TELEMAQUE.

Madame....

PENELOPE.

Mon deſtin ne peut ſe prolonger.
Allez. Je vais attendre : amenez l'Etranger.

SCENE V.

TELEMAQUE *ſeul.*

DE ce trouble nouveau que faut il que je penſe ?
Grands Dieux, laiſſerez-vous opprimer l'innocence ?
Voyez l'état funeſte où nous ſommes reduits.
On replonge ma Mere en ſes mortels ennuis !
On preſſe cet hymen, lorſqu'elle attend Ulyſſe !
Il faut que je me perde, ou que je vous puniſſe,
Tyrans. C'eſt trop ſouffrir, & mon juſte courroux.....

SCENE VI.

ULYSSE, TELEMAQUE, EUMEE.

ULYSSE.

PRince, un bruit odieux m'appelle auprès de vous.
Antinoüs menace, & dès cette journée
On preſcrit à la Reine un indigne hymenée;
On en veut à vos jours. Songeons à prévenir...

TELEMAQUE.

Oüi, j'y ſuis réſolu, je cours pour les punir.
La Reine veut mourir: ſes douloureuſes plaintes
Font ſentir à mon cœur de trop vives atteintes;
Je n'écouterai plus que mon ſeul déſeſpoir;
Du moins en expirant je ferai mon devoir.
Perfide Antinoüs, ſi ma perte eſt certaine,
Sous ma chûte funeſte il faut que je t'entraîne.

ULYSSE.

Contre vos ennemis mon bras ſe vient offrir;
Je dois périr moi-même, ou les faire périr.
C'étoit trop endurer une telle inſolence;
Les Dieux ſemblent hâter le tems de ma vengeance;

Ils parlent à mon cœur, & j'entens leurs conſeils !

TELEMAQUE.

Ciel ! d'un ſi grand deſſein quels ſont les appareils.
A vous perdre pour nous, quel motif vous engage,
Vous, Etranger ? Allez chercher un ſort plus doux.
Laiſſez-nous des malheurs qui ne ſont que pour nous.
Partez ; & ſi la mer vous remene en Corcyre,
Si vous voyez mon Pere, ayez ſoin de lui dire
Que malgré les malheurs qui m'ont environné,
Je me ſuis ſouvenu du nom qu'il m'a donné,
Et qu'enfin par ma mort j'ai crû faire connoître
De quel ſang glorieux les Dieux m'avoient fait naître.

ULYSSE.

Ah! c'eſt ici qu'il faut vous ouvrir mes deſſeins,
Et que nous uniſſions & nos cœurs & nos mains!
Je viens borner le cours de vos longues diſgraces.
Tandis que les Tyrans s'amuſent aux menaces,
Notre unique ſalut eſt de les attaquer.
Prince, à vos vrais amis allez vous expliquer,
Retracez à leurs yeux la gloire & la juſtice ;
Dites qu'en ce moment on va connoître Ulyſſe;
Reprenez votre place & vos droits uſurpés.

Que ces fiers Ennemis, du coup mortel frappés,
Enyvrés, comme ils ſont, d'une vaine eſperance,
Sans prévoir nos deſſeins, ſentent notre vengeance.

TELEMAQUE.

O zele incomparable! ô deſſein glorieux!
Vous êtes envoyé par l'ordre exprès des Dieux.
Vous-même vous montrant comme un Dieu tutelaire,
Vous ſerez aujourd'hui mon défenſeur, mon pere.
Cet air & ces regards, qui n'ont rien d'un mortel,
Me promettent la fin de mon deſtin cruel.

ULYSSE.

Contre un ſi doux tranſport je n'ai plus de défenſe;
Tout mon cœur pénetré s'ouvre avec violence.
Ah! mon Fils, mon cher Fils, dans ces embraſſemens
Finiſſons votre erreur, & mes déguiſemens.
Connoiſſez votre Pere; ô mon cher Telemaque,
Vous étiez au berceau, quand je partis d'Ithaque!

EUMEE.

Oui, c'eſt le Roi, Seigneur.

TELEMAQUE.

Mon Pere! Je vous vois!
Je perds en cet inſtant l'uſage de la voix.
Mais, mon Pere, eſt-ce ainſi qu'on eût dû vous attendre?

ULYSSE.

L'état où je paroîs ne vous doit point ſurprendre.
Les Dieux, comme il leur plaît, peuvent en un moment
Nous mettre dans la gloire, ou dans l'abaiſſement.
A peine reſté ſeul d'un funeſte naufrage,
Je devois inconnu, venir ſur ce rivage,
Et prendre ce deſſein conforme à mes malheurs.
Que votre Mere & vous m'avez couté de pleurs!
Dans quels ennuis profonds mon ame enſevelie....
Enfin je vous revoir, mon Fils, je les oublie;
Votre préſence efface en ce moment heureux
Ce que mon infortune eut de plus rigoureux.

TELEMAQUE,

Ah, Seigneur! ah, mon Pere! ah, quelle joïe extrême!
A peine en ce moment me connois-je moi-même!
Rare faveur des Dieux! vœux enfin exaucés!

Mais

Mais vos rudes travaux, helas! ſont-ils paſſés?
Je ſçai qu'une ſageſſe, & pleine & conſommée,
Guide votre valeur en tous lieux renommée;
Je ſçai par quels ſuccès votre eſprit généreux
A franchi tant de fois des pas ſi dangereux;
Mais, Seigneur, celui-ci n'eut jamais de ſemblable;
Votre perte en ces lieux devient inévitable.
Sitôt que les Tyrans pourront vous découvrir,
Vous allez voir unis, pour vous faire périr,
Les Soldats étrangers, & vos Sujets rebelles.
Dérobez-vous, Seigneur, à leurs mains criminelles.
Ce ſeroit un peril trop indigne de vous;
Et ſans vous expoſer à perir ſous leurs coups,
Il faut que votre nom armant toute la Grece,
Faſſe éclater ſur eux la foudre vengereſſe.

ULYSSE.

Non, il faut en ce jour me perdre, ou me venger.
Mais les momens ſont chers, allons les menager.
Aſſemblez ſans éclat cette noble Jeuneſſe,
Dont je ſçai que pour vous le devoir s'intereſſe.
Déja Philetius, Haliterſe, Mentor,
Préparent leurs amis, qui nous joindront encor.
Ils ſont de mon retour avertis par Eumée;
Pour moi d'un zele ardent leur ame eſt enflammée.

TELEMAQUE.

Que feront-ils d'un Peuple & lâche & desarmé,
Séduit par les Tyrans aussi bien qu'opprimé,
En ce péril soudain voudra-t'il reconnoître,
S'il faut périr pour vous, que vous êtes son Maître ?
Mais cependant la Reine est prête d'expirer;
Vous seul de cet état pouvez la retirer.
Tandis que votre bras va combattre pour elle,
Elle succombera sous sa douleur mortelle.
Si vous ne la voyez....

ULYSSE.

Ah! sans cesse mon cœur
Vers un si cher objet se porte avec ardeur.
Peut-être en vous cherchant, que mon ame éperduë
De la Reine en ce lieu cherchoit aussi la vûë!
Trop cruelle contrainte! il la faut évîter;
Ses transports ne pourroient s'empêcher d'éclater :
Les armes qu'à tous deux on nous verroit répandre,
Nous trahiroient. Mon Fils, je cherche à la défendre.
Vous, calmez ses douleurs, allez la consoler.
Aux portes du Palais il faut nous rassembler;
Nous choisirons le tems propre à notre entreprise.

Le tumulte des Jeux, le jour nous favoriſe.
La prudence, mon Fils, jointe avec la valeur,
Peut toujours ſurmonter le plus cruel malheur.
Allez, qu'un prompt retour tous trois nous réuniſſe.

SCENE VII.

ULYSSE, EUMÉE.

ULYSSE.

NOus touchons au panchant d'un affreux précipice;
Je ne le céle point, que j'en ai quelqu'effroi,
Et j'inſpire un eſpoir que je n'ai pas en moi.
Expoſé ſans relâche aux deſtins en furie,
Entre les bras des miens, au ſein de ma Patrie,
Au ſortir des travaux qui ſignalent mon nom,
J'aurai dans mon Palais le ſort d'Agamemnon!
Que dis-je? ma fortune eſt encor plus cruelle;
Je retrouve une Femme adorable, fidelle;
Quand je dois être heureux, je vois que je péris
Avec tout ce que j'aime, & Pere, & Femme & Fils!
Mais ſuivons mon deſtin, vien; que tout ſe prépare....

EUME'E.

Les Tyrans ſont armés, & leur rage barbare...

ULYSSE.

Je veux les reconnoître, & je vais remarquer
Le lieu, l'occaſion propre à les attaquer.
Sui-moi. Mon cœur reprend une aſſiette tranquile.
N'ai-je donc entrepris rien de plus difficile?
Et lorſque Polyphéne exerçant ſa fureur,
Dans ſon antre ſanglant, noir ſéjour de l'horreur,
Entre mes compagnons dévorés à ma vûë,
Tint ſi cruellement ma perte ſuſpenduë,
N'ai-je pas échappé de ſes ſanglantes mains?
Et n'ai-je pas puni ſes meurtres inhumains?
Mais à quelque deſtin que le Ciel me reſerve,
O ſage Protectrice, ô puiſſante Minerve,
Viens ici ſoutenir & mon bras & mon cœur;
Redouble ſes tranſports ce courage vainqueur,
Qui m'ont fait triompher de la ſuperbe Troye:
Ou ſi de mes malheurs je dois être la proye,
Fais au moins que mes jours, prêts à ſe terminer,
Par une belle mort ſe puiſſent couronner.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PENELOPE, EUMÉE, ERICLE'E.

EUMÉE.

OU courez-vous ? O Ciel ! par quelle impatience
Vous-même voulez-vous trahir notre eſperance !
Madame, arrêtez.

PENELOPE.

Non, ceſſez de vains diſcours :
Je veux voir l'Étranger ; il eſt chez vous. J'y cours.
Vous m'arrêtez en vain, je ne veux plus attendre.
Hé ! comment de me voir peut-il tant ſe défendre, !

Et quel myſtere ici peut être enveloppé ?

EUME'E.

Pour vous en ce moment ſon zele eſt occupé,
Il eſt prêt à s'armer ; & ſi ſa noble envie,. .. .

PENELOPE.

Je ne demande pas qu'il expoſe ſa vie.
Helas ! loin de tenter d'inutiles efforts,
Qu'il me parle, & ſoudain qu'il parte de ces bords.

EUME'E.

Madame, croyez-nous, un deſtin plus propice
Peut-être dès ce jour vous rendra votre Ulyſſe.

PENELOPE.

Mes yeux courent en vain le vaſte ſein des eaux:
Je ne vois point d'Ulyſſe arriver les Vaiſſeaux.
Il reviendra trop tard, ma mort eſt aſſurée ;
Je ſens qu'elle s'approche, & j'y ſuis préparée.
Ulyſſe m'abandonne, on le peut trop juger
Par les ſoins qu'à me fuir a pris cet Etranger.
Il me vient aſſurer que mon Epoux reſpire :
Le reſte, cher Eumée, il n'oſe me le dire ;
Il craint par ce récit d'accroître mes tourmens.

EUME'E.

Votre Epoux eſt fidele, & dans peu de momens
L'Etranger va calmer l'effroi qui vous agite.

PENELOPE.

Plus vous me retenez, plus mon deſir s'irrite.
Ah! je veux lui parler, vos ſoins ſont ſuperflus.

S'il differe un moment, il ne me verra plus;
Une Reine mourante & l'implore & l'appelle.
C'eſt trop attendre, allons.

EUMÉE.

Extrémité cruelle!
De votre impatience il le faut avertir.
Je vais vous l'amener, il y doit conſentir:
Mais évitez l'éclat; préparez-vous, Madame,
A cacher les tranſports qui troubleront votre ame;
Moderez....

PENELOPE.

A mes vœux qu'il ſe laiſſe toucher.
Allez, courez: qu'il vienne, ou je vais le chercher.

EUMÉE.

Vous le voulez, j'y cours.

SCENE II.

PENELOPE, ERICLÉE.

PENELOPE *aſſiſe.*

O Peine inconcevable!
Pour Ulyſſe abſent j'étois inconſolable.

Il étoit à Corcire, il n'en peut plus partir.
Perſonne de ſa part ne me vient avertir.
Songe t'il ſi je meurs? A-t'il ſoin de m'apprendre
Qu'il vit, qu'il m'aime encor, que je le dois attendre?
Helas! s'il peut encor ſe ſouvenir de moi,
C'eſt donc pour outrager ma conſtance & ma foi?
Par l'indigne mépris d'une Epouſe fidelle,
Il flatte, le volage, une Amante nouvelle.
Mes lettres, mes regrets, mes plaintes, mes ſoupirs,
De leurs doux entretiens augmentent les plaiſirs;
Lorſque je compte ici tant de triſtes journées,
Comme de courts momens il paſſe les années;
Mon eſprit le cherchoit en des lieux ignorés,
Et d'un foible trajet nous ſommes ſéparés!

ERICLE'E.

Pourquoi l'accuſez-vous, puiſqu'il revient lui-même
Juſtifier ſa foi, vous montrer qu'il vous aime?

PENELOPE.

On me trompe, Ericlée; il ſeroit revenu,
Si des nœuds étrangers ne l'avoient retenu.
Ulyſſe, on voit ton Pere expirer de triſteſſe,
Bien plus que par le poids d'une longue vieilleſſe:

Ta Mere infortunée, au récit de ta mort,
Dans mes bras languiſſans a terminé ſon ſort :
Ton abſence détruit le Royaume d'Ithaque ;
Mais ton Fils, ton ſeul Fils, l'aimable Telemaque,
Qui perd par cette abſence & le Trône & le jour ;
Ce Fils au moins devoit avancer ton retour.
Pour moi, ſi ton mépris me montre à ta penſée,
Loin de cet âge heureux où tu m'avois laiſſée,
Ah ! ſonge à ces beaux jours dans la douleur paſſés,
Songe à mes vœux conſtans, aux pleurs que j'ai verſés,
Et qu'un ſi tendre amour eſt d'un prix qui ſurpaſſe
Tous les brillans attraits qu'un peu de tems efface.
Mais l'Étranger....

ERICLE'E.

Il vient.

PENELOPE.

Laiſſez-moi lui parler,
Et gardez que quelqu'un ne nous vienne troubler.

SCENE III.

ULYSSE, PENELOPE.

ULYSSE.

Dieux ! où me conduis-tu ! que mon ame eſt émuë !
En l'état où je ſuis, m'offrirai-je à ſa vûë ?

PENELOPE.

Ulyſſe eſt donc vivant ? ſuis-je en ſon ſouvenir ?
Vous parloit-il de moi ? Quand doit-il revenir ?
Me célant qu'il vivoit, étoit-ce ſon envie ?
Que mes longues douleurs terminaſſent ma vie,
Ne m'aime-t'il donc plus ?

ULISSE.

Ah ! jamais votre époux
Ne pouvoit rien aimer, n'aimera rien que vous.
Vivez, & d'un amour ſi parfait, ſi fidelle,
Voyez-le confirmer la durée immortelle.

PENELOPE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ? quelle touchante voix !
Ulyſſe... C'eſt ainſi qu'il parloit autrefois.
Quel doux charme s'oppoſe à ma douleur extrême !

Plus je regarde, plus ..., Ah ! Seigneur, c'eſt vous-même !

ULYSSE.

Oui, Madame, c'eſt moi, c'eſt cet Epoux heureux,
De qui l'éloignement vous coûte tant de vœux

PENELOPE.

Je doute d'un bonheur que je ne puis comprendre !
Eſt-il bien vrai ? mes yeux craignent de ſe méprendre.
Oui, c'eſt vous, & mon cœur vous avoit reconnu.
Mais, helas ! mon eſprit par l'erreur prévenu,
Et mes pleurs répandus, comme un épais nuage
De mes regards troublés m'avoient ôté l'uſage.
Ulyſſe !

ULYSSE.

Penelope !

PENELOPE.

O favorable jour !

ULYSSE.

O momens fortunés !

PENELOPE.

Mais ce charmant retour,
Pourquoi me le céler, quand vous ſçaviez mes craintes,
Et de mon deſeſpoir les funeſtes atteintes ?

Quand j'expirois pour vous, pouviez-vous en
ces lieux,
En ce même Palais, vous cacher à mes yeux ?
Ah ! vos ſoupirs, Seigneur, ſont d'un triſte preſage.
Jetté ſeul ſur ſes bords par les coups de l'orage,
Ce retour ſouhaité, les Dieux ne l'ont permis
Que pour vous expoſer entre vos ennemis !
Ah ! fuyons ces Tyrans, & leur fureur mortelle :
Les Monſtres ſont plus doux, la mer eſt moins
cruelle.
Pourquoi reveniez-vous ? Téméraires ſouhaits !
Ciel ! il eût mieux valu ne le revoir jamais !

ULYSSE.

Ah ! revenez à vous. Faut-il que ma preſence
Puiſſe de vos ennuis aigrir la violence ?
De tant de maux divers, qu'on me vit endurer,
Votre abſence eſt le ſeul qui m'ait fait ſoupirer :
Et ſi j'ai ſupporté des travaux incroyables,
Si je n'ai point fléchi les coups redoutables
Du ſort, des Elemens, & des Dieux oppoſés,
Si j'ai franchi les mers qui nous ont diviſés,
C'eſt par la ſeule ardeur de vous revoir encore,
Et de vous rapporter ce cœur qui vous adore.
Ah ! quand je vous revois, quand vous me revoyez,
Penelope, vos pleurs devroient être eſſuyez.

PENELOPE.

Hé ! comment vous revois-je ? Helas ! je n'en-
viſage
Qued'uneprompte mort l'épouvantable image!
C'eſt en faiſant ſur vous tomber ces coups af-
freux,
Qu'elle s'arme pour moi de traits plus rigou-
reux !
Sous de ſi longs ennuis languiſſante, abattuë,
Aurois-je pû prévoir le dernier qui me tuë !

ULYSSE.

Je viens en ce grand jour terminer vos mal-
heurs,
Perdre vos ennemis, & venger vos douleurs.
Les Dieux vont décider de notre deſtinée ;
Et je crois qu'appaiſant cette haine obſtinée,
Dont j'ai, juſques ici, toujours ſenti les coups,
Fléchis par vos vertus, ils combattront pour
vous.
Eſperons. A vos pleurs je deviens trop ſenſible,
Lorſque je dois m'armer d'un courage invin-
cible ;
Laiſſez-moi vous quitter.

PENELOPE.

Pour courir au trépas?

ULYSSE.

Je vais vous délivrer.

PENELOPE.

Je veux ſuivre vos pas.

ULYSSE.

De paroître à ſes yeux je devois me défendre :
Vos plaintes, vos tranſports ſe feront trop entendre ;
Et ces cruels Tyrans que mon bras doit punir,
Avertis par vos cris, pourroient nous prévenir.
Adieu, je vais... Helas! que pourrai-je vous dire ?
Percé de vos douleurs, je fremis je ſoupire :
Je m'arrête, j'oublie, & me laiſſe attendrir !
Ce n'en eſt pas le tems, il faut vous ſecourir.

PENELOPE.

Que les Dieux ſoient fléchis, qu'ils ſoient inexorables,
Nos deſtins déſormais ſeront inſéparables.
Je ne vous quitte plus.

ULYSSE.

Ne me retenez pas,
Attendez, eſperez.

PENELOPE.

Il ſe vâ perdre, helas!
Suivons.

SCENE IV.

EURIMAQUE, PENELOPE, ERICLE'E.

ERICLE'E.

DE vos ennuis cachez la violence:
Vous découvrirez tout, votre Ennemi s'avance.

EURIMAQUE.

Il fuit. Il croit en vain éviter mon coutroux,
L'imposteur! je voulois le surprendre avec vous.
Dieux! à ce dernier trait aurois-je pû m'attendre!
Vous croyez un faux bruit qui vient de se répandre;
Mais à me suivre enfin il faut se préparer;
Je prends encor le soin de vous le déclarer.
Achevons cet hymen.

PENELOPE.

Que l'hymen nous unisse,
Quand je ne doute plus du prompt retour d'Ulysse?
Il est vivant, Seigneur.

EURIMAQUE.

Ah! je serois flatté

Que le bruit qu'on répand fût une verité.
Je voudrois qu'il vécût, pour ſentir mieux ma haine ;
Que mon bonheur causât & ſa honte & ſa peine ;
Qu'il me vît en ces lieux revêtu de ſes droits,
Son Fils chargé de fers, ſon Peuple ſous mes loix.
Faites-le revenir pour augmenter ma joye ;
Qu'un ſi fameux triomphe à ſes yeux ſe déploye.
Mais ſi l'on ne l'a pû tirer du fond des mers,
Il en devra rougir du moins dans les Enfers.
Songez donc qu'à mes loix rien ne peut vous ſouſtraire.
Votre Fils forme en vain un projet téméraire :
J'ai déja prévenu ce qu'il pourroit tenter,
Mes ordres ſont donnés pour le faire arrêter ;
Et quant à l'impoſteur qui fait revivre Ulyſſe,
En preſence du Peuple on le livre au ſupplice.
Je cours pour ſeconder les ſoins d'Antinoüs.
L'Arrêt eſt prononcé ; je ne pardonne plus.

SCENE V.

PENELOPE, ERICLE'E.

PENELOPE.

EToit-ce donc ainſi que vous deviez m'entendre ?
Grands Dieux ! étoit-ce ainſi qu'il falloit me le rendre,
Cet Epoux demandé par des vœux ſi conſtans?
Après que j'ai pour lui ſoupiré ſi long-tems,
Ce Heros qui du ſort a bravé les outrages,
Sorti de cent combats, ſauvé de cent naufrages,
Viendra dans ſon Palais, dans le ſein de ſes Dieux,
Sous une main indigne expirer à mes yeux!
Traître, de qui le bras s'arme pour ſon ſupplice,
Ne frémiſſez-vous point en regardant Ulyſſe ?
C'eſt lui. Je veux, cruel, mourir des mêmes coups.

ERICLE'E.

Madame!

PENELOPE.

Helas! mes cris trahiront mon Epoux.

Oui, peut-être qu'encor leur fureur en balance
N'exerce pas ſur lui toute ſa violence ;
Peut-être que ſon ſang leur ſemble à dédaigner ;
Et pour quelques momens ils pourront l'épargner.
Mais s'ils vont découvrir que c'eſt le grand Ulyſſe,
Par leur lâche fureur il faudra qu'il périſſe ;
Excités par mes cris, ils vont précipiter
L'attentat inhumain que je veux arrêter !
A quoi me reſoudrai-je ? où courir ? Quelle peine !
La crainte me retient, quand mon amour m'entraîne.
Mais Ciel ! ſoit que je preſſe ou retienne mes pas,
Rien ne peut plus d'Ulyſſe empêcher le trépas.

SCENE VI.

PENELOPE, ERICLE'E, EURINOME.

PENELOPE.

NE ménageons plus rien : allons, chere Ericlée,
Montrer toute l'horreur dont mon ame eſt comblée ;
Apprenons à ce Peuple à mourir pour ſon Roi.
Mon exemple.... Eurinome, ah ! quel eſt ton effroi ?
Juſqu'où va des Tyrans la cruelle injuſtice ?
Sur l'Etranger....

EURINOME.

On dit qu'on reconnoît Ulyſſe ;
Qu'on l'immole, qu'il meurt. Un combat furieux,
Un ſpectacle inoüi vient d'effrayer mes yeux :
Je n'ai pû diſcerner qui perit, qui ſe venge ;
De cris, de ſang, de mort, c'eſt un affreux mélange.
J'entendois : C'eſt Ulyſſe ! Et mille bruits confus

Mêloient avec ſon nom celui d'Antinoüs.
Le Roi, dit-on, cédant au nombre qui l'accable,
Arrache auſſi la vie à ce monſtre execrable.
Telemaque entraîné par le ſort inhumain,
Preſſé dans ce Palais, court le fer à la main;
Pour venir juſqu'à vous, ſa valeur étonnante
S'ouvre par cent combats une route ſanglante;
Sous ſes pas.... Il paroît.

SCENE VII.

TELEMAQUE, PENELOPE, ERICLE'E, EURINOME.

PENELOPE.

Mon Fils, où courez-vous?
Venez, mourons enſemble.

EURINOME.

Ah! le Ciel eſt pour nous.
Mon Pere eſt triomphant; ſa valeur invincible....
Non, plutôt quelque Dieu ſous ſa forme eſt viſible:

Et ce miracle eſt tel, que venant de le voir,
J'ai peine encor moi-même à le bien concevoir.

PENELOPE.

Dieux juſtes !

TELEMAQUE.

Des Tyrans l'implacable colere,
Le traitant d'impoſteur, vouloit perdre mon Pere ;
Et par un châtiment célebre & ſignalé,
Qu'aux yeux de tout le Peuple on le vît immolé.
Dès qu'il ſort du Palais, leurs Soldats l'environnent.
Il marche, il ſe fait jour, ſes regards les étonnent.
Sur les degrés du Temple enfin il eſt monté,
D'un air tel que l'auroit Jupiter irrité.
Traîtres, s'écria-t-il, *dont la lâche inſolence*
Deſola mes Etats pendant ma longue abſence,
Et qui perſécutant & ma Femme & mon Fils,
Penſiez voir par ma mort vos crimes impunis ;
Je vis, me voici prêt à me faire juſtice ;
Aux coups qui vont tomber, reconnoiſſez Ulyſſe :
Allons, Eumée, à moi, Mentor, Philetius.
Là d'un bras foudroyant il perce Antinoüs,
Je crie à haute voix : C'eſt le Roi, c'eſt mon Pere ;
Et fonds, en l'imitant, ſur la Garde étrangere.
Arcas, les plus mutins ſont d'abord renverſés,

Nos fideles amis, d'un beau zele pouſſés,
Animent tout le Peuple, il ſe déclare, il s'arme;
Parmi les Ennemis tout ſe trouble, s'alarme,
Tout s'ébranle, tout fuit, rien n'oſe reſiſter,
Et l'effroi dans les flots les fait précipiter;
Dérobant Eurimaque à ſa perte certaine,
Je l'ai dans les Vaiſſeaux fait conduire avec peine.
O Ciel! que ne peut point la preſence des Rois?
Mon Pere en ſe nommant, a repris tous ſes droits:
Et ſon aſpect auguſte, & ſes coups redoutables,
Ont déſarmé ſoudain, ou puni les coupables;
Les plus rebelles cœurs rentrent dans le devoir,
Tout reconnoît déja ſes loix & ſon pouvoir.
Tandis que ſa victoire exige ſa preſence;
Son ordre auprès de vous m'envoye en diligence.
J'ai chaſſé les Soldats qui gardoient ce Palais,
Et leur indigne ſang a lavé leurs forfaits.
Venez donc voir Ulyſſe au milieu de ſa gloire,
Son cœur attend de vous le prix de ſa victoire.
Je vais trouver Iphiſe, & dans ſon triſte effroi
Luirendre en ce moment les ſoins que je lui doi.
Que veut Eumée?

SCENE DERNIERE.

EUME'E, TELEMAQUE, PENELOPE, ERICLE'E, EURINOME.

EUME'E.

ENfin tout ſe calme en Ithaque ;
Mais votre ſoin n'a pû conſerver Eurimaque :
Lorſqu'il croyoit, Seigneur, aborder ſes Vaiſſeaux,
L'Eſquif qui le portoit, s'abîme ſous les eaux.

TELEMAQUE,

Et que devient Iphiſe ?

EUME'E.

Elle ignore ſa perte.
Ulyſſe vous attend, pour aller voir Laërte,
Madame.

TELEMAQUE.

Pardonnez ſi mon empreſſement,
Cherche Iphiſe.

PENELOPE.

Suivez ce tendre mouvement.

Mais, Dieux tout-puiſſans qui m'avez exaucée,
De mes longues douleurs je ſuis récompenſée !
Mais ce bonheur, mon Fils, qu'ils rendent à mes vœux,
Ne ſeroit pas parfait, ſi vous n'étiez heureux.

FIN.

Cette Tragedie eſt la ſeconde Piéce du Tome V. du Théatre François, *dont le Privilege a été accordé à* P. RIBOU, *le* 19 *Août* 1734.

PHÉDRE,

TRAGÉDIE

Jean Baptiste

DE RACINE.

ACTEURS.

THÉSÉE, Fils d'Egée, Roi d'Athènes.

PHÉDRE, Femme de Théſée, Fille de Minos & de Paſiphaé.

HIPPOLYTE, Fils de Théſée & d'Antiope, Reine des Amazones.

ARICIE, Princeſſe du ſang Royal d'Athènes.

ŒNONE, Nourrice & Confidente de Phédre.

THÉRAMENE, Gouverneur d'Hippolite.

ISMENE, Confidente d'Aricie.

PANOPE, Femme de la ſuite de Phédre.

GARDES.

La Scène eſt à Trézène, Ville de Péloponèſe.

PHÉDRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

LE deſſein en eſt pris, je pars, cher Théramène
Et quitte le ſéjour de l'aimable Trézène.
Dans le doute mortel dont je ſuis agité,
Je commence à rougir de mon oiſiveté :
Depuis plus de ſix mois, éloigné de mon père,
J'ignore le deſtin d'une tête ſi chère.
J'ignore juſqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMENE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher ?
Déja, pour ſatisfaire à votre juſte crainte,
J'ai couru les deux mers que ſépare Corinthe.
J'ai demandé Théſée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron ſe perdre chez les morts.
J'ai viſité l'Elide, &, laiſſant le Ténare,
Paſſé juſqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel eſpoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ſes pas ?
Qui ſait même, qui ſait ſi le Roi votre pere
Veut que de ſon abſence on ſache le myſtère ?
Et ſi, lorſqu'avec vous nous tremblons pour ſes jours,
Tranquile, & nous cachant de nouvelles amours,
Ce Héros n'attend point qu'une amante abuſée....

HIPPOLYTE.

Cher Théramène arrête, & reſpecte Théſée.
De ſes jeunes erreurs déſormais revenu,
Par un indigne obſtacle il n'eſt point retenu;
Et, fixant de ſes vœux l'inconſtance fatale,
Phédre, depuis long-tems, ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant, je ſuivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'oſe plus voir.

THÉRAMENE.

Hé, depuis quand, Seigneur, craignez-vous la préſence
De ces paiſibles lieux, ſi chers à votre enfance,

Et dont je vous ai vu préférer le ſéjour
Au tumulte pompeux d'Athènes & de la Cour ?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chaſſe ?

HIPPOLYTE.

Cet heureux tems n'eſt plus. Tout a changé de face
Depuis que, ſur ces bords, les Dieux ont envoyé
La fille de Minos & de Paſiphaé.

THÉRAMENE.

J'entends. De vos douleurs la cauſe m'eſt connue.
Phédre ici vous chagrine, & bleſſe votre vue.
Dangereuſe marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord ſignala ſon crédit.
Mais ſa haine ſur vous, autrefois attachée,
Ou s'eſt évanouie, ou s'eſt bien relâchée.
Et d'ailleurs quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, & qui cherche à mourir ?
Phédre, atteinte d'un mal qu'elle s'obſtine à taire,
Laſſe enfin d'elle-même, & du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques deſſeins ?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'eſt pas ce que je crains.
Hippolyte, en partant, fuit une autre ennemie.
Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
Reſte d'un ſang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMENE.

Quoi, vous-même, Seigneur, la perſécutez-vous ?

Jamais l'aimable ſœur des cruels Pallantides
Trempe-t-elle au complot de ſes frères perfides?
Et devez-vous haïr ſes innocens appas?

HIPPOLYTE.

Si je la haïſſois, je ne la fuirois pas.

THÉRAMENE.

Seigneur, m'eſt-il permis d'expliquer votre fuite?
Pourriez-vous n'être plus ce ſuperbe Hippolite,
Implacable ennemi des amoureuſes loix,
Et d'un joug que Théſée a ſubi tant de fois?
Vénus, par votre orgueil ſi longtems mépriſée,
Voudroit-elle à la fin juſtifier Théſée.
Et, vous mettant au rang du reſte des Mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenſer ſes autels?
Aimeriez-vous, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oſes-tu dire?
Toi qui connois mon cœur depuis que je reſpire,
Des ſentimens d'un cœur ſi fier, ſi dédaigneux,
Peux-tu me demander le déſaveu honteux?
C'eſt peu qu'avec ſon lait une mère Amazone
M'ait fait ſucer encor cet orgueil qui t'étonne.
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me ſuis applaudi, quand je me ſuis connu.
Attaché, près de moi, par un zèle ſincère,
Tu me contois alors l'hiſtoire de mon père.

Tu ſais combien mon ame, attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de ſes nobles exploits;
Quand tu me dépeignois ce Héros intrépide,
Conſolant les Mortels de l'abſence d'Alcide,
Les monſtres étouffés, & les brigands punis,
Procuſte, Cercyon, & Scyrron, & Sinnis,
Et les os diſperſés du Géant d'Épidaure,
Et la Crête fumant du ſang du Minotaure.
Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par tout offerte, & reçue en cent lieux;
Hélène à ſes parens dans Sparte dérobée;
Salamine témoin des pleurs de Péribée;
Tant d'autres, dont les noms lui ſont même échappés;
Trop crédules eſprits que ſa flamme a trompés!
Ariane aux rochers contant ſes injuſtices;
Phédre enlevée enfin ſous de meilleurs auſpices;
Tu ſais comme, à regret, écoutant ce diſcours,
Je te preſſois ſouvent d'en arrêter le cours.
Heureux, ſi j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une ſi belle hiſtoire.
Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié?
Et les Dieux juſques-là m'auroient humilié?
Dans mes lâches ſoupirs d'autant plus mépriſable;
Qu'un long amas d'honneurs rends Théſée excuſable;
Qu'aucuns monſtres par moi domptés juſqu'aujourd'hui
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.
Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,

Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie ?
Ne souviendroit-il plus à mes sens égarés
De l'obstacle éternel qui nous a séparés ?
Mon père la réprouve ; &, par des loix sévères,
Il défend de donner des neveux à ses frères.
D'une tige coupable il craint un rejetton.
Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom ;
Et que jusqu'au tombeau, soumise à sa tutelle,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un père irrité ?
Donnerai-je l'exemple à la témérité ?
Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée....

THÉRAMENE.

Ah ! Seigneur, si votre heure est une fois marquée,
Le Ciel de nos raisons ne fait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer ;
Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
Prête à son ennemie une grace nouvelle.
Enfin, d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ?
Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses loix opposée,
Une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?

Mais que ſert d'affecter un ſuperbe diſcours ?
Avouez-le, tout change ; & depuis quelques jours,
On vous voit moins ſouvent, orgueilleux & ſauvage,
Tantôt faire voler un char ſur le rivage,
Tantôt, ſavant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un courſier indompté.
Les forêts de nos cris moins ſouvent retentiſſent.
Chargés d'un feu ſecret vos yeux s'appeſantiſſent.
Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez ;
Vous périſſez d'un mal que vous diſſimulez.
La charmante Aricie a-t-elle ſçu vous plaire ?

HIPPOLYTE.

Théramène, je pars, & vais chercher mon père.

THÉRAMENE.

Ne verrez-vous point Phédre avant que de partir,
Seigneur ?

HIPPOLYTE.

C'eſt mon deſſein ; tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puiſqu'ainſi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble ſa chère Œnone ?

SCENE II.

HIPPOLYTE, ŒNONE, THÉRAMENE.

ŒNONE.

HÉLAS, Seigneur, quel trouble au mien peut être égal,
La Reine touche preſque à ſon terme fatal.
En vain à l'obſerver jour & nuit je m'attache,
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un déſordre éternel regne dans mon eſprit.
Son chagrin inquiet l'arrache de ſon lit.
Elle peut voir le jour ; & ſa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde....
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il ſuffit, je la laiſſe en ces lieux ;
Et ne lui montre point un viſage odieux.

SCENE III.

PHÉDRE, ŒNONE.

PHÉDRE.

N'Allons point plus avant. Demeurons, chère Œnone
Je ne me ſoutiens plus, ma force m'abandonne.
Mes yeux ſont éblouis du jour que je revoi;
Et mes genoux tremblans ſe dérobent ſous moi.
Hélas!

(*Elle s'aſſied*)

ŒNONE.

Dieux tous-puiſſans, que nos pleurs vous appaiſent!

PHÉDRE.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèſent!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris ſoin ſur mon front d'aſſembler mes cheveux?
Tout m'afflige & me nuit, & conſpire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tout ſes vœux l'un l'autre ſe détruire!
Vous-même, condamnant vos injuſtes deſſeins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappellant votre force première,
Vous vouliez vous montrer & revoir la lumière.

Vous la voyez, Madame, & prête à vous cacher,
Vous haïssiez le jour que vous veniez chercher.

PHÉDRE.

Noble & brillant auteur d'une triste famille,
Toi dont ma mère osoit se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

ŒNONE.

Quoi, vous ne perdrez point cette cruelle envie!
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts?

PHÉDRE.

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?

ŒNONE.

Quoi, Madame?

PHÉDRE.

Insensée, où suis-je, & qu'ai-je dit?
Où laissai-je égarer mes vœux & mon esprit?
Je l'ai perdu. Les Dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage.
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

ŒNONE.

Ah, s'il vous faut rougir, rougiſſez d'un ſilence,
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos ſoins, ſourde à tous nos diſcours,
Voulez vous, ſans pitié, laiſſer finir vos jours?
Quelle fureur les borne au milieu de leur courſe?
Quel charme ou quel poiſon en a tari la ſource?
Les ombres par trois fois ont obſcurci les Cieux,
Depuis que le ſommeil n'eſt entré dans vos yeux?
Et le jour a trois fois chaſſé la nuit obſcure,
Depuis que votre corps languit ſans nourriture.
A quel affreux deſſein vous laiſſez-vous tenter?
De quel droit ſur vous-même oſez-vous attenter?
Vous offenſez les Dieux auteurs de votre vie,
Vous trahiſſez l'époux, à qui la foi vous lie;
Vous trahiſſez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitiez ſous un joug rigoureux,
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'eſpérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre ſang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans ſon flanc,
Cet Hippolyte...

PHÉDRE.

Ah, Dieux!

ŒNONE.

Ce reproche vous touche.

PHÉDRE.

Malheureuſe, quel nom eſt ſorti de ta bouche ?

ŒNONE.

Hé bien, votre colère éclate avec raiſon,
J'aime à vous voir frémir à ce funeſte nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez ; ne ſouffrez pas que le fils d'une Scyte,
Accablant vos enfans d'un empire odieux,
Commande au plus beau ſang de la Grèce & des Dieux.
Mais ne différez point, chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue.
Tandis que de vos jours prêts à ſe conſumer,
Le flambeau dure encore & peut ſe rallumer.

PHÉDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE,

Quoi ? De quelques remords êtes-vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble ſi preſſant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le ſang innocent.

PHÉDRE.

Graces au Ciel mes mains ne ſont point criminelles.
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHÉDRE.

Je t'en ai dit assez. Épargne-moi le reste.
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, & gardez un silence inhumain.
Mais, pour fermer vos yeux, cherchez un autre main;
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière,
Mon ame chez les morts descendra la première,
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foi vous-a-t-elle décue?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue?
Mon pays, mes enfans, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHÉDRE.

Quel fruit esperes tu de tant de violence?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous, qui ne cede, grands Dieux!
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHÉDRE.

Quand tu sauras mon crime, & le sort qui m'accable;
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,

Par vos foibles genoux que je tiens embraſſés ;
Délivrez mon eſprit de ce funeſte doute.

PHÉDRE.

Tu le veux. Leve-toi.

ŒNONE.

Parlez. Je vous écoute.

PHÉDRE.

Ciel ! que lui vais-je dire, & par où commencer

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs ceſſez de m'offenſer.

PHÉDRE,

O haine de Vénus ! O fatale colère !
Dans quels égaremens l'amour jetta ma mère !

ŒNONE.

Oublions-les, Madame ; & qu'à tout l'avenir
Un ſilence éternel cache ce ſouvenir.

PHÉDRE.

Ariane, ma ſœur, de quel amour bleſſée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laiſſée !

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui
Contre votre ſang vous anime aujourd'hui ?

PHÉDRE.

Puiſque Vénus le veut, de ce ſang déplorable
Je peris la dernière & la plus miſérable.

ŒNONE.

Aimez-vous?

PHÉDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui?

PHÉDRE.

Tu vas oüir le comble des horreurs,
J'aime.... A ce nom fatal je tremble, je friſſonne.
J'aime....

ŒNONE.

Qui?

PHÉDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce Prince ſi long-tems par moi-même opprimé.

ŒNONE.

Hippolyte! Grands Dieux!

PHÈDRE.

C'eſt toi qui l'a nommé.

ŒNONE.

Juſte Ciel, tout mon ſang dans mes vaines ſa glace!
O déſeſpoir! O crime! O déplorable race!
Voyage infortuné! Rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux?

PHÉDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée,
Sous les loix de l'hymen, je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur ſembloit être affermi,
Athènes me montra mon ſuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
Je reconnus Vénus & ſes feux redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit tourmens inévitables.
Par des vœux aſſidus je crus les détourner.
Je lui bâtis un Temple, & pris ſoin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raiſon égarée.
D'un incurable amour remèdes impuiſſans!
En vain ſur les autels ma main brûloit l'encens.
Quand ma bouche imploroit le nom de la Déeſſe,
J'adorois Hippolyte; &, le voyant ſans ceſſe,
Même aux pieds des Autels que je faiſois fumer,
J'offrois tout à ce Dieu que je n'oſois nommer.
Je l'évitois par-tout. O comble de miſère!
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de ſon père.
Contre moi-même enfin j'oſai me révolter.
J'excitai mon courage à le perſécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuſte marâtre.

Je preſſai ſon exil ; & mes cris éternels
L'arrachèrent du ſein & des bras paternels.
Je reſpirois, Œnone ; &, depuis ſon abſence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence.
Soumiſe à mon époux, & cachant mes ennuis,
De ſon fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions ! cruelle deſtinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné.
Ma bleſſure trop vive auſſi-tôt a ſaigné.
Ce n'eſt plus une ardeur dans mes veines cachée ;
C'eſt Vénus toute entière à ſa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juſte terreur.
J'ai pris la vie en haine, & ma flamme en horreur.
Je voulois, en mourant, prendre ſoin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme ſi noire.
Je n'ai pu ſoutenir tes larmes, tes combats.
Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas,
Pourvu que de ma mort reſpectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injuſtes reproches ;
Et que tes vains ſecours ceſſent de rappeller
Un reſte de chaleur, tout prêt à s'exhaler.

SCENE IV.

PHÉDRE, ŒNONE, PANOPE.

PANOPE.

JE voudrois vous cacher une triſte nouvelle,
Madame; mais il faut que je vous la révèle.
La mort vous a ravi votre invincible époux,
Et ce malheur n'eſt plus ignoré que de vous.

ŒNONE.

Panope, que dis-tu?

PANOPE.

Que la Reine abuſée
En vain demande au Ciel le retour de Théſée;
Et que par des vaiſſeaux arrivés dans le port,
Hippolyte ſon fils vient d'apprendre ſa mort.

PHÉDRE.

Ciel!

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athènes ſe partage.
Au Prince votre fils l'un donne ſon ſuffrage,
Madame; & de l'État l'autre oubliant les loix,
Au fils de l'Étrangère oſe donner ſa voix.
On dit même qu'au trône une brigue inſolente
Veut placer Aricie, & le ſang de Pallante.

J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déja même Hippolyte eſt tout prêt à partir ;
Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

ŒNONE.

Panope, c'eſt aſſez. La Reine qui t'entend,
Ne négligera point cet avis important.

SCENE V.

PHÉDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

MADAME, je ceſſois de vous preſſer de vivre ;
Déja même au tombeau je ſongeois à vous ſuivre ;
Pour vous en détourner je n'avois plus de voix ;
Mais ce nouveau malheur vous preſcrit d'autres loix.
Votre fortune change, & prend une autre face.
Le Roi n'eſt plus, Madame, il faut prendre ſa place.
Sa mort vous laiſſe un fils à qui vous vou devez,
Eſclave s'il vous perd, & Roi ſi vous vivez.
Sur qui, dans ſon malheur, voulez-vous qu'il s'appuie ?
Ses larmes n'auront plus de main qui les eſſuie ;
Et ſes cris innocens, portés juſques aux Dieux,
Iront contre ſa mère irriter ſes ayeux.

Vivez; vous n'avez plus de reproche à vous faire,
Votre flamme devient une flame ordinaire.
Théſée, en expirant, vient de rompre les nœuds
Qui faiſoient tout le crime & l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir ſans vous rendre coupable.
Peut-être, convaincu de votre averſion,
Il va donner un chef à la ſédition.
Détrompez ſon erreur, fléchiſſez ſon courage.
Rois de ces bords heureux, Trézène eſt ſon partage.
Mais il ſait que les loix donnent à votre fils
Les ſuperbes remparts que Minerve a bâtis.
Vous avez l'un & l'autre une juſte ennemie.
Uniſſez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÉDRE.

Hé bien, à tes conſeils je me laiſſe entraîner.
Vivons, ſi vers la vie on peut me ramener,
Et ſi l'amour d'un fils, en ce moment funeſte,
De mes foibles eſprits peut ranimer le reſte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE.

HIPPOLYTE demande à me voir en ce lieu?
Hippolyte me cherche & veut me dire adieu?
Iſmène, dis-tu vrai? N'eſt-tu point abuſée?

ISMENE.

C'eſt le premier effet de la mort de Théſée.
Préparez-vous, Madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Théſée écartés.
Aricie à la fin de ſon ſort eſt maîtreſſe,
Et bientot à ſes pieds verra toute la Grèce.

ARICIE.

Ce n'eſt donc point, Iſmène, un bruit mal affermi?
Je ceſſe d'être eſclave, & n'ai plus d'ennemi?

ISMENE.

Non, Madame, les Dieux ne vous ſont plus contraires;
Et Théſée a rejoint les mânes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ſes jours ?

ISMENE.

On ſeme de ſa mort d'incroyables diſcours.
On dit que, raviſſeur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle.
On dit même, & ce bruit eſt par-tout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux Enfers deſcendu,
Il a vu le Cocyte & les rivages ſombres,
Et s'eſt montré vivant aux infernales ombres;
Mais qu'il n'a pu ſortir de ce triſte ſéjour,
Et repaſſer les bords qu'on paſſe ſans retour.

ARICIE.

Croirai-je qu'un Mortel, avant ſa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure ?
Quel charme l'attiroit ſur ces bords redoutés ?

ISMENE.

Théſée eſt mort, Madame, & vous ſeule en doutez.
Athènes en gémit, Trézène en eſt inſtruite,
Et déja par ſon Roi reconnoît Hippolyte.
Phédre, dans ce palais tremblante pour ſon fils,
De ſes amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi, plus humain que ſon père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère ?

Qu'il

Qu'il plaindra mes malheurs ?

ISMENE.

Madame, je le croi;

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi ?
Sur quel frivole espoir pense-tu qu'il me plaigne ;
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne ?
Tu vois depuis quel tems il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMENE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite.
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte ;
Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité.
Sa présence, à ce bruit, n'a point paru répondre.
Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre.
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déja pleins de langueur ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'amant peut-être offense son courage ;
Mais il en a les yeux ; s'il n'en a le langage.

ARICIE.

Que mon cœur, chere Ismène, écoute avidement
Un discours qui, peut-être, a peu de fondement !
O toi qui me connois, te sembloit-il croyable,
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,

Un cœur toujours nourri d'amertume & de pleurs ;
Dût connoître l'amour & ſes folles douceurs?
Reſte du ſang d'un Roi, noble fils de la terre,
Je ſuis ſeule échappée aux fureurs de la guerre.
J'ai perdu dans la fleur de leur jeune ſaiſon,
Six frères, quel eſpoir d'une illuſtre maiſon!
Le fer moiſſonna tout; & la terre humectée
But, à regret, le ſang des neveux d'Erectée.
Tu ſais, depuis leur mort, quelle ſévère loi
Défend à tous les Grecs de ſoupirer pour moi.
On craint que de la ſœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ſes frères.
Mais tu ſais bien auſſi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce ſoin d'un vainqueur ſoupçonneux.
Tu ſais que de tout tems à l'amour oppoſée,
Je rendois ſouvent grace à l'injuſte Théſée,
Dont l'heureuſe rigueur ſecondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu ſon fils.
Non que, par les yeux ſeuls lâchement enchantés,
J'aime en lui ſa beauté, ſa grace tant vantée,
Frêlens dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il mépriſe lui-même, & qu'il ſemble ignorer.
J'aime, je priſe en lui de plus nobles richeſſes,
Les vertus de ſon père, & non point les foibleſſes.
J'aime, je l'avouerai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi ſous le joug amoureux.
Phédre en vain s'honoroit des ſoupirs de Théſée,

Pour moi, je ſuis plus fière, & ſuis la gloire aiſée
D'arracher un hommage à mille autres offert;
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame inſenſible,
D'enchaîner un captif de ſes fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné;
C'eſt-là ce que je veux, c'eſt-là ce qui m'irrite.
Hercule à déſarmer coûtoit moins qu'Hippolyte;
Et vaincu plus ſouvent, & plutôt ſurmonté,
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
Mais chère Iſmène, hélas, quelle eſt mon imprudence!
On ne m'oppoſera que trop de réſiſtance.
Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
Hippolyte aimeroit! Par quel bonheur extrême
Aurois-je pu fléchir....

ISMENE.

Vous l'entendrez lui-même:
Il vient à vous.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

HIPPOLYTE.

MADAME, avant que de partir,
J'ai cru de votre ſort vous devoir avertir.
Mon père ne vit plus. Ma juſte défiance
Préſageoit les raiſons de ſa trop longue abſence,
La mort ſeule, bornant ſes travaux éclatans,
Pouvoit à l'Univers le cacher ſi long-tems.
Les Dieux livrent enfin à la Parque homicide
L'ami, le compagnon, le ſucceſſeur d'Alcide.
Je crois que votre haine, épargnant ſes vertus,
Écoute, ſans regret, ces noms qui lui ſont dûs.
Un eſpoir adoucit ma triſteſſe mortelle.
Je puis vous affranchir d'une auſtère tutelle.
Je révoque des loix dont j'ai plaint la rigueur.
Vous pouvez diſpoſer de vous, de votre cœur;
Et, dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,
De mon ayeul Pitthée autrefois l'héritage,
Qui m'a, ſans balancer, reconnu pour ſon Roi,
Je vous laiſſe auſſi libre, & plus libre que moi.

ARICIE.

Modérez des bontés, dont l'excès m'embarraſſe,

D'un ſoin ſi généreux honorer ma diſgrace,
Seigneur, c'eſt me ranger plus que vous ne penſez
Sous ces auſtères loix dont vous me diſpenſez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un ſucceſſeur Athènes incertaine,
Parle de vous, me nomme, & le fils de la Reine.

ARICIE.

De moi, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Je ſais, ſans vouloir me flatter,
Qu'une ſuperbe loi ſemble me rejetter.
La Grèce me reproche une mère étrangère.
Mais, ſi pour concurrent je n'avois que mon frère,
Madame, j'ai ſur lui de véritables droits
Que je ſaurois ſauver du caprice des loix.
Un frein plus légitime arrête mon audace.
Je vous cede, ou plutôt je vous rends une place,
Un ſceptre que jadis vos ayeux ont reçu
De ce fameux Mortel que la terre a conçu.
L'adoption le mit entre les mains d'Egée.
Athènes, par mon père accrue & protégée,
Reconnut avec joie un Roi ſi généreux,
Et laiſſa dans l'oubli vos frères malheureux.
Athènes dans ſes murs maintenant vous rappelle.
Aſſez elle a gémi d'une longue querelle;
Aſſez dans ſes ſillons votre ſang englouti.

A fait fumer le ſang dont il étoit ſorti.
Trézène m'obéit. Les campagnes de Crête
Offrent au fils de Phédre une riche retraite.
L'Attique eſt votre bien. Je pars, & vais pour vous
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends étonnée & confuſe,
Je crains preſque, je crains qu'un ſonge ne m'abuſe.
Veillai-je ? Puis-je croire un ſemblable deſſein ?
Quel Dieu, Seigneur, quel Dieu l'a mis dans votre ſein ?
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux eſt ſemée !
Et que la vérité paſſe la renommée !
Vous-même, en ma faveur vous voulez vous trahir ?
N'étoit-ce pas aſſez de ne me point haïr ?
Et d'avoir, ſi long-tems, pu défendre votre ame
De cette inimitié....

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, Madame !
Avec quelque couleur qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ſes flancs un monſtre m'a porté ?
Quelles ſauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie ?
Ai je pu réſiſter au charme décevant....

ARICIE.

Quoi ! Seigneur !

HIPPOLYTE.

Je me ſuis engagé trop avant.

Je vois que la raiſon cede à la violence.
Puiſque j'ai commencé de rompre le ſilence,
Madame, il faut pourſuivre. Il faut vous informer
D'un ſecret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un Prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi, qui, contre l'amour fiérement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-tems inſulté;
Qui, des foibles Mortels déplorant les naufrages,
Penſois toujours du bord contempler les orages;
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi!
Un moment a vaincu mon audace imprudente.
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve.
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit.
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,

Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.
Peut-être le récit d'un amour ſi ſauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !
Quel étrange captif pour un ſi beau lien !
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.
Songez que je vous parle une langue étrangère ;
Et ne rejettez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte, ſans vous, n'auroit jamais formés.

SCENE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMENE, ISMENE.

THÉRAMENE.

SEIGNEUR, la Reine vient & je l'ai devancée ;
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi ?

THÉRAMENE.

J'ignore ſa penſée ;
Mais on vous eſt venu demander de ſa part.
Phédre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phédre! Que lui dirai-je? Et que peut-elle attendre?...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuſer de l'entendre.
Quoique trop convaincu de ſon inimitié,
Vous devez à ſes pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous ſortez. Et je pars. Et j'ignore
Si je n'offenſe point les charmes que j'adore.
J'ignore ſi ce cœur que je laiſſe en vos mains....

ARICIE.

Partez, Prince, & ſuivez vos généreux deſſeins.
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet Empire enfin, ſi grand, ſi glorieux,
N'eſt pas de vos préſens le plus cher à mes yeux.

SCÈNE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

AMi, tout eſt-il prêt? Mais la Reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le ſignal; cours, ordonne, & tevien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCÈNE V.

PHÉDRE, HIPPOLYTE, ŒNONE.

PHÉDRE *à Œnone dans le fond du Théâtre.*

LE voici. Vers mon cœur tout mon ſang ſe retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

ŒNONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'eſpère qu'en vous.

PHÉDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes.
Je vous viens pour un fils expliquer mes allarmes.
Mon fils n'a plus de père, & le jour n'eſt pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déja mille ennemis attaquent ſon enfance.
Vous ſeul pouvez contre eux embraſſer ſa défenſe.
Mais un ſecret remord agite mes eſprits.
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ſes cris.
Je tremble que ſur lui votre juſte colère
Ne pourſuive bientôt une odieuſe mère.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point de ſentimens ſi bas.

PHÉDRE.

Quand vous me haïriez je ne m'en plaindrois pas,
Seigneur. Vous m'avez vu atachée à vous nuire ;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.
Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir.
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée.
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine ;
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfans une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse,
Madame, je le sais. Les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Tout autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peut être essuyé plus d'outrages.

PHÉDRE.

Ah, Seigneur, que le Ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter !
Qu'un soin bien différent me trouble & me dévore !

HIPPOLYTE.

Madame, il n'eſt pas tems de vous troubler encore.
Peut-être votre époux voit encore le jour.
Le Ciel peut à nos pleurs accorder ſon retour.
Neptune le protège, & ce Dieu tutélaire
Ne ſera pas en vain imploré par mon père.

PHÉDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puiſque Théſée a vu les ſombres bords,
En vain vous eſpérez qu'un Dieu vous le renvoie;
Et l'avare Achéron ne lâche point ſa proie.
Que dis-je? Il n'eſt point mort puiſqu'il reſpire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
Je le vois je lui parle, & mon cœur.... Je m'égare,
Seigneur; ma folle ardeur malgré moi ſe déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois, de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il eſt, Théſée eſt préſent à vos yeux.
Toujours de ſon amour votre ame eſt embraſée.

PHÉDRE.

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Théſée.
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les Enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du Dieu des morts deshonorer la couche;
Mais fidèle, mais fier, & même un peu farouche,

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après ſoi,
Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous voi.
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage,
Cette noble pudeur coloroit ſon viſage,
Lorſque de notre Crête il traverſa les flots,
Digne ſujet des vœux des filles de Minos.
Que faiſiez-vous alors? pourquoi, ſans Hippolyte,
Des Héros de la Grèce aſſembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaiſſeau qui le mit ſur nos bords?
Par vous auroit péri le monſtre de la Crête,
Malgré tous les détours de ſa vaſte retraite.
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma ſœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non, dans ce deſſein je l'aurois devancé
L'amour m'en eût d'abord inſpiré la penſée.
C'eſt moi, Prince, c'eſt moi, dont l'utile ſecours
Vous eût du labyrinthe enſeigné les détours.
Que de ſoins m'eût coûté cette tête charmante!
Un fils n'eût point aſſez raſſuré votre amante.
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher;
Et Phédre au labyrinthe avec vous deſcendue,
Se ſeroit avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE.

Dieux, qu'eſt-ce que j'entends? Madame, oubliez-vous
Que Théſée eſt mon père, & qu'il eſt votre époux?

PHÉDRE.

Et ſur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince ? Aurois-je perdu tout le ſoin de ma gloire ?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougiſſant,
Que j'accuſois à tort un diſcours innocent.
Ma honte ne peut plus ſoutenir votre vue ;
Et je vais....

PHÉDRE.

Ah, cruel, tu m'a trop entendue !
Je t'en ai dit aſſez pour te tirer d'erreur.
Hé bien, connois donc Phédre & toute ſa fureur.
J'aime. Ne penſe pas qu'au moment que je t'aime,
Innocent à mes yeux, je m'approuve moi même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raiſon,
Ma lâche complaiſance ait nourri le poiſon.
Objet infortuné des vengeances celeſtes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me déteſtes.
Les Dieux m'en ſont témoins, ces Dieux qui, dans mon ſang
Ont allumé le feu fatal à tout mon ſang ;
Ces Dieux qui ſe ſont fait une gloire cruelle
De ſéduire le cœur d'une foible Mortelle.
Toi-même en ton eſprit rappelle le paſſé.
C'eſt peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chaſſé.
J'ai voulu te paroître odieuſe, inhumaine.
Pour mieux te réſiſter, j'ai recherché ta haine.

De quoi m'ont profité mes inutiles ſoins ?
Tu me haïſſois plus, je ne t'aimois pas moins.
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes ;
J'ai langui, j'ai ſéché dans les feux, dans les larmes.
Il ſuffit de tes yeux pour t'en perſuader,
Si tes yeux, un moment, pouvoient me regarder.
Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu ſi honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un fils que je n'oſois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr ;
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas, je ne t'ai pu parler que de toi-même !
Venges-toi ; punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du Héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'Univers d'un monſtre qui t'irrite.
La veuve de Théſée oſe aimer Hippolyte !
Crois moi, ce monſtre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon cœur. C'eſt-là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier ſon offenſe,
Au-devant de ton bras je le ſens qui s'avance.
Frappe. Ou ſi tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un ſupplice ſi doux,
Ou ſi d'un ſang trop vil ta main ſeroit trempée,
Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.
Donne.

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame ! Juſtes Dieux !

Mais on vient. Évitez des témoins odieux.
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

SCENE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

THÉRAMENE.

Est-ce Phédre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi ces marques de douleur?
Je vous vois ſans épée, interdit, ſans couleur.

HIPPOLYTE.

Théramène, fuyons. Ma ſurpriſe eſt extrême.
Je ne puis ſans horreur me regarder moi-même.
Phèdre... Mais non, grands Dieux, qu'en un profond oubli
Cet horrible ſecret demeure enſeveli!

THÉRAMENE.

Si vous voulez partir, la voile eſt préparée,
Mais Athènes, Seigneur, s'eſt déja déclarée.
Ses chefs ont pris les voix de toutes ſes tribus,
Votre frère l'emporte, & Phédre a le deſſus.

HIPPOLYTE.

Phédre?

THÉRAMÈNE.

Un Héraut chargé des volontés d'Athènes,
De l'État en ſes mains vient remettre les rênes.

Son fils eſt Roi, Seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoiſſez !
Eſt-ce donc ſa vertu que vous récompenſez ?

THÉRAMENE.

Cependant un bruit ſourd veut que le Roi reſpire.
On prétend que Théſée a paru dans l'Épire ;
Mais moi, qui l'y cherchai, Seigneur, je ſais trop bien...

HIPPOLYTE.

N'importe, écoutons tout, & ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à ſa ſource.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma courſe,
Partons ; & quelque prix qu'il en puiſſe coûter ;
Mettons le ſceptre aux mains dignes de le porter.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHÉDRE, ŒNONE.

PHÉDRE.

AH! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie!
Importune, peux-tu ſouhaiter qu'on me voie?
De quoi viens-tu flatter mon eſprit déſolé?
Cache-moi bien plutôt; je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont oſé ſe répandre:
J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel, comme il m'écoutoit! Par combien de détours
L'inſenſible a long-temps éludé mes diſcours!
Comme il ne reſpiroit qu'une retraite prompte!
Et combien ſa rougeur a redoublé ma honte!
Pourquoi détournois-tu mon funeſte deſſein?
Hélas! quand ſon épée alloit chercher mon ſein,
A-t-il pâli pour moi! Me l'a-t-il arrachée!
Il ſuffit que ma main l'ait une fois touchée;
Je l'ai rendue horrible à ſes yeux inhumains,
Et ce fer malheureux profaneroit ſes mains.

ŒNONE.

Ainſi, dans vos malheurs ne ſongeant qu'à vous plaindre,
Vous nourriſſez un feu qu'il vous faudroit éteindre.
Ne vaudroit-il pas mieux, digne ſang de Minos,
Dans de plus nobles ſoins chercher votre repos?
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite?
Régner, & de l'État embraſſer la conduite?

PHÉDRE.

Moi, régner! Moi, ranger un État ſous ma loi,
Quand ma foible raiſon ne regne plus ſur moi!
Lorſque j'ai de mes ſens abandonné l'empire!
Quand ſous un joug honteux à peine je reſpire!
Quand je me meurs?

ŒNONE.

Fuyez.

PHÉDRE.

Je ne le puis quitter.

ŒNONE.

Vous l'oſâtes bannir, vous n'oſez l'éviter.

PHÉDRE.

Il n'eſt plus temps. Il ſait mes ardeurs inſenſées.
De l'auſtère pudeur les bornes ſont paſſées.
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur;
Et l'eſpoir, malgré moi, s'eſt gliſſé dans mon cœur.
Toi-même, rappellant ma force défaillante,

Et mon ame déja ſur mes lèvres errante,
Par tes conſeils flatteurs tu m'as ſçu ranimer.
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

ŒNONE.

Hélas ! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi, pour vous ſauver, n'étois-je point capable ;
Mais, ſi jamais l'offenſe irrita vos eſprits,
Pouvez-vous d'un ſuperbe oublier les mépris ?
Avec quels yeux cruels ſa rigueur obſtinée
Vous laiſſoit à ſes pieds, peu s'en faut, proſternée !
Que ſon farouche orgueil le rendoit odieux !
Que Phédre, en ce moment, n'avoit-elle mes yeux !

PHÉDRE.

Œnone, il peut quitter cet orgueil qui te bleſſe ;
Nourri dans les forêts, il en a la rudeſſe.
Hippolyte, endurci par de ſauvages loix ;
Entend parler d'amour pour la premiere fois.
Peut-être ſa ſurpriſe a cauſé ſon ſilence ;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

ŒNONE.

Songez qu'une barbare en ſon ſein l'a formé.

PHÉDRE.

Quoique Scythe & barbare, elle a pourtant aimé.

ŒNONE.

Il a pour tout le ſexe une haine fatale.

PHÉDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.
Enfin, tous tes conſeils ne ſont plus de ſaiſon :
Sers ma fureur, Œnone, & non point ma raiſon.
Il oppoſe à l'amour un cœur inacceſſible ;
Cherchons, pour l'attaquer, quelque endroit plus ſenſible ;
Les charmes d'un Empire ont paru le toucher,
Athènes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher ;
Déja de ſes vaiſſeaux la pointe étoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone. Fais briller la couronne à ſes yeux.
Qu'il mette ſur ſon front le ſacré diadême :
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il inſtruira mon fils dans l'art de commander.
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père ;
Je mets ſous ſon pouvoir & le fils & la mère.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.
Tes diſcours trouveront plus d'accès que les miens.
Preſſe, pleure, gemis, peins-lui Phédre mourante ;
Ne rougis point de prendre une voix ſuppliante,
Je t'avouerai de tout, je n'eſpère qu'en toi.
Va, j'attends ton retour pour diſpoſer de moi.

SCENE II.

PHÉDRE *ſeule.*

O Toi, qui vois la honte où je ſuis deſcendue,
Implacable Vénus, ſuis-je aſſez confondue?
Tu ne ſaurois plus loin pouſſer ta cruauté.
Ton triomphe eſt parfait, tous tes traits ont porté.
Cruelle, ſi tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te ſoit plus rebelle.
Hippolyte te fuit, &, bravant ton courroux,
Jamais à tes Autels n'a fléchi les genoux.
Ton nom ſemble offenſer ſes ſuperbes oreilles.
Déeſſe, vange-toi, nos cauſes ſont pareilles.
Qu'il aime. Mais déja tu reviens ſur tes pas,
Œnone? On me déteſte, on ne t'écoute pas.

SCENE III.

PHÉDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

IL faut d'un vain amour étouffer la penſée,
Madame. Rappellez votre vertu paſſée.
Le Roi qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux,
Thèſée eſt arrivé, Théſée eſt en ces lieux.

Le peuple, pour le voir, court & ſe précipite.
Je ſortois par votre ordre, & cherchoit Hippolyte;
Lorſque, juſques au Ciel, mille cris élancés . . . .

PHÉDRE.

Mon époux eſt vivant, Œnone, c'eſt aſſez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit. Je ne veux pas en ſavoir davantage.

ŒNONE.

Quoi?

PHÉDRE.

Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu;
Sur mes juſtes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'être pleurée;
J'ai ſuivi tes conſeils, je meurs deshonorée.

ŒNONE.

Vous mourez!

PHÉDRE.

Juſte Ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui?
Mon époux va paroître, & ſon fils avec lui.
Je verrai le témoin de ma flamme adultère,
Obſerver de quel front j'oſe aborder ſon père,
Le cœur gros de ſoupirs qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés.
Penſes-tu que, ſenſible à l'honneur de Théſée,
Il lui cache l'ardeur dont je ſuis embraſée?
Laiſſera-t-il trahir & ſon père & ſon Roi?

Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?
Il ſe trairoit en vain. Je ſais mes perfidies,
Œnone, & ne ſuis point de ſes femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquile paix,
Ont ſçu ſe faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rapelle toutes.
Il me ſemble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, &, prêts à m'accuſer,
Attendent mon époux pour le déſabuſer.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Eſt-ce un malheur ſi grand que de ceſſer de vivre ?
La mort aux malheureux ne cauſe point d'effroi.
Je ne crains que le nom que je laiſſe après moi.
Pour mes triſtes enfans quel affreux héritage!
Le ſang de Jupiter doit enfler leur courage.
Mais, quelque juſte orgueil qu'inſpire un ſang ſi beau,
Le crime d'une mère eſt un peſant fardeau.
Je tremble qu'un diſcours, hélas, trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable!
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
L'un ni l'autre jamais n'oſe lever les yeux.

ŒNONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un & l'autre.
Jamais crainte ne fut plus juſte que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les expoſer ?
Pourquoi contre vous-même allez-vous dépoſer ?

C'en

C'en eſt fait. On dira que Phédre, trop coupable,
De ſon époux trahi fuit l'aſpect redoutable.
Hippolyte eſt heureux qu'aux dépens de vos jours,
Vous-même, en expirant, appuyiez ſes diſcours,
A votre accuſateur que pourrai-je répondre ?
Je ſerai devant lui trop facile à confondre.
De ſon triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouir.
Ah ! que plutôt du Ciel la flamme me dévore !
Mais ne me trompez point, vous eſt-il cher encore ?
De quel œil voyez-vous ce Prince audacieux ?

PHÉDRE.

Je le vois comme un monſtre effroyable à mes yeux.

ŒNONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
Vous le craignez. Oſez l'accuſer la première
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira ? Tout parle contre lui.
Son épée en vos mains heureuſement laiſſée,
Votre trouble préſent, votre douleur paſſée,
Son père par vos cris dès long-tems prévenu,
Et déja ſon exil par vous-même obtenu.

PHÉDRE.

Moi, que j'oſe opprimer & noircir l'innocence !

ŒNONE.

Mon zèle n'a beſoin que de votre ſilence.

Tremblante, comme vous, j'en ſens quelques remords,
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts,
Mais, puiſque je vous perds ſans ce triſte remède,
Votre vie eſt pour moi d'un prix à qui tout cède.
Je parlerai. Théſée aigri par mes avis,
Bornera ſa vengeance à l'exil de ſon fils.
Un père, en puniſſant, Madame, eſt toujours père;
Un ſupplice léger ſuffit à ſa colère.
Mais le ſang innocent dût-il être verſé,
Que ne demande point votre honneur menacé?
C'eſt un tréſor trop cher pour oſer le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y ſoumettre;
Madame; &, pour ſauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, & même la vertu.
On vient, je vois Théſée.

PHÉDRE.

Ah! je vois Hippolyte;
Dans ſes yeux inſolens je vois ma perte écrite.
Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
Dans le trouble où je ſuis, je ne puis rien pour moi.

SCENE IV.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHÉDRE, ŒNONE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

LA fortune à mes vœux ceſſe d'être oppoſée ;
Madame, & dans vos bras met.....

PHÉDRE.

Arrêtez, Théſée ;
Et ne profanez point des tranſports ſi charmans.
Je ne mérite plus ces doux empreſſemens.
Vous êtes offenſé. La fortune jalouſe
N'a pas, en votre abſence, épargné votre épouſe.
Indigne de vous plaire, & de vous approcher,
Je ne dois déſormais ſonger qu'à me cacher.

SCENE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

QUEL est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils ?

HIPPOLYTE.

Phédre peut seule expliquer ce myſtère.
Mais, ſi mes vœux ardens vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, Seigneur, de ne la plus revoir :
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Diſparoiſſe des lieux que votre épouſe habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter ?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas ;
C'eſt vous qui ſur ces bords conduiſîtes ſes pas.
Vous daignâtes, Seigneur, aux rives de Trézène
Confier en partant Aricie & la Reine ;
Je fus même chargé du ſoin de les garder.
Mais quels ſoins déſormais peuvent me retarder ?
Aſſez dans les forêts mon oiſive jeuneſſe
Sur de vils ennemis a montré ſon adreſſe.
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,

D'un ſang plus glorieux teindre mes javelots ?
Vous n'aviez pas encor atteint l'âge où je touche,
Déja plus d'un tyran, plus d'un monſtre farouche
Avoit de votre bras ſenti la peſanteur.
Déja, de l'inſolence heureux perſécuteur,
Vous aviez des deux mers aſſuré les rivages.
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages ;
Hercule, reſpirant ſur le bruit de vos coups,
Déja de ſon travail ſe repoſoit ſur vous.
Et, moi, fils inconnu d'un ſi glorieux père,
Je ſuis même encor loin des traces de ma mère.
Souffrez que mon courage oſe enfin s'occuper.
Souffrez, ſi quelque monſtre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds ſa dépouille honorable ;
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Éterniſſant des jours ſi noblement finis,
Prouve à tout l'Univers que j'étois votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je ! Quelle horreur, dans ces lieux répandue,
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue ?
Si je reviens ſi craint, & ſi peu déſiré,
O Ciel, de ma priſon pourquoi m'as-tu tiré ?
Je n'avois qu'un ami. Son imprudente flamme
Du tyran de l'Épire alloit ravir la femme.
Je ſervois à regret ſes deſſeins amoureux ;
Mais le ſort irrité nous aveugloit tous deux.

Le tyran m'a ſurpris ſans défenſe & ſans armes,
J'ai vu Pirithoüs, triſte objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monſtres cruels,
Qu'il nourriſſoit du ſang des malheureux Mortels.
Moi-même, il m'enferma dans des cavernes ſombres,
Lieux profonds & voiſins de l'Empire des ombres.
Les Dieux, après ſix mois, enfin m'ont regardé.
J'ai ſçu tromper les yeux par qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature.
A ces monſtres, lui-même a ſervi de pâture.
Et lorſqu'avec tranſport je penſe m'approcher
De tout ce que les Dieux m'ont laiſſé de plus cher;
Que dis-je? Quand mon ame, à ſoi-même rendue,
Vient ſe raſſaſier d'une ſi chère vue;
Je n'ai pour tout accueil que des frémiſſemens.
Tout fuit, tout ſe refuſe à mes embraſſemens.
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inſpire,
Je voudrois être encor dans les priſons d'Épire.
Parlez, Phédre ſe plaint que je ſuis outragé.
Qui m'a trahi? Pourquoi ne ſuis-je pas vengé?
La Grèce à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque aſyle?
Vous ne répondez point. Mon fils, mon propre fils
Eſt-il d'intelligence avec mes ennemis?
Entrons. C'eſt trop garder un doute qui m'accable.
Connoiſſons à la fois le crime & le coupable.
Que Phédre explique enfin le trouble où je la vois.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

OÙ tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi ?
Phédre, toujours en proie à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser & se perdre elle-même ?
Dieux ! Que dira le Roi ? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison !
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis ; & quel il me retrouve ?
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons, cherchons ailleurs par quel heureuse adresse
Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse ;
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THÉSÉE, ŒNONE.

THÉSÉE.

AH! qu'eſt-ce que j'entends ? Un traitre, un téméraire
Préparoit cet outrage à l'honneur de ſon père ?
Avec quel rigueur, deſtin, tu me pourſuis !
Je ne ſais où je vais, je ne ſais où je ſuis.
O tendreſſe ! O bonté trop mal récompenſée !
Projet audacieux ! Déteſtable penſée !
Pour parvenir au but de ſes noires amours,
L'inſolent de la force empruntoit le ſecours.
J'ai reconnu le fer, inſtrument de ſa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble uſage.
Tous les liens du ſang n'ont pu le retenir !
Et Phédre différoit à le faire punir !
Le ſilence de Phédre épargnoit le coupable !

ŒNONE.

Phédre épargnoit plutôt un père déplorable.
Honteuſe du deſſein d'un amant furieux,

Et du feu criminel qu'il a pris dans ſes yeux,
Phédre mouroit, Seigneur, & ſa main meurtrière
Éteignoit de ſes yeux l'innocente lumière.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la ſauver.
Moi ſeule à votre amour j'ai ſçu la conſerver.
Et, plaignant à la fois ſon trouble & vos allarmes,
J'ai ſervi, malgré moi, d'interprète à ſes larmes.

THÉSÉE.

Le perfide ! Il n'a pu s'empêcher de pâlir.
De crainte, en m'abordant je l'ai vu treſſaillir.
Je me ſuis étonné de ſon peu d'allégreſſe.
Ses froids embraſſemens ont glacé ma tendreſſe.
Mais ce coupable amour, dont il eſt dévoré,
Dans Athènes déja s'étoit-il déclaré ?

ŒNONE.

Seigneur, ſouvenez-vous des plaintes de la Reine.
Un amour criminel cauſa toute ſa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé ?

ŒNONE.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce qui s'eſt paſſé.
C'eſt trop laiſſer la Reine à ſa douleur mortelle.
Souffrez que je vous quitte, & me range auprès d'elle.

SCÈNE II.

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

AH! le voici. Grands Dieux, à ce noble maintien,
Quel œil ne ſeroit pas trompé comme le mien?
Faut-il que ſur le front d'un profane adultère,
Brille de la vertu le ſacré caractère
Et ne devroit-on pas, à des ſignes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeſte nuage,
Seigneur, a pû troubler votre auguſte viſage,
N'oſez-vous confier ce ſecret à ma foi?

THÉSÉE.

Perfide, oſes-tu bien te montrer devant moi?
Monſtre, qu'a trop long-tems épargné le tonnere,
Reſteimpur des brigands dont j'ai purgé la terre.
Après que le tranſport d'un amour plein d'horreur,
Juſqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oſes préſenter une tête ennemie!
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne va pas chercher ſous un Ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne ſoit point parvenu!

Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'eſt bien aſſez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils ſi criminel,
Sans que ta mort encore, honteuſe à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne ſouiller la gloire.
Fuis. Et, ſi tu ne veux qu'un châtiment ſoudain
T'ajoute aux ſcélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'Aſtre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je; &, ſans retour, précipitant tes pas,
De ton horrible aſpect purge tous mes États.
Et toi, Neptune, & toi, ſi jadis mon courage
D'infâmes aſſaſſins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une priſon cruelle,
Je n'ai point imploré ta puiſſance immortelle.
Avare du ſecours que j'attends de tes ſoins,
Mes vœux t'ont réſervé pour des plus grands beſoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père:
J'abandonne ce traître à toute ta colère.
Étouffe dans ſon ſang ſes déſirs effrontés.
Théſée à tes fureurs connoîtra tes bonté.

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phédre accuſe Hyppolyte!

Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite.
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, & m'étouffent la voix.

THÉSÉE.

Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence
Phédre enseveliroit ta brutale insolence.
Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui, dans ses mains, aide à te condamner.
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole & la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge aussi noir justement irrité
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur. Mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche;
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, & songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses dégrés;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un Mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Élevé dans le sein d'une chaste Héroïne,

Je n'ai point de ſon ſang démenti l'origine.
Pitthée, eſtimé ſage entre tous les humains,
Daigna m'inſtruire encore au ſortir de ſes mains:
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage.
Mais ſi quelque vertu m'eſt tombée en partage,
Seigneur, je crois ſur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on oſe m'imputer.
C'eſt par là qu'Hippolyte eſt connu dans la Grèce.
J'ai pouſſé la vertu juſques à la rudeſſe.
On ſait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'eſt pas plus pur que le fond de mon cœur,
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane . . .

THÉSÉE.

Oui c'eſt ce même orgueil, lâche, qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux.
Phédre ſeule charmoit tes impudiques yeux;
Et pour tout autre objet ton ame indifférente,
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon père, ce cœur, c'eſt trop vous le celer,
N'a point d'un chaſte amour dédaigné de brûler.
Je confeſſe à vos pieds ma véritable offenſe.
J'aime, j'aime, il eſt vrai, malgré votre défenſe;
Aricie à ſes loix tient mes vœux aſſervis.
La fille de Pallante a vaincu votre fils.
Je l'adore; & mon ame, à vos ordres rebelle,

Ne peut ni ſoupirer, ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes ? Ciel ! Mais non, l'artifice eſt groſſier.
Tu te feins criminel pour te juſtifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis ſix mois je l'évite, & je l'aime.
Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même.
Hé quoi ! de votre erreur rien ne vous peut tirer ?
Par quel affreux ſerment faut-il vous raſſurer ?
Que la Terre, le Ciel, & toute la Nature....

THÉSÉE.

Toujours les ſcélérats ont recours au parjure.
Ceſſe, ceſſe, & m'épargne un importun diſcours,
Si ta fauſſe vertu n'a point d'autre ſecours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paroît fauſſe, & pleine d'artifice.
Phédre au fond de ſon cœur me rend plus de juſtice.

THÉSÉE.

Ah ! que ton impudence excite mon courroux !

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieux preſcrivez-vous ?

THÉSÉE.

Fuſſes-tu par de-là les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voiſin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me ſoupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'eſtime funeſte
Honore l'adultère, applaudiſſe à l'inceſte;
Des traîtres, des ingrats, ſans honneur & ſans loi;
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceſte & d'adultère,
Je me tais. Cependant Phédre ſort d'une mère,
Phédre eſt d'un ſang, Seigneur, vous le ſavez trop bien;
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi! ta rage à mes yeux perd toute retenue?
Pour la dernière fois ôte-toi de ma vue.
Sors, traître. N'attends pas qu'un père furieux,
Te faſſe avec opprobre arracher de ces lieux.

SCENE III.

THÉSÉE *ſeul.*

MISÉRABLE, tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le fleuve aux Dieux même terrible,
M'a donné ſa parole, & va l'exécuter.
Un Dieu vengeur te ſuit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois; & je ſens que, malgré ton offenſe,
Mes entrailles pour toi ſe troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
Jamais père, en effet, fût-il plus outragé?
Juſtes Dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant ſi coupable?

SCENE IV.

PHÉDRE, THÉSÉE.

PHÉDRE.

SEIGNEUR, je viens à vous pleine d'un juſte effroi ;
Votre voix redoutable a paſſé juſqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait ſuivi la menace ;
S'il en eſt temps encore, épargnez votre race ;
Reſpectez votre ſang, j'oſe vous en prier,
Sauvez moi de l'horreur de l'entendre crier.
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, Madame, en mon ſang ma main n'a point trempé,
Mais l'ingrat toutefois ne m'eſt point échappé ;
Une immortelle main de ſa perte eſt chargée,
Neptune me la doit, & vous ſerez vengée.

PHÉDRE.

Neptune vous la doit ! Quoi, vos vœux irrités ?

THÉSÉE.

Quoi ! craignez-vous déja qu'ils ne ſoient écoutés ?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
Dans toute leur noirceur retracez-moi ſes crimes.

Échauffez mes transports trop lents, trop retenus.
Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus.
Sa fureur contre-vous se répand en injure.
Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures.
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
Qu'il l'aime.

PHÉDRE.

Quoi! Seigneur?

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi.
Mais je sais rejetter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice.
Je vais moi-même encore, au pied de ses autels,
Le presser d'accomplir ses fermens immortels.

SCENE V.

PHÉDRE *seule.*

IL sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille?
Quel coup de foudre, ô Ciel! & quel funeste avis!
Je volois toute entière au secours de son fils,
Et, m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.
Qui sait même où m'alloit porter ce repentir?

Peut être à m'accuſer j'aurois pu conſentir:
Peut-être, ſi la voix ne m'eut été coupée,
L'affreuſe vérité me ſeroit échappée.
Hippolyte eſt ſenſible, & ne ſent rien pour moi!
Aricie a ſon cœur! Aricie a ſa foi!
Ah, Dieux! lorſqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil ſi fier, d'un front ſi redoutable,
Je penſois qu'à l'amour ſon cœur toujours fermé,
Fut contre tout mon ſexe également armé.
Une autre cependant a fléchi ſon audace,
Devant ſes yeux cruels une autre a trouvé grace.
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir.
Je ſuis le ſeul objet qu'il ne ſauroit ſouffrir.
Et je me chargerois du ſoin de le défendre!

SCENE VI.

PHÉDRE, ŒNONE.

PHÉDRE.

CHERE Œnone, ſais-tu ce que je viens d'apprendre?

ŒNONE.

Non. Mais je viens tremblante, à ne vous point mentir,
J'ai pâli du deſſein qui vous a fait ſortir.
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÉDRE.

Œnone, qui l'eût cru ? J'avois une rivale.

ŒNONE.

Comment ?

PHÉDRE.

Hippolyte aime, & je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit dompter,
Qu'offenſoit le reſpect, qu'importunoit la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai ſans crainte,
Soumis, apprivoiſé, reconnoît un vainqueur.
Aricie a trouvé le chemin de ſon cœur.

ŒNONE.

Aricie ?

PHÉDRE.

Ah ! douleur non encore éprouvée !
A quel nouveau tourment je me ſuis réſervée !
Tout ce que j'ai ſouffert, mes craintes, mes tranſports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'inſuportable injure,
N'étoit qu'un foible eſſai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux !
Comment ſe ſont-ils vus ? Depuis quand ? Dans quels lieux ?
Tu le ſavois ! pourquoi me laiſſois-tu ſéduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'inſtruire ?
Les a-t-on vus ſouvent ſe parler, ſe chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils ſe cacher ?
Hélas ! ils ſe voyoient avec pleine licence !

Le Ciel de leurs ſoupirs approuvoit l'innocence.
Ils ſuivoient, ſans remords, leur penchant amoureux;
Tous les jours ſe levoient clairs & ſereins pour eux.
Et moi, triſte rebut de la nature entière,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumière;
La mort eſt le ſeul Dieu que j'oſois implorer.
J'attendois le moment où j'allois expirer,
Me nourriſſant de fiel, des larmes abreuvée.
Encor dans mon malheur de trop près obſervée,
Je n'oſois dans mes pleurs me noyer à loiſir.
Je goûtois, en tremblant, ce funeſte plaiſir;
Et, ſous un front ſerein, déguiſant mes allarmes,
Il falloit bien ſouvent me priver de mes larmes.

ŒNONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne ſe verront plus.

PHÉDRE.

Ils s'aimeront toujours.
Au moment que je parle; ah, mortelle penſée!
Ils bravent la fureur d'une amante inſenſée.
Malgré ce même exil, qui va les écarter,
Ils font mille ſermens de ne point ſe quitter.
Non, je ne puis ſouffrir un bonheur qui m'outrage;
Œnone. Prends pitié de ma jalouſe rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux,
Contre un ſang odieux réveiller le courroux.

Qu'il ne ſe borne pas à des peines légéres,
Le crime de la ſœur paſſe celui des frères.
Dans mes jaloux tranſports je le veux implorer.
Que fais-je ! Où ma raiſon ſe va-t-elle égarer ?
Moi jalouſe ? Et Théſée eſt celui que j'implore !
Mon époux eſt vivant, & moi je brûle encore !
Pour qui ? Quel eſt le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot ſur mon front fait dreſſer mes cheveux.
Mes crimes déſormais ont comblé la meſure :
Je reſpire à la fois l'inceſte & l'impoſture.
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le ſang innocent brûlent de ſe plonger.
Miſérable ! Et je vis ? Et je ſoutiens la vue
De ce ſacré ſoleil dont je ſuis deſcendue ?
J'ai pour ayeul le père & le Maître des Dieux.
Le Ciel, tout l'Univers eſt plein de mes ayeux.
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale.
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains.
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira ſon ombre épouvantée,
Lorſqu'il verra ſa fille, à ſes yeux préſentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes, peut-être inconnus aux enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce ſpectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un ſupplice nouveau,

Toi-même de ton ſang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnois ſa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas, du crime affreux dont la honte me ſuit,
Jamais mon triſte cœur n'a recueilli le fruit!
Juſqu'au dernier ſoupir, de malheurs pourſuivie,
Je rends dans les tourmens une pénible vie.

ŒNONE.

Hé, repouſſez, Madame, une injuſte terreur.
Regardez d'un autre œil une excuſable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre ſa deſtinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Eſt-ce donc un prodige inoui parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?
La foibleſſe aux humains n'eſt que trop naturelle.
Mortelle, ſubiſſez le ſort d'une Mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug impoſé dès long-temps,
Les Dieux mêmes, les Dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit ſi terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÉDRE.

Qu'entends-je, quels conſeils oſe-t-on me donner?
Ainſi donc juſqu'au bout tu veux m'empoiſonner,
Malheureuſe! voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyois c'eſt toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitois Hippolyte, & tu me l'as fait voir.

De quoi te chargeois-tu ? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accuſant, oſé noircir ſa vie ?
Il en mourra peut-être, & d'un père inſenſé,
Le ſacrilége vœu peut-être eſt exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t-en, monſtre exécrable.
Va, laiſſe-moi le ſoin de mon ſort déplorable.
Puiſſe le juſte Ciel dignement te payer;
Et puiſſe ton ſupplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adreſſes,
Des Princes malheureux nourriſſent les foibleſſes,
Les pouſſent au penchant où leur cœur eſt enclin,
Et leur oſent du crime applanir le chemin :
Déteſtables flatteurs, préſent le plus funeſte
Que puiſſe faire aux Rois la colère céleſte.

ŒNONE. *ſeule.*

Ah, Dieu ! Pour la ſervir, j'ai tout, fait, tout quitté;
Et j'en reçois ce prix ! Je l'ai bien mérité.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

QUoi, vous pouvez vous taire en ce péril extrême !
Vous laiſſez dans l'erreur un père qui vous aime ?
Cruel, ſi, de mes pleurs mépriſant le pouvoir,
Vous conſentez ſans peine à ne me plus revoir,
Partez, ſéparez-vous de la triſte Aricie.
Mais du moins, en partant, aſſurez votre vie.
Défendez votre honneur d'un reproche honteux ;
Et forcez votre père à révoquer ſes vœux.
Il en eſt temps encor. Pourquoi ! Par quel caprice
Laiſſez-vous le champ libre à votre accuſatrice ?
Éclairciſſez Théſée.

HIPPOLYTE.

Hé, que n'ai-je point dit ?
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de ſon lit ?
Devois-je, en lui faiſant un récit trop ſincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père !

Vous seule avez percé ce mystère odieux.
Mon cœur, pour s'épancher, n'a que vous & les Dieux.
Je n'ai pu vous cacher; jugez si je vous aime?
Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
Madame; & que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
Sur l'équité des Dieux osons nous confier!
Ils ont trop d'intérêt à me justifier;
Et Phédre, tôt ou tard, de son crime punie,
N'en sauroit éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.
Je permets tout le reste à mon libre courroux.
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite;
Osez me suivre. Osez accompagner ma fuite.
Arrachez-vous d'un lieu funeste & profané,
Où la vertu respire un air empoisonné.
Profitez, pour cacher votre prompte retraite,
De la confusion que ma disgrace y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyens,
Vous n'avez jusqu'ici de Gardes que les miens.
De puissans défenseurs prendront notre querelle.
Argos nous tend les bras, & Sparte nous appelle.
A nos amis communs portons nos justes cris.
Ne souffrons pas que Phédre, assemblant nos débris,
Du trône paternel nous chasse l'un & l'autre,

Et promette à ſon fils ma dépouille & la vôtre.
L'occaſion eſt belle, il la faut embraſſer.
Quelle peur vous retient ? Vous ſemblez balancer ?
Votre ſeul intérêt m'inſpire cette audace.
Quand je ſuis tout de feu, d'où vous vient cette glace ?
Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher ?

ARICIE.

Hélas, qu'un tel exil, Seigneur, me ſeroit cher !
Dans quels raviſſemens, à votre ſort liée,
Du reſte des Mortels je vivrois oubliée !
Mais n'étant point unis par un lien ſi doux,
Me puis-je, avec honneur, dérober avec vous ?
Je ſais que, ſans bleſſer l'honneur le plus ſévère,
Je me puis affranchir des mains de votre père.
Ce n'eſt point m'arracher du ſein de mes parens ;
Et la fuite eſt permiſe à qui fuit ſes tyrans.
Mais vous m'aimez, Seigneur. Et ma gloire allarmée.

HIPPOLYTE.

Non, non, j'ai trop de ſoin de votre renommée.
Un plus noble deſſin m'amène devant vous.
Fuyez vos ennemis, & ſuivez votre époux.
Libres dans nos malheurs, puiſque le Ciel l'ordonne ;
Le don de notre foi ne dépend de perſonne.
L'hymen n'eſt point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézène, & parmi ces tombeaux,

Des Princes de ma race antiques ſépultures ;
Eſt un Temple ſacré formidable aux parjures.
C'eſt-là que les Mortels n'oſent jurer en vain.
Le perfide y reçoit un châtiment ſoudain ;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le menſonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, ſi vous m'en croyez, d'un amour éternel
Nous irons confirmer le ſerment ſolemnel.
Nous prendrons à témoin le Dieu qu'on y révère.
Nous le prierons tous deux de nous ſervir de père.
Des Dieux les plus ſacrès j'atteſterai le nom,
Et la chaſte Diane, & l'auguſte Junon ;
Et tous les Dieux enfin, témoins de mes tendreſſes,
Garantiront la foi de mes ſaintes promeſſes.

ARICIE.

Le Roi vient. Fuyez, Prince, & partez promptement ;
Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez ; & laiſſez-moi quelque fidèle guide,
Qui conduiſe vers vous ma démarche timide.

SCENE II.

THÉSÉE, ARICIE, ISMÈNE.

THÉSÉE.

Dieux, éclairez mon trouble, & daignez à mes yeux
Montrer la vérité que je cherche en ces lieux.

ARICIE.

Songe à tout, chère Ismène, & sois prête à la fuite.

SCENE III.

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur, & semblez interdite,
Madame. Que faisoit Hippolyte en ce lieu?

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

THÉSÉE.

Vos yeux ont çu dompter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.
De votre injuste haine il n'a pas hérité.
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends. Il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant ;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, Seigneur ?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage.
Comment souffriez-vous cet horrible partage ?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours ?
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance ?
Discernez-vous si mal le crime & l'innocence ?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux ?
Ah, c'est trop le livrer à des langues perfides !
Cessez. Repentez-vous de vos vœux homicides.
Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes.
Ses présens sont souvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir ſon attentat.
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables.
J'ai vu, , j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monſtres ſans nombre affranchi les humains
Mais tout n'eſt pas détruit, & vous en laiſſez vivre
Un .... Votre fils, Seigneur, me défend de pourſuivre.
Inſtruite du reſpect qu'il veut vous conſerver,
Je l'affligerois trop ſi j'oſais achever.
J'imite ſa pudeur, & fuis votre préſence,
Pour n'être pas forcé à rompre le ſilence.

SCENE IV.

THÉSÉE, *ſeul.*

QUELLE eſt donc ſa penſée ? Et que cache un diſcours
Commencé tant de fois, interrompu toujours ?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ?
Sont-ils d'acord tous deux, pour me mettre à la gêne ?
Mais moi-même, malgré ma ſévère rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?

Une pitié ſecrette & m'afflige & m'étonne.
Une ſeconde fois interrogeons Œnone.
Je veux de tout ce crime être mieux éclairci.
Gardes. Qu'Œnone ſorte & vienne ſeule ici.

SCÈNE V.

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'IGNORE le projet que la Reine médite,
Seigneur. Mais je crains tout du tranſport qui l'agite.
Un mortel déſeſpoir ſur ſon viſage eſt peint.
La pâleur de la mort eſt déja ſur ſon teint.
Déja, de ſa préſence avec honte chaſſée,
Dans la profonde mer Œnone s'eſt lancée.
On ne ſait point d'où part ce deſſein furieux;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE.

Qu'entends-je?

PANOPE.

Son trépas n'a pas calmé la Reine;
Le trouble ſemble croître en ſon ame incertaine.
Quelquefois, pour flatter ſes ſecrettes douleurs,
Elle prend ſes enfans, & les baigne de pleurs;
Et ſoudain, renonçant à l'amour maternelle,

Sa main avec horreur les repouſſe loin d'elle.
Elle porte au haſard ſes pas irréſolus.
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus.
Elle a trois fois écrit ; &, changeant de penſée,
Trois fois elle a rompu ſa lettre commencée.
Daignez la voir, Seigneur, daignez la ſecourir.

THÉSÉE.

O Ciel, Œnone eſt morte, & Phédre veut mourir?
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne ſe défendre ;
Qu'il vienne me parler, je ſuis prêt de l'entendre.
(ſeul.)
Ne précipite point tes funeſtes bienfaits,
Neptune. J'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidéles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah! de quel déſeſpoir mes vœux ſeroient ſuivis!

SCENE VI.

THÉSÉE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

THÉRAMENE, eſt-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naiſſent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

THÉRAMENE.

O ſoins tardifs & ſuperflus !
Inutile tendreſſe ! Hippolyte n'eſt plus.

THÉSÉE.

Dieux !

THÉRAMENE.

J'ai vu des Mortels périr le plus aimable,
Et j'oſe dire encor, Seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'eſt plus ! Hé quo ! quand je lui tends les bras
Les Dieux impatiens ont hâté ſon trépas ?
Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre ſoudaine ?...

THÉRAMENE.

A peine nous ſortions des portes de Trézène,
Il étoit ſur ſon char. Ses Gardes affligés
Imitoient ſon ſilence, autour de lui rangés.
Il ſuivoit tout penſif le chemin de Mycènes.
Sa main ſur les chevaux laiſſoit flotter les rênes.
Ses ſuperbes courſiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur ſi noble obéir à ſa voix,
L'œil morne maintenant & la tête baiſſée,
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée.
Un effroyable cri, ſorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos,
Et du ſein de la terre une voix formidable
Répond, en gémiſſant, à ce cri redoutable.

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux;
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit; &, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le Temple voisin chacun cherche un asyle.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un Héros
Arrête les coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, &, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage & de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant;
Se roule, & leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang & de fumée.
La frayeur les emporte; &, sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein, ni la voix,
En efforts impuissans leur maître se consume.

Ils rougiſſent le mords d'une ſanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce déſordre affreux,
Un Dieu, qui d'aiguillons preſſoit leur flanc poudreux,
A travers les rochers la peur les précipite.
L'eſſieu crie & ſe rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclat tout ſon char fracaſſé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarraſſé.
Excuſez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une ſource éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que ſa main a nourris.
Il veut les rappeller, & ſa voix les effraie.
Ils courent. Tout ſon corps n'eſt bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuſe enfin ſe ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ſes tombeaux antiques,
Où des Rois ſes ayeux ſont les froides reliques.
Je cours, en ſoupirant, & ſa garde me ſuit.
De ſon généreux ſang la trace nous conduit.
Les rochers en ſont teints. Les ronces dégoûtantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes.
J'arrive, je l'appelle & me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme ſoudain;
Le Ciel, dit-il, *m'arrache une innocente vie.*
Prend ſoin, après ma mort, de la triſte Aricie.
Cher ami, ſi mon père un jour déſabuſé
Plaint le malheur d'un fils fauſſement accuſé;

Pour appaiſer mon ſang & mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite ſa captive,
Qu'il lui rende . . . . A ce mot, ce Héros expiré
N'a laiſſé dans mes bras qu'un corps défiguré ;
Triſte objet où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œil même de ſon père.

THÉSÉE.

O mon fils ! Cher eſpoir que je me ſuis ravi !
Inexorables Dieux, qui m'avez trop ſervi !
A quels mortels regrets ma vie eſt réſervée !

THÉRAMENE.

La timide Aricie eſt alors arrivée.
Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux ;
A la face des Dieux l'accepter pour époux.
Elle approche. Elle voit l'herbe rouge & fumante,
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !
Hippolyte étendu, ſans forme & ſans couleur.
Elle veut quelque temps douter de ſon malheur ;
Et ne connoiſſant plus ce Héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, & le demande encore.
Mais, trop sûre à la fin qu'il eſt devant ſes yeux,
Par un triſte regard elle accuſe les Dieux ;
Et froide, gémiſſante, & preſque inanimée,
Aux pieds de ſon amant elle tombe pâmée.
Iſmène eſt auprès d'elle. Iſmène toute en pleurs
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.

Et moi, je ſuis venu, déteſtant la lumière,
Vous dire d'un Héros la volonté dernière ;
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi,
Dont ſon cœur expirant s'eſt repoſé ſur moi.
Mais j'apperçois venir ſa mortelle ennemie.

SCÈNE DERNIERE.

THÉSÉE, PHÉDRE, THÉRAMENE, PANOPE, GARDES.

THÉSÉE.

HÉ bien, vous triomphez, & mon fils eſt ſans vie.
Ah, que j'ai lieu de craindre ! & qu'un cruel ſoupçon
L'excuſant dans mon cœur, m'allarme avec raiſon !
Mais, Madame, il eſt mort, prenez votre victime.
Jouiſſez de ſa perte, injuſte ou légitime.
Je conſens que mes yeux ſoient toujours abuſés.
Je le crois criminel, Puiſque vous l'accuſez.
Son trépas à mes pleurs offre aſſez de matières ;
Sans que j'aille chercher d'odieuſes lumières,
ui ne pouvant le rendre à ma juſte douleur.
ut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
aiſſez-moi, loin de vous, & loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la ſanglante image.
Confus, perſécuté d'un mortel ſouvenir,
De l'Univers entier je voudrois me bannir.

Tout ſemble s'élever contre mon injuſtice.
L'éclat de mon nom même augmente mon ſupplice.
Moins connu des Mortels, je me cacherois mieux.
Je hais juſques aux ſoins dont m'honorent les Dieux;
Et je men vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
Quoi qu'ils fiſſent pour moi, leur funeſte bonté
Ne me ſauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÉDRE.

Non Théſée, il faut rompre un injuſte ſilence.
Il faut à votre fils rendre ſon innocence.
Il n'étoit point coupable.

THÉSÉE.

Ah, père infortuné!
Et c'eſt ſur votre foi que je l'ai condamné!
Cruelle, penſez-vous être aſſez excuſée!...

PHÉDRE.

Les momens me ſont chers, écoutez-moi, Théſée:
C'eſt moi, qui, ſur ce fils chaſte & reſpectueux,
Oſai jetter un œil profane, inceſtueux.
Le Ciel mit dans mon ſein une flamme funeſte.
La déteſtable Œnone a conduit tout le reſte.
Elle a craint qu'Hippolyte, inſtruit de ma fureur,
Ne découvrit un feu qui lui faiſoit horreur.
La perfide, abuſant de ma foibleſſe extrême,
S'eſt hâtée à vos yeux de l'accuſer lui-même.
Elle s'en eſt punie; &, fuyant mon courroux,

A cherché dans les flots un ſupplice trop doux.
Le fer auroit déja tranché ma deſtinée,
Mais je laiſſois gémir la vertu ſoupçonnée.
J'ai voulu, devant vous expoſant mes remords,
Par un chemin plus lent deſcendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poiſon que Médée apporta dans Athènes.
Déja juſqu'à mon cœur le venin parvenu,
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu.
Déja je ne vois plus qu'à travers un nuage,
Et le Ciel & l'époux que ma préſence outrage;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour, qu'ils ſouilloient, toute ſa pureté.

PANOPE.

Elle expire, Seigneur.

THÉSÉE.

D'une action ſi noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire!
Allons, de mon erreur, hélas! trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au ſang de mon malheureux fils.
Allons de ce cher fils embraſſer ce qui reſte.
Expier la fureur d'un vœu que je déteſte.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités.
Et, pour mieux appaiſer ſes mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuſte famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

FIN.

PHILOCTETE,

TRAGEDIE,

Par M. DE CHATEAUBRUN,
de l'Académie Françoiſe.

A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez BRUNET, Imprimeur-Libraire de
l'Académie Françoiſe, vis-à-vis
les Mathurins.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A SON

ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez permis avec bonté de vous présenter PHILOCTETE ; *votre modestie sévère me gêne sur tout le reste, tout éloge m'est interdit. Le Public a sur moi à cet égard un avantage dont vous me privez ; il n'a pas besoin de votre aveu pour dire hautement que vous avez les qualités si rares qui font adorer les personnes de votre rang, la douceur, l'affabilité, la sensibilité pour les malheurs des hommes. Vous savez goûter le plaisir délicieux d'être aimé, & vous savez le mériter.*

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Serenissime,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, CHATEAUBRUN.

PERSONNAGES.

PHILOCTETE, Roi d'Eubée.

ULISSE, Roi d'Ithaque.

PIRRHUS, Roi de Theſſalie.

SOPHIE, fille de Philoctete.

PALMIRE, Gouvernante de Sophie.

DÉMAS, Officier conſiderable dans l'armée des Grecs.

Troupe de Soldats.

La Scene eſt dans l'Iſle de Lemnos, à vue de la caverne qui ſervoit de retraite à Philoctete.

PHILOCTETE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ULISSE, PIRRHUS, DÉMAS.

PIRRHUS.

JE brûle de deſcendre au rivage de Troie,
Eh pourquoi donc, Seigneur, differez-vous ma joie ?
Vous ne m'avez point dit quand j'ai quitté Scyros,
Que je duſſe aborder aux rochers de Lemnos ;
Déſert épouvantable, iſle inculte & ſauvage,
Dont tant d'écueils cachés nous fermoient le paſſage :
Uliſſe avoit-il vû cet horrible climat ?

ULISSE.

Philoctete y reſpire, & peut ſauver l'Etat.

PIRRHUS.

Vous flatiez donc Pirrhus d'un eſpoir téméraire ?
J'ai cru que mon bras ſeul vous étoit néceſſaire.

ULISSE.

Philoctete avec nous doit être notre appui ;
Sans vous il ne peut rien, ni Pirrhus rien ſans lui :
S'il ne retourne au camp, ſon bras renverſera Troie,
Des armes des Troyens nous deviendrons la proie.

PIRRHUS.

Quel préſage, Seigneur ! d'où vous vient-il ?

ULISSE.

Des Dieux.
Il eſt temps d'expoſer leur oracle à vos yeux.
Les Grecs épouvantés de la perte d'Achille,
Aux autels de leurs Dieux cherchent un aſile ;
Mais le Ciel en courroux ne les raſſura pas :
N'attendez rien des Dieux, leur répondit Calchas ;
Vous allez tous périr ; votre armée eſt défaite,
Si je ne vois au camp Pirrhus & Philoctete.
Les Oracles, Seigneur, de ſa bouche ſortis,
Jamais par le Deſtin n'ont été démentis.
Après neuf ans d'un ſiége, où l'Aſie étonnée
Voit encore en ſuſpens flotter ſa deſtinée ;
Après tant de travaux pour la gloire entrepris,
Le carnage & la mort en deviendront le prix.
Nous périrons, Seigneur, vous, moi, la Grece entière,
L'opprobre nous attend au bout de la carriere.

PIRRHUS.

Je vais à Philoctete annoncer . . . . .

ULISSE.

Demeurez.
Apprenez des malheurs dignes d'être pleurez.
Brûlant contre les Grecs d'une haine terrible,
Il va vous oppoſer un obſtacle invincible.

PIRRHUS.

Lui, Seigneur? Quel motif allume ſon courroux?

ULISSE.

Ce ſecret n'étoit point parvenu juſqu'à vous.
Vous étiez à Scyros, Seigneur, & votre enfance
N'étoit pas un temps propre à cette confidence;
Votre ame à peine alors s'ouvroit à la raiſon.
Ce fut les premiers jours du ſiége d'Ilion
Qu'Hector vint ſur les Grecs eſſayer ſon courage,
Nous laiſſant pour la ſuite un funeſte préſage.
Philoctete avançoit au carnage animé;
Un Troyen le bleſſa d'un dard envenimé.
Je dois vous informer de ſon effet barbare:
Par d'horribles douleurs le poiſon ſe déclare,
Mais ſon ardeur s'éteint dans un profond ſommeil,
Et jamais la douleur ne ſuccede au réveil:
A peine ce Guerrier revoit-il la lumière,
Qu'il retrouve ſa voix & ſa force premiére
Juſqu'à d'autres accès ſans ceſſe renaiſſans.
L'art épuiſa ſur lui ſes ſecours impuiſſans;

Philoctete en devint impatient, farouche ;
Le murmure & les cris ſortirent de ſa bouche ;
Il accabloit les Chefs de reproches ſanglans,
Il trouvoit leur courage & leurs travaux trop lens ;
Nos conſeils les plus ſûrs lui paroiſſoient timides,
Ses reproches ſur-tout tomboient ſur les Atrides.
Tant de Rois inſultés ne purent l'endurer ;
J'eus un ordre ſecret de les en délivrer.
D'un dépit ſimulé colorant ma retraite,
Sur mes pas aiſément j'engageai Philoctete.
On l'amene à Lemnos, on trompe ſon ſommeil,
Et nous le laiſſons ſeul en proie à ſon réveil.

PIRRHUS.

Un affront ſi ſanglant doit dévorer ſon ame.

ULISSE.

Ainſi n'aigriſſez point la fureur qui l'enflamme.
Sans charger votre abord de diſcours ſuperflus,
Qu'il apprenne de vous que vous êtes Pirrhus ;
Qu'en revenant de Troie emporté par l'orage,
Vous avez malgré vous abordé ce rivage.
Sur-tout gardez-vous bien qu'il puiſſe ſoupçonner
Qu'Uliſſe eſt à Lemnos, & vient pour l'emmener.
Vous lui direz encor qu'après la mort d'Achille,
Aux prières des Grecs vous rendant trop facile,
Vous quittâtes Scyros pour venir dans leur camp ;
Que tout vous révolta dans un ſiége ſi lent ;

Que pour comble d'horreur, Uliſſe & les Atrides,
Déclant ſans pudeur des intérêts ſordides,
Voulurent vous ravir le butin & les droits
Qu'Achille vous acquit par tant d'heureux exploits;
Qu'indigné contre un Camp où règne l'injuſtice,
Vous allez loin des Grecs, & ſur-tout loin d'Uliſſe,
Cultiver des amis plus dignes d'un Héros,
Et que vous reprenez la route de Scyros.
Alors ne doutez point, Seigneur, que Philoctete
Dévoré des ennuis d'une longue retraite,
Et contre tous les Grecs exhalant ſon courroux,
Ne brûle du deſir de partir avec vous.
Si-tôt qu'à notre bord nous tiendrons notre proie,
Le vaiſſeau qui l'attend fera route vers Troïe.
En deux heures au plus, ſans l'avoir ſoupçonné,
Ce Guerrier dans le camp peut être ramené;
Et des honneurs alors prodigués ſans meſure,
Lui feront aiſément oublier ſon injure.

PYRRHUS.

Cette feinte, Seigneur, trop peu digne d'un Roi...

ULISSE.

Mais cette feinte utile à qui nuit-elle?

PYRRHUS.

A moi.

ULISSE.

Eh pourquoi donc, Seigneur?

PIRRHUS.

L'honneur doit vous l'apprendre.
Je verrai Philoctète, & loin de le ſurprendre,
Je lui dirai ſans fard l'Oracle de Calchas.
S'il balance un moment à marcher ſur mes pas,
Mon bras....

ULISSE.

Connoiſſez-vous ce Guerrier redoutable,
Qui, comme Hercule même, intrépide, indomptable;
Accompagna par-tout les pas de ce Héros,
Et partagea ſa gloire ainſi que ſes travaux?

PIRRHUS.

Eh! croyez-vous, Seigneur, que mon cœur s'intimide
Aux récits des hauts faits du ſucceſſeur d'Alcide?
Ses exploits glorieux, loin de m'épouvanter,
Même à les ſurpaſſer ne ſont que m'exciter.
Hercule l'aidât-il de ſon pouvoir ſuprême,
J'irois le défier dans les bras du Dieu même.

ULISSE.

Ah! Seigneur, j'aime à voir dans ce noble courroux
Qu'Achille vit encore, & qu'il reſpire en vous.
De ce fier ſentiment j'admire la nobleſſe:
Mais de vous deux dépend le deſtin de la Grece.
Si l'un de vous, Seigneur, périt dans le combat,
La Grece eſt ſans reſſource, & vous perdez l'Etat:

Vous renoncez vous-même, en prenant cette
voie,
A l'honneur immortel de vous venger de Troie.

PIRRHUS.

Le poids de la raiſon peut le déterminer ;
Par ſon propre intérêt je pourrai l'entraîner.

ULISSE.

Un affront porte au cœur une profonde atteinte.
Achille n'eut jamais tant de ſujets de plainte ;
La voix même des Dieux ne put le déſarmer.
Philoctete n'eſt pas plus facile à calmer.

PIRRHUS.

En vain vous inſiſtez, quoique vous puiſſiez dire ;
Je ſuivrai les conſeils que la vertu m'inſpire.
Elle agit ſans contrainte, & parle ouvertement :
Je vous ſervirois mal par le déguiſement.

ULISSE.

De quel ſoin votre ame eſt poſſedée !
Du grand art de régner vous ſaiſiſſez mieux l'idée.
Il eſt peu de mortels ſoumis à la raiſon ;
On ne règne ſur eux que par l'illuſion.
Eh ! comment gouverner ſans l'art qui vous étoit
ne,
L'eſſaim des paſſions qui vole autour du trône ;
Et faire concourir au bonheur général,
Tant d'intérêts divers qui s'accordent ſi mal ?
Trop de candeur nuiroit à la cauſe publique ;
La probité s'allie avec la politique ;

Le bien de la patrie eſt la première loi ;
Le ſalut de l'Etat doit ſeul guider un Roi.

PIRRHUS.

Je vois l'utilité de vos leçons ſublimes,
Et cependant mon cœur répugne à vos maximes ;
Et d'un remords preſſant auſſi-tôt combattu,
J'entends gémir l'honneur & frémir la vertu.

ULISSE.

Faites donc vers Scyros une retraite prompte ;
D'un ſiége malheureux épargnez-vous la honte.

PIRRHUS.

Que la terre plutôt s'entr'ouvre ſous mes pas.

ULISSE.

A mes conſeils, Seigneur, ne réſiſtez donc pas ;
Uliſſe vous promet une gloire complette.
Je vois déja Pirrhus rival de Philoctete,
Par mille exploits brillans effacer ce Héros.
La Grece vous devra ſon ſalut, ſon repos ;
La victoire immortelle eſt aux portes de Troie ;
Et n'attend que Pirrhus pour lui livrer ſa proie.
Je vois Pâris, Enée, Helenus, Antenor,
Et ces braves Guerriers que commandoit Hector ;
Oppoſans à vos coups un courage inutile,
D'un ſang trop tard verſé payer le ſang d'Achille ;
Et les Dieux des Troyens avec eux confondus,
Ceder, quoiqu'en courroux, aux armes de Pirrhus.
Sous vos ſanglantes mains je vois courir la flamme. . . . .

PIRRHUS.

Par quel reſſort puiſſant vous enlevez mon ame!
D'un préſage ſi beau mes ſens ſont tranſportés,
Et vos projets, Seigneur, vont être exécutés.

ULISSE.

Je retourne au vaiſſeau, ſûr de votre prudence.

SCENE II.

PIRRHUS, DÉMAS.

PIRRHUS.

OÙ trouver ce Guerrier dans ce déſert immenſe?
Mais je crois remarquer des veſtiges humains,
Qui vers cet antre affreux préſentent des chemins.
Seroit-ce donc, Démas, l'effroyable retraite,
Où la rigueur du ſort réduiroit Philoctete?
Entrons-y.

DÉMAS.

Permettez que j'y guide vos pas.

PIRRHUS.

Non, non, mes yeux d'abord verront... n'avance pas.

Quand Pirrhus prononce ces mots, il eſt à l'entrée de la Caverne, & de côté.

DÉMAS.

Eh pourquoi donc, Seigneur?

PIRRHUS.

Mon œil soutient à peine
Cet horrible tableau de la misère humaine;
Quelques vases grossiers que le besoin construit,
Des feuilles, des lambeaux qui lui servent de lit.

DÉMAS.

N'en doutez point, Seigneur, c'est la triste demeure
Où ce Guerrier fameux attend sa dernière heure.

PIRRHUS.

Philoctete, grands Dieux! le plus grand des mortels,
Devoit-il essuyer des revers si cruels!
Que de maux différens les hommes ont à craindre!
Hélas! quand nous naissons, que nous sommes à plaindre!

DÉMAS.

Bientôt un sort plus doux nous rendra ce Héros.

PIRRHUS.

Démas, qu'a-t-il donc fait pour souffrir tant de maux?
Des reproches trop vifs, mais trop justes peut-être,
Que les fautes des Chefs avoient pû faire naître.

DÉMAS.

Il ne peut être loin.

PIRRHUS.

Cherchons de toutes parts!
Nos cris . . . .

SCENE III.

PIRRHUS, SOPHIE, PALMIRE, DÉMAS.

PIRRHUS.

MAis quel objet vient frapper mes regards!
Que d'attraits! Notre aſpect embarraſſe ſon ame.

SOPHIE.

Ah! Palmire, rentrons.

PIRRHUS *la ſuivant.*

Où fuyez-vous, Madame?
Regardez-vous les Grecs comme des ennemis?
Que craignez-vous ici qui ne vous ſoit ſoumis?

SOPHIE.

Depuis que nous vivons dans cette iſle ſauvage,
Aucun autre mortel n'aborda ce rivage.
Ma ſurpriſe, Seigneur . . .

PIRRHUS.

Mais ſi j'en crois mes yeux,
Cette iſle en ce moment eſt le ſéjour des Dieux.

SOPHIE.

C'eſt le ſéjour, Seigneur, de mon malheureux père.
Le ſoleil à regret y répand ſa lumière;
Les flancs de ce rocher nous offrent le couvert,
Et nous habitons ſeuls cet horrible déſert.

PIRRHUS.

Et quel eſt ce mortel qui vous donna la vie?
Que ſon ſort à mes yeux eſt bien digne d'envie!

SOPHIE.

Ignorez-vous le ſort de ce généreux Roi,
Qu'aucun tyran n'oſa regarder ſans effroi?
Il fut l'ami, Seigneur, le compagnon d'Alcide;
Hélas! il ſuccomba ſous un complot perfide.
Aujourd'hui Philoctete au comble des douleurs,
N'a dans ſon déſeſpoir de ſecours que mes pleurs.

PIRRHUS.

Que je plains les rigueurs d'un deſtin ſi ſévère!

SOPHIE.

Ah! Seigneur, plaignez-moi de voir ſouffrir mon père;
Parmi tant de malheurs je ne ſens point les miens,
Et mon cœur déchiré ne ſouffre que des ſiens.

à part. PIRRHUS. *à Sophie.*

Quels ſentimens, grands Dieux! Mais vous parliez, Madame,
D'un complot dont la fraude avoit tiſſu la trame;
Vos yeux éclairoient-ils les déſerts de Lemnos,
Quand un piége odieux y ſurprit ce Héros?

SOPHIE.

Non, Seigneur, j'habitois la ſuperbe Méthone,
Sous les loix d'un tuteur qui régnoit près du trône.
Ma mère ne vit plus, Sophie eſt le ſeul fruit
D'un himen que trop tôt les Parques ont détruit.
Palmire m'élevoit, me tenoit lieu de mère ;
On nous cela long-temps le deſtin de mon père.
Je découvris enfin le ſort de ce Héros,
Je cachai mon deſſein, & partis pour Lemnos.
Hélas ! j'en approchois, quand un cruel naufrage
Me fit en gémiſſant regarder ce rivage.
Nos triſtes compagnons dans les flots engloutis,
A peine du vaiſſeau purent voir les débris :
Le ciel me ſecourut par pitié pour mon père ;
Il crut que mon ſecours lui ſeroit néceſſaire.
Oui, je crus voir Hercule en ce preſſant danger,
Qui repouſſoit les flots prêts à nous ſubmerger :
Il retint dans nos cœurs notre ame fugitive,
Et ſon bras bienfaiſant nous pouſſa ſur la rive.
Nous appellons mon père, il s'avança vers nous.
Que n'éprouvai-je point dans un moment ſi doux !
Avec quelle tendreſſe il eſſuya mes larmes !
Combien ſur mon état témoigna-t-il d'allarmes !
Quels mouvemens confus de joie & de pitié,
De ſanglots mutuels qu'excitoit l'amitié !
Les périls de la mer, mes craintes, ma misère,
J'oubliai tout, Seigneur, en embraſſant mon père.

PIRRHUS.

Je conçois les transports qu'il a dû reſſentir :
Mais pourrois-je le voir avant que de partir ?

SOPHIE.

Oui, Seigneur. Dans le ſein de la triſte indigence,
C'eſt ſon arc qui pourvoit à notre ſubſiſtance ;
Et moi, je me conſume en voyant la douleur
Que le ſoin de nos jours ajoute à ſon malheur.
Nous venions dans Lemnos pour ſecourir mon père,
Et nous multiplions ſa peine & ſa misère.
Il erre dans les bois aſſez près de ces lieux ;
Je reviens ſur mes pas, & l'amene à vos yeux.

SCENE IV.

PIRRHUS, DÉMAS.

PIRRHUS.

OUi, nous venons de voir les graces ingénues,
Voilà tous les attraits dont elles ſont pourvues.

DÉMAS.

Ce ſpectacle, Seigneur, a pû plaire à vos yeux ;
Mais vous devez aux Grecs des ſoins plus précieux.

PIRRHUS.

Vingt Rois ont ſoupiré pour les charmes d'Helene,
Qui mérita toujours moins d'amour que de haine.

Sophie unit aux traits dont l'œil eſt enchanté,
Tous ceux que l'innocence ajoute à la beauté.
Dans le récit touchant des malheurs de ſon père,
Brilloit de la vertu l'aimable caractère.
En voyant ſes regrets où ſe peint la candeur,
Ses larmes qu'embellit une noble pudeur,
Pour être l'objet ſeul de ſa pitié ſecrette,
Mon cœur eût accepté le ſort de Philoctete.

DÉMAS.

Quels ſentimens, Seigneur!

PIRRHUS.

Sentimens de pitié,
Ou peut-être un penchant à la tendre amitié.
Oui, mon cœur tranſporté nageroit dans la joie,
Si de leur gré, Démas, je les menois à Troie.

DÉMAS.

A ne vous rien celer, je vois avec terreur
L'épouvantable écueil où donne votre cœur.
Arrachez-nous, Seigneur, à la mort dévorante;
Quel autre objet faut-il à votre ame flotante?
Hélas! le bras des Dieux eſt étendu ſur nous.
Tout le camp eſt marqué du ſceau de leur courroux.
C'eſt peu pour des Guerriers que de perdre la vie;
Mais nous la perdrions tout couverts d'infamie.
Il n'eſt point d'autre eſpoir qui puiſſe ici s'offrir;
Rendez-nous Philoctete, ou nous allons périr.

PIRRHUS.

Il paroît.

SCENE V.

PHILOCTETE, PIRRHUS, SOPHIE, PALMIRE, DÉMAS.

PHILOCTETE.

ETrangers, quel violent orage
Vous a précipités ſur cet affreux rivage ?
Ou plutôt, quel bonheur vous amene à Lemnos ?
Votre ſeule préſence adoucit tous mes maux.

PIRRHUS.

Me plaindrois-je du ſort qui dans cette retraite
Me fait voir en vous ſeul Hercule & Philoctete ?

PHILOCTETE.

Que voyez-vous en moi, qu'un exemple odieux
De la rage des Grecs, & du courroux des Dieux ?
Mais je devrois peut-être épargner les Atrides,
Et vous cacher l'horreur trop dûe à ces perfides.

PIRRHUS.

Un outrage cruel me bleſſe autant que vous.
Parlez.

PHILOCTETE.

Mon cœur eſt plein d'un trop juſte courroux.
Avec quelle noirceur, pour aſſouvir leur rage,
Uliſſe m'amena dans cette iſle ſauvage !

Comment pour m'y laiſſer il ſurprit mon ſommeil !
O jour épouvantable ! ô funeſte réveil !
Peignez-vous mes fureurs & ma douleur profonde,
Quand je vis ſon vaiſſeau fendre le ſein de l'onde :
Des monſtres à mes cris vinrent de toutes parts ;
L'horreur de ces déſerts s'offrit à mes regards.
Traînant avec douleur ma fatale bleſſure,
La terre pour mon lit, mes pleurs pour nourriture ;
Sans eſpoir de ſecours parmi tant de tourmens,
Je fatiguai les mers de mes mugiſſemens.
Ma main pouvoit finir ma vie & ma misère ;
Le deſir de mourir fit place à la colère.
La ſoif de me venger m'embraſa nuit & jour ;
J'eſperai de ſortir de cet affreux ſéjour ;
Et la néceſſité, ſource de l'induſtrie,
Vint m'offrir les moyens de prolonger ma vie.
Loin des hommes cruels, injuſtes & ſans foi,
Quelquefois mon déſert eut des attraits pour moi.
Les bienfaits n'avoient pû m'attacher les Atrides,
Je ſus apprivoiſer juſqu'aux monſtres avides :
Mais de fréquens accès interrompant mes ſoins,
Mon bras ne pouvoit plus ſuffire à mes beſoins ;
Je ſentois chaque jour défaillir la nature.
J'allois m'enſevelir dans ma caverne obſcure,
Et je la regardois comme un tombeau ſacré,

regardant Sophie.

Quand un cœur pour toujours digne d'être admiré,
Avec une amitié qu'aucun ſoin n'embarraſſe,
Eſt venu partager l'horreur de ma diſgrace.

SOPHIE.

O mon père, eſt-ce-vous qui me remerciez
Du bonheur que je trouve à me voir à vos pieds?
Eh! que ne puis-je, hélas! aux dépens de ma vie,
Compoſer votre ſort de jours dignes d'envie!

PIRRHUS *à Philoctète.*

Puiſſent les Dieux cruels vous voir d'un œil plus doux!
Que de malheurs enſemble intéreſſent pour vous:
Pirrhus en ſoupirant s'éloigne de cette iſle.

PHILOCTETE.

Vous, Pirrhus, vous, Seigneur? oui c'eſt le fils d'Achille,
C'eſt le fils d'un ami que je vois à Lemnos;
Mes yeux dans tous vos traits retrouvent ce Héros.

PIRRHUS.

Hélas! Seigneur, du moins revit-il dans mon ame;
La mort me l'a ravi ſous les murs de Pergame.
Patrocle & les Ajax, Princes infortunés,
Comme lui par la guerre ont été moiſſonnés.

PHILOCTETE.

Eſt ce donc la vertu que les Deſtins pourſuivent?
Achille eſt mort, grands Dieux! & les Attrides vivent;

Et le barbare Uliſſe inſultant à mes maux,
Jouit tranquillement du fruit de mes travaux.
Depuis long-temps, ſans doute, ils ont renverſé
Troie,
Chacun d'eux a revû ſes foyers avec joie;
Et moi, depuis neuf ans victime de la mort,
J'épuiſe dans l'exil les outrages du ſort.
Mais vous pouvez, Seigneur, adoucir ſa furie,
Et rendre à nos deſirs notre heureuſe patrie.

PIRRHUS.

Comment?

SOPHIE.

En quelque lieu que vous portiez vos pas,
Mon père peut de-là regagner ſes Etats.
Voilà le terme heureux où Philoctete aſpire.

PIRRHUS.

Madame, c'eſt Pirrhus qui doit vous y conduire.
Non, non, n'en doutez point, je veux vous ſe-
courir.
Quels titres ſur mon cœur vous venez d'acquérir!
Partons.

PHILOCTETE.

Ciel! je me meurs.

PIRRHUS.

Eh! quelle horreur ſubite,
Quel trouble s'eſt ſaiſi de votre ame interdite?

PHILOCTETE.

Ah Dieux !

PIRRHUS.

Vous gémiſſez, vous implorez les Dieux,
Et de vives douleurs ſont peintes dans vos yeux.

SOPHIE.

Mon père . . . Ciel, reçois ma vie en ſacrifice,
Et fais tomber ſur moi ſon injuſte ſupplice.

PHILOCTETE.

Pirrhus, que mes tourmens ne vous rebutent pas.

PIRRHUS.

Votre malheur me touche & m'attache à vos pas.

PHILOCTETE.

Oui, je puis . . . hâtons-nous d'atteindre le rivage.
Non . . . reſtons, le poiſon ſe déploye avec rage.

SOPHIE.

Ah ! Seigneur, vous voyez l'horreur de ſon deſtin.

PHILOCTETE.

Dieux ! quel feu dévorant ſe gliſſe dans mon ſein !
Pirrhus, tranchez des jours ſi remplis d'amertume ;
Qu'un bucher allumé m'embraſe & me conſume.

SOPHIE.

O mon père, rentrons.

Pirrhus ſe préſentant pour l'aider à ſe conduire.

PHILOCTETE.

Que je puiſſe du moins
Partager avec vous vos douleurs & vos ſoins.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PIRRHUS.

AH Dieux! ſur qui le ſort épuiſe ſa furie!
Oui l'ame d'un barbare en ſeroit attendrie.
Quel exemple inouï de la vive amitié!
Que d'objets de reſpect, de terreur, de pitié!
Une caverne affreuſe, où n'entre la lumière
Que pour en découvrir l'horreur & la misère.
Un père déchiré par d'affreuſes douleurs;
Sa fille à ſes genoux, ſoupirant ſes malheurs;
Pour finir ſes tourmens il demandoit des armes,
Elle prenoit ſes mains qu'elle arroſoit de larmes.
O mon père, vivez & pour vous, & pour moi,
Ne m'abandonnez pas. Quel état pour un Roi!
Quel contraſte, grands Dieux! Dès la plus tendre enfance
On étale à nos yeux la ſuperbe opulence;
On écarte de nous juſqu'à l'ombre des maux;
On n'offre à nos regards que de riants tableaux;
Pour ne point nous déplaire, on nous cache à nous-mêmes;
On ne nous entretient que de grandeurs ſuprêmes;

On ajoute à nos noms des noms ambitieux ;
Autant que l'on le peut, on fait de nous des Dieux.
Victimes des flateurs, malheureux que nous sommes,
Que ne nous apprend-on que les Rois sont des hommes.

SCENE II.

PIRRHUS, DÉMAS.

DÉMAS.

Ils vont se rendre ici, dissimulez encor,
Pour rendre à tout le camp ce précieux trésor.
Voyez de quel état de misère profonde,
Cachés à l'univers, vous les rendez au monde.
Quel sort pour Philoctete, en arrivant au camp,
De se voir honoré, redouté, triomphant !

PIRRHUS.

Laisse là des discours dictés par l'artifice ;
A tes conseils trompeurs je reconnois Ulisse :
Je n'en ai que trop fait, & de justes remords
M'ouvrent enfin les yeux sur ces honteux ressorts.

DÉMAS.

Mais ce piége innocent qui nous rend notre proie,
Intéresse nos Dieux à la prise de Troie.

PIRRHUS.

Eſt-ce donc pour Pirrhus un auſtère devoir
De faire par un piége éclater leur pouvoir ?
Propoſez-moi des Dieux qui ſoient grands, magnanimes,
Qui n'offrent à mes yeux que des traces ſublimes,
Amis de la vertu, ſincères, généreux ;
Pirrhus veut ſans rougir pouvoir penſer comme eux.

SCENE III.

PHILOCTETE, PIRRHUS, SOPHIE, PALMIRE, DÉMAS.

PHILOCTETE.

J'Ai recouvré, Seigneur, la force & le courage.
Allons.

PIRRHUS

d'un air embarraſſé.

Où donc, Seigneur ?

PHILOCTETE

faiſant quelques pas.

Je me rends au rivage.

PIRRHUS,

Arrêtez.

PHILOCTETE.

Sans effort je puis m'y tranſporter.
Quel obſtacle vous gêne & vous fait héſiter ?

PIRRHUS *à part.*

Dieux ! que vais-je leur dire, ou que dois-je leur taire ?
O qu'une ame bien née eſt peu propre au miſtère !
En entrant au vaiſſeau, qui vont-ils rencontrer ?

SOPHIE.

Vous vous troublez, Seigneur, & ſemblez ſoupirer ;
C'eſt un père adoré que mon cœur vous confie.

PIRRHUS *à part.*

De mes déguiſemens que penſeroit Sophie ?

PHILOCTETE.

Les malheurs dont vos yeux viennent d'être témoins,
Vous font-ils repentir de vos généreux ſoins ?
Vous êtes vertueux.

PIRRHUS.

Je crains de faire un crime.

PHILOCTETE.

Votre pitié pour nous n'eſt point illégitime ;
Pour des infortunés la vertu doit agir,
Et vous ne faites rien dont vous deviez rougir.

PIRRHUS.

Je redoute les noms deſtinés aux perfides.
Sous les murs d'Ilion, je vous mene aux Atrides ;

PHILOCTETE.

Moi!

DÉMAS.

Quel aveu!

SOPHIE.

Mon père! O piège plein d'horreur!

PIRRHUS.

Pour un moment, Seigneur, calmez votre fureur.

PHILOCTETE.

Moi, calmer mon courroux! fuis, jeune téméraire;
Si tu ne crains mon bras, reſpecte ma misère:
A mes fiers ennemis tu prétends me livrer.

PIRRHUS.

Eh ce n'eſt plus qu'en vous qu'ils peuvent eſperer!
Ilion n'eſt point pris, le ſiége dure encore;
Et le reſte des Grecs que la guerre y dévore,
Au glaive des Troyens ne peut ſe dérober.
Ilion toutefois fut prêt de ſuccomber
Par la chute d'Hector que terraſſa mon père;
Mais lui-même bientôt ne vit plus la lumière:
Sa mort fut pour les Grecs le coup le plus ſanglant.
Calchas les a frappés d'un oracle accablant;
Que dans tous leurs combats vaincus dans notre abſence,
Ils ne triompheroient que par notre préſence.
Le Ciel leur en a fait une immuable loi;
Leur deſtin ne dépend que de vous & de moi.

Inſtruit de leurs périls je me rends dans l'armée ;
Soyez ſenſible aux cris de la Grece allarmée.
Ils vous conjurent tous, ſur le point d'un combat,
D'immoler votre injure au ſalut de l'Etat.
Les Atrides ſur-tout que leurs remords déchirent,
Après votre retour à chaque inſtant ſoupirent,
Et vont ſur votre nom dépoſer tant d'honneurs,
Qu'ils peuvent pour toujours réparer leurs erreurs.

PHILOCTETE.

Les Dieux ouvrent enfin les yeux ſur l'innocence,
Et me chargent du ſoin d'aſſurer leur vengeance ;
Ils peuvent s'en fier à mes juſtes tranſports.
Ne faites point ſur moi d'inutiles efforts ;
Je n'irai point, Seigneur, au ſecours des Atrides.
Et que n'ai-je point fait pour ſervir ces perfides !
Je combattois pour eux & les jours & les nuits ;
Jettez les yeux ſur moi, vous en voyez les fruits.
Vous voulez que pour prix d'une trame ſi noire,
Bien loin de les punir, je concoure à leur gloire ;
Que j'érige un trophée à leur ambition,
Et qu'ouvrant à leurs vœux les portes d'Ilion,
Je les comble d'honneur, de butin, de richeſſes.
Dieux, exercez ſur eux vos fureurs vengereſſes ;
Que la peur & la mort s'attachent à leurs pas ;
Que l'opprobre les ſuive au-delà du trépas.
Vous me rendez, grands Dieux, l'arbitre de leur peine ;
Egalez, s'il ſe peut, leur ſupplice à ma haine.

Voilà tout ce que doit leur annoncer Pirrhus.

PIRRHUS.

Je ne ſais point, Seigneur, me charger d'un refus ;
Mais ſans vous expliquer par une vaine plainte,
Vous pouvez leur porter la plus ſenſible atteinte.
Venez jouir de près de leur confuſion ;
Venez voir à vos pieds ramper Agamemnon,
Et lui faire ſubir la juſte ignominie
De ne devoir qu'à vous ſon honneur & ſa vie.
Pouvez-vous mieux, Seigneur, flatter votre courroux ?
Eh quel eſt votre ſort, ſi Pirrhus part ſans vous ?
Voici donc le tombeau du fameux Philoctete ;
Il va s'enſevelir dans ſa ſombre retraite,
Et ſans aucun deſir d'en illuſtrer la fin,
Confie à ſon dépit ſa vie & ſon deſtin.
Ah ! Seigneur, ſans ſonger qui vous hait ou vous aime,
Laiſſez parler l'honneur, & ſongez à vous-même ;
A ces rochers muets dérobez votre ſort.
Un Guerrier doute-t-il ſur le choix de ſa mort ?
Dans un champ, ſur des murs qu'emporta ſon courage,
Parmi les cris, le feu, le fer & le carnage,
Moiſſonnant des lauriers qui puiſſent nous couvrir ;
Voilà le lit, Seigneur, où nous devons mourir.

PHILOCTETE.

Eſt-ce donc moi, grands Dieux, qui craignant les allarmes,
Ai fui l'honneur qui ſuit les dangers & les armes?
Les cruels m'ont traité comme un monſtre odieux
Que la nature abhorre & cache à tous les yeux.

PIRRHUS.

Je veux croire, Seigneur, que votre plainte eſt juſte;
Mais vous ſuiviez leurs loix ſous un ſerment auguſte;
Ce ſerment, malgré vous, vous tient toujours lié.

PHILOCTETE.

Je le romps ce ſerment, les Grecs l'ont oublié;
L'équité, la raiſon, l'honneur le déſavoue;
L'amitié le forma, la haine le dénoue.
Eh quelle eſt cette guerre où l'on nous fit courir?
Où vingt Rois aveuglés s'obſtinent à périr!
Fatal événement dont la cauſe eſt ſi vaine!
Tous les Grecs à grands cris redemandent Helene.
Honte éternelle aux Grecs de la redemander;
Et malheur aux Troyens de la vouloir garder.
Eh laiſſons là, Seigneur, cette guerre frivole,
Trop peu digne du ſang des Guerriers qu'elle immole;
Par de plus beaux motifs animons nos exploits
De leur funeſte erreur déſabuſons ces Rois,

Retenus ſous des murs qu'ils ne peuvent abbattre.

PIRRHUS.

Et c'eſt devant ces Rois que Pirrhus veut combattre.
Cette guerre m'enflamme, & m'enflammeroit moins,
Si je n'y trouvois pas tant d'illuſtres témoins.
J'y combattrai par tout ſur les exploits d'un père,
J'y verrai ſon tombeau que la Grece révère;
Témoins de mes combats, ſes mânes généreux
Viendront me préſenter ſes exemples fameux;
Et de ſes fiers regards animant mon audace,
Mon père jugera ſi je remplis ſa place;
Et ſi je n'entreprends tout ce qu'il ſut oſer,
Sa gloire inexorable eſt prête à m'accuſer.

PHILOCTETE.

Pourquoi, ſi vous aimez ſi vivement la gloire,
Du nom d'Agamemnon couvrir votre victoire?
Oſons nous préparer des triomphes plus beaux;
Marchons contre Ilion ſous nos propres drapeaux.
Abandonnons l'ingrat, une retraite prompte
Va bientôt le couvrir d'une éternelle honte.
Mais nous, ſans différer, raſſemblons nos Soldats.
Mon Royaume, Seigneur, confine à vos Etats;
Je ne refuſe point de vous prendre pour guide;
Dans nos aſſauts fameux vous ſerez mon Alcide.
Un ſiége de neuf ans affoiblit les Troyens;
Ils ne ſoutiendront pas vos efforts & les miens.

Ce ſont là de ces traits dont l'audace ſuprême,
Atteint du premier pas à l'Héroïſme même.
Partons ; venez, Seigneur, vous ferez en trois mois
Ce que pendant neuf ans n'ont pû faire vingt Rois.

PIRRHUS.

Dans ce projet, Seigneur, où brille tant d'audace,
Je trouve le Héros dont vous tenez la place.
Du feu qui l'anima mon cœur ſe ſent brûler.
Une réflexion peut pourtant nous troubler . . . .
Mais quelqu'un vient, rentrons.

SCENE IV.

DÉMAS.

PAtrie infortunée !
Ces deux Rois de qui ſeuls dépend ta deſtinée,
Vont de concert . . .

SCENE V.

ULISSE, DÉMAS.

DÉMAS.

SEigneur, Pirrhus a tout perdu.

ULISSE.

Cachés ſous ce rocher, nos Grecs l'ont entendu.

DÉMAS.

Ce noir complot, Seigneur, enfanté par le crime,
Aux regards de Pirrhus paroît déja ſublime.
L'éclat de ce projet a de quoi les tenter,
D'autant plus que leur bras pourroit l'exécuter.

ULISSE.

Ah ! s'ils oſent s'unir pour perdre leur patrie,
Ils ne jouiront pas du fruit de leur furie.
Nos Grecs ont réſolu d'en punir le deſſein ;
Et cent poignards ſont prêts à leur percer le ſein.
Si je n'eüſſe arrêté leurs fureurs homicides,
Ils vouloient ſur le champ fondre ſur deux perfides.
L'implacable courroux ſe rendoit le plus fort :
Tout ne reſpire en eux que la rage & la mort.

DÉMAS.

Je redoute Pirrhus, & mon cœur s'en défie.

ULISSE.

Aurois-tu découvert ? . .

DÉMAS.

Il adore Sophie.

ULISSE.

Que m'apprends-tu, Démas ? Ah, quel nouvel écueil !

DÉMAS.

L'amour eſt trop ſouvent l'ouvrage d'un coup d'œil.
Bouillant, impétueux, Pirrhus eſt dans un âge
Où l'on court au devant d'un ſi doux eſclavage.
La Princeſſe, Seigneur, brille de mille appas ;
Pirrhus en eſt touché ; vous n'en douteriez pas,
Si témoin comme moi de leur premiére vue,
Vous ſaviez à quel point ſon ame s'eſt emue,
Quand la Princeſſe en pleurs a paru devant lui.
Dieux ! combien il étoit ſenſible à ſon ennui !
Par quels rapides vœux ſon ame impatiente
Annonçoit le progrès de ſa flamme naiſſante !
Quel plaiſir il trouvoit à s'en laiſſer brûler !

ULISSE.

Que de ſujets de craindre ! Ah, tu me fais trembler.
Oui, je crains moins pour nous le fougueux Philoctete,
Que les gémiſſemens d'une amante inquiete,
Qui d'un pére infléxible épouſant les fureurs,
Pour captiver Pirrhus, fera parler ſes pleurs.

La force qu'un Héros peut trouver dans ſes armes,
Une amante toujours la trouve dans ſes larmes.
Voyons avec nos Grecs ce qu'on doit oppoſer
A ce fatal amour qui peut tout embraſer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ULISSE, DÉMAS.

ULISSE *tenant un papier.*

Tout va périr, Démas, Pirrhus & la patrie,
Philoctete & les Grecs outrés de ſa furie.
Vivant ou mort, au camp ils veulent l'entraîner ;
Tel eſt l'arrêt ſanglant qu'ils viennent de ſigner.
Ils veulent, s'il réſiſte, éteindre ſa famille,
Et porter le couteau dans le ſein de ſa fille.
Ce ſpectacle effrayant précédera ſa mort,
Et vengera du moins l'horreur de notre ſort.

DÉMAS.

Pirrhus laiſſera-t'il immoler la Princeſſe ?

ULISSE.

Je vais voir à quel point ſa flamme l'intéreſſe.
S'il oſe leur donner un ſacrilege appui,
La colère des Grecs ſe répandra ſur lui.
Si la Grece périt, Pirrhus en eſt la cauſe ;
Qu'il ſubiſſe le ſort auquel il nous expoſe !...
Ciel ! que ſon repentir auroit pour moi d'appas !
Mais comment le ſauver, s'il ne m'écoute pas ?

DÉMAS.

A quoi peut lui ſervir ſa vaine réſiſtance,
Qu'à détourner ſur lui votre juſte vengeance?
Philoctete, Seigneur, ne peut vous échapper;
Vos Grecs de toutes parts ont ſu l'envelopper.

SCENE II.

ULISSE, PIRRHUS, DÉMAS.

ULISSE.

IL faut partir, Seigneur, & rejoindre l'Armée
Par le feu, par le fer à demi conſumée.
Pourquoi nous dérober à des dangers preſſans?
Lemnos n'a que trop vû mes efforts impuiſſans.

PIRRHUS.

N'arrivions-nous, Seigneur, que pour faire retraite?
Sur ces bords écartés laiſſez-vous Philoctete?

ULISSE.

Hé comment l'emmener? vous ne le voulez pas.

PIRRHUS.

Moi?

ULISSE.

Vous.

PIRRHUS.

Quelle eſt l'erreur où vous jette Démas?

Je vous avois prédit que mon cœur né ſincère
Prendroit mal aiſément un autre caractère.
En voyant Philoctete en proie à ſes malheurs,
Mon ame s'eſt ouverte à toutes ſes douleurs:
Je n'ai pû ſans pitié regarder ſon ſupplice;
Ce ſpectacle touchant attendriroit Uliſſe.

ULISSE.

Je ſais ce que je dois aux pleurs des malheureux;
Mais l'Etat a ſur nous des droits plus rigoureux.
Vingt Rois nous ont commis l'intérêt de la Grece;
Il faut fermer nos cœurs à tout ce qui le bleſſe.
La haine ni l'amour, le ſang ni l'amitié,
Ni les cris douloureux de la tendre pitié,
Ne doivent l'emporter ſur des devoirs ſuprêmes.
Un Miniſtre remplit l'office des Dieux mêmes;
Et loin de ſe livrer à ſes émotions,
Il doit être comme eux exempt de paſſions.

PIRRHUS.

Vous nommez paſſion la pitié généreuſe
Qui reſpecte & chérit la vertu malheureuſe.

ULISSE.

Je nomme paſſion, ſans uſer de détour,
Une injuſte pitié que fait naître l'amour.

PIRRHUS.

Quand j'aimerois, Seigneur, l'amour n'eſt point un crime.

ULISSE.

Hé ſans doute l'amour mérite notre eſtime;

Quand élevant le cœur, loin de l'humilier,
Aux regles du devoir l'amour ſait le plier,
Et ne l'ennivre point de ſon poiſon funeſte ;
Il eſt ſublime alors, la ſource en eſt céleſte ;
Et c'eſt de cet amour que les Dieux ſont heureux.
Mais, Seigneur, quand l'amour le bandeau ſur les yeux,
Enchaîne le devoir aux pieds d'une maîtreſſe,
A des cœurs généreux n'inſpire que foibleſſe,
Tient ſous un joug d'airain leur courage ſoumis,
Leur fait ſacrifier gloire, patrie, amis,
Et des droits les plus ſaints rompt le nœud légitime,
Alors, Seigneur, alors cet amour eſt un crime.

PIRRHUS.

Achille aima, Seigneur, ſervit-il moins l'Etat ?
En a-t-il moins brillé d'un immortel éclat ?
Aux yeux de l'Univers ſa gloire eſt affermie.

ULISSE.

Il eſt vrai, votre père aima Deïdamie ;
Thetis pour l'arracher aux ordres du Deſtin,
A ſa fière valeur voulut mettre ce frein :
Mais ſitôt qu'à ſes yeux j'eus fait briller des armes,
Il dédaigna l'amour & ſes vaines allarmes ;
D'un pas impatient il courut aux combats,
Quoiqu'il fût aſſuré d'y trouver le trépas :

Et vous, quoique certain d'y trouver la victoire,
Vous n'oſez... Ah ! Pirrhus, vous n'aimez plus la gloire.

PIRRHUS.

Sur d'injuſtes ſoupçons vous condamnez Pirrhus.

ULISSE.

Pourquoi donc prodiguer des efforts ſuperflus ?
Je connois Philoctete & ſa honte farouche ;
Vous eſperez en vain que la raiſon le touche.

PIRRHUS.

La colère eſt rapide & n'a que des tranſports ;
Je pourrai le fléchir par de nouveaux efforts.

ULISSE.

Je ſais trop quels conſeils vous donne Philoctete.

PIRRHUS.

Mais ces conſeils, Seigneur, ma fierté les rejette.
Je ne veux ni trahir Philoctete pour vous,
Ni tendre un piége aux Grecs pour ſervir ſon courroux.

ULISSE.

Peut-il avec les Grecs entrer en concurrence ?
N'en faites-vous, hélas ! aucune différence ?
Quoi, Seigneur, vous plaignez un cruel citoyen,
Plus ennemi des Grecs que s'il étoit Troyen ;
Et vous ne plaignez pas vos amis qui périſſent,
Dans un camp reſſerré nos Soldats qui languiſſent ;
Tremblans de notre abſence, & dans le deuil plongés,
La terreur & la mort les tiennent aſſiégés.
De mes concitoyens j'entends le ſang qui crie ;
Je veux courir, Seigneur, où périt ma patrie.

Si je ne puis ſans vous prévenir leur malheur,
Je confondrai du moins mon ſang avec le leur;
Et tandis que Pirrhus demeure ici tranquille,
J'irai, j'irai mourir ſur le tombeau d'Achille.

PIRRHUS.

Non, Seigneur, c'eſt à moi.....

ULISSE.

Le jour qu'il fut bleſſé,
Les Troyens, à l'envi, le voyant renverſé,
Sur lui de toutes parts fondoient avec furie,
Se diſputant entr'eux le reſte de ſa vie.
J'y courus, je lui fis un rempart de mon corps,
De ces fiers aſſaillans j'arrêtai les efforts.
Prodigue de mon ſang dans ce péril extrême,
D'un ſi noble fardeau je me chargeai moi-même;
Combattant d'une main, j'emportai ce Héros.
Lorſqu'il vit ma douleur éclater en ſanglots,
Cher ami, me dit-il, cache-moi tes allarmes,
Et laiſſe-moi mourir parmi le bruit des armes:
Par tes ſoins je ſuis libre, & je reſpire encor,
Tu m'épargne l'affront dont je flétris Hector.
Que mon fils à jamais en garde la mémoire,
Et te rende les ſoins que tu prends de ma gloire.
Sers-lui de père, ami; qu'il te ſerve de fils.
Voilà ſes derniers vœux, les avez-vous remplis?
De ſes fiers ennemis j'affrontai la furie:
Vous, en m'abandonnant, vous leur livrez ma vie.
Ils me perſécutez, & je fus ſon ſoutien;
Lui ſauvai l'honneur, & vous m'ôtez le mien.

PIRRHUS.

Ah ! Seigneur, je vous dois ce que vous dût mon père,
A mes yeux deſſillés vous rendez la lumière.
Hélas ! du tendre amour j'ignorois la fureur,
Pour la première fois il parloit à mon cœur ;
D'un tranſport inconnu je n'ai pas été maître,
Par vos ſages conſeils déſormais je vais l'être ;
Je renonce à l'amour ; je déteſte ſes feux.....

ULISSE.

Retournez au vaiſſeau, c'eſt tout ce que je veux.

PIRRHUS.

J'y cours.

SCENE III.

ULISSE, PIRRHUS, SOPHIE, DÉMAS.

SOPHIE *à Pirrhus.*

Eclairciſſez un ſoupçon qui me tue.

ULISSE *à Pirrhus.*

Le temps preſſe, Seigneur, ôtons-nous de ſa vue.

PIRRHUS

faiſant un pas pour ſe retirer.

Un devoir important me force à vous quitter, Madame.

SOPHIE *l'arrêtant.*

Non, Seigneur, vous devez m'écouter.
Un injuſte refus flétriroit votre gloire,
Je vous imputerois la fraude la plus noire.

ULISSE *à Pirrhus, bas.*

Songez au ſort des Grecs commis à votre foi.

PIRRHUS *à Uliſſe.*

Pour vous en aſſurer, demeurez près de moi.
La Princeſſe, Seigneur, ne connoît point Uliſſe.
à Sophie.
Quel eſt donc ce ſoupçon qu'il faut qu'on éclairciſſe ?

SOPHIE.

Près de cet antre affreux, mes yeux épouvantés
Ont vû d'indignes fers, & des Soldats poſtés.
Que veulent-ils, Seigneur ? eſt-ce nous qu'on aſſiége ?
Mon père a-t-il encore à craindre un autre piége ?

PIRRHUS.

Madame, ce ſoupçon qui vient de vous affliger,
Philoctete ſans moi pourroit le diſſiper.
Sachez de lui le ſort qu'il deſtine à la Grece,
Décidez là-deſſus du piége qu'on lui dreſſe.

SOPHIE.

Ah ! Seigneur, votre cœur eſt noble & généreux,
Vous n'aurez point recours à des piéges honteux :
Vous paroiſſiez touché du ſort de Philoctete,
Mon cœur en reſſentoit une douceur ſecrette.
Dans le creux d'un rocher ce Héros ignoré,
Peut-il y trouver un aſile aſſuré ?

Tant de malheurs, hélas! empoiſonnent ſa vie;
Faut-il que juſqu'au bout elle ſoit pourſuivie?
Les monſtres odieux qu'enferme ce déſert,
Sans trouble, ſans effroi, s'y trouvent à couvert;
Dans un calme profond habitent leurs tanières,
Le tranquille ſommeil y ferme leurs paupières;
Avec eux confiné, mon père malheureux,
Ne peut donc vivre en paix & reſpirer comme eux?

PIRRHUS.

Engagez votre père à ſecourir la Grece,
Vous verrez nos fureurs ſe changer en tendreſſe.

SOPHIE.

La gloire d'un grand nom coûte cher aux Héros;
Un affront à leurs yeux eſt le plus grand des maux.
Mon père pouvoit-il n'y pas être ſenſible?
Faut-il donc d'un mortel exiger l'impoſſible?
Peut-il dans un moment aimer ſon ennemi,
Et calmer ſon courroux par le temps affermi?
Laiſſez moi quelques jours pour adoucir ſon ame;
Et vaincre par degrés la haine qui l'enflamme.
Par trop d'empreſſement lui ferai-je penſer
Que ſon malheur enfin commence à me laſſer?
Mon père eſt mon tréſor, ma joie & ma couronne,
L'honneur de le ſervir m'eſt plus cher que le trône.
Plus il eſt malheureux, moins je veux aujourd'hui
Lui laiſſer ſoupçonner que je ſouffre pour lui.

Je lui tiens lieu d'amis, de ſujets, de famille ;
Hélas ! qui le plaindra, ſi ce n'eſt pas ſa fille !

ULISSE.

Vous entendez, Seigneur, on demande du temps,
A peine pouvez-vous accorder des inſtans.
Quand la foudre à la main tous les Dieux nous menacent,
Quand leurs fléaux vengeurs ſur nos têtes s'amaſſent,
Quand l'effet de l'Oracle à peine eſt ſuſpendu,
Pourriez-vous differer ? . . . .

SOPHIE.

Ah ! mon père eſt perdu.
Je vois dans les fureurs de ce refus barbare,
Le ſpectacle d'horreur que Pirrhus me prépare.

PIRRHUS.

Vous croyez que Pirrhus. . . . .

SOPHIE.

Oui, cruel, je crois tout.
Mais calmez-vous mon père, en le pouſſant à bout ?
Nos malheurs vous font-ils oublier qui nous ſommes ?
Et n'eſt-il à vos yeux que le dernier des hommes ?
Hélas ! il fut jadis l'appui des malheureux ;
L'univers reſpira par ſes ſoins généreux :
Pour prix de ces bienfaits l'opprobre l'environne.
On avilit en lui la majeſté du trône.
Manque-t-il à ſon ſort quelque calamité ;
L'inſulte, l'abandon, l'exil, la pauvreté. . . . ;

Il ſouffre des tourmens dont frémit la nature ;
N'achevez point, Seigneur, de combler la meſure,
Laiſſez à ma douleur le temps de reſpirer.
Mais ſi votre pitié n'oſe me raſſurer,
Je vais en vous quittant le couvrir de mes larmes,
Et mon ſang s'offrira le premier à vos armes.

PIRRHUS.

Vous, Madame, mourir ! Ah ! calmez votre effroi ;
Que vos périls plutôt puiſſent tomber ſur moi.

ULISSE *à Pirrhus.*

Les Dieux vous ont choiſi, Seigneur, pour ſauver la patrie ;
Vous la perdez, Seigneur, ſi vous ſuivez Sophie.

SOPHIE *à Uliſſe.*

Vous étouffez en lui l'honneur & la pitié.

ULISSE *à Sophie.*

Je fais revivre en lui la gloire & l'amitié.

SOPHIE *à Uliſſe.*

Vos conſeils de ſon cœur dégradent la nobleſſe.

ULISSE *à Pirrhus.*

Ses conſeils dangereux n'inſpirent que foibleſſe,
Venez, domptez ainſi cet ennemi nouveau ;
Votre patrie en pleurs vous attend au vaiſſeau,

SOPHIE *à Pirrhus.*

Mon père vous implore, on cherche à le ſurpren-
dre,
Sans même lui laiſſer l'honneur de ſe défendre:
Les fers ſont préparés pour enchaîner ſon bras.
Pirrhus approuve-t-il des ſentimens ſi bas?

PIRRHUS.

De quel côté, grands Dieux, doit donc tourner
mon ame?
regardant Sophie.
Ses diſcours ſont pour moi comme des traits de
flamme;
Sa douleur toute entière a paſſé dans mon cœur;
Ah! l'amour eſt ici d'accord avec l'honneur.
Je cours où le péril.....

ULISSE *à Pirrhus.*

Ah! ciel, qu'allez-vous faire?

PIRRHUS

*à la voix d'Uliſſe ſe retourne d'un air embar-
raſſé.*
à Sophie.

Je vais.... Quoi, vous pleurez.... Courons à
votre père.

SCENE IV.

ULISSE, DÉMAS.

ULISSE.

TU crois par ton amour rendre leur ſort meilleur ;
Non, non, tu vas te perdre, & combler leur malheur.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, PALMIRE.

SOPHIE.

MOn père a vû les Grecs qui vouloient le
surprendre,
Et n'a point vû Pirrhus qui venoit nous défendre.
Il épargne un affront à l'auteur de mes jours;
Les cruels l'enlevoient ſans cet heureux ſecours.
Il m'adore, dit-il, Palmire, quel langage
Inconnu juſqu'ici dans cette iſle ſauvage!
J'ai pâli, j'ai rougi, je n'oſois l'écouter,
Et mon cœur malgré moi s'en laiſſoit enchanter.
Palmire, n'eſt-ce point ce qu'il fait pour mon
père,
Qui rend à mes regards ſa préſence ſi chère?

PALMIRE.

Eh! que ne puis-je encor vous laiſſer ignorer
Le charme de vos yeux pour ſe faire adorer!
N'eſtimez qu'en tremblant ces brillans avantages.

SOPHIE.

J'ai gravé dans mon cœur vos maximes ſi ſages.
Hélas! cette beauté, ce charme ſouverain,
Dont le ſexe s'honore, & qui le rend ſi vain,

Si la vertu n'en fait un ornement céleſte,
Eſt des Dieux irrités le don le plus funeſte.

PALMIRE.

Sur le cœur de Pirrhus régne votre beauté;
Armez-vous contre lui d'une noble fierté.

SCENE II.

PHILOCTETE, SOPHIE, PALMIRE.

PHILOCTETE.

SUis-je donc Philoctete ? ô comble d'infamie !
Je ne vis plus qu'au gré d'une voix ennemie.
N'ai-je pas vû les fers qui devoient m'enchaîner ?
Aux pieds d'Agamemnon l'on prétend m'entraîner :
Moi qui vis devant moi trembler la terre entière,
Sans gloire déſormais, rampant dans la pouſſière.....
Ma fille, il faut remplir le plus cher de mes vœux,
Il faut ſauver l'honneur d'un père malheureux.

SOPHIE.

Vos moindres vœux pour moi ſont un ordre ſuprême,
Je ferai tout pour vous, j'en jure par vous-même.

PHILOCTETE.

N'eſt-ce pas à tes yeux un crime plein d'horreur,
Que d'oſer préferer ſa vie à ſon honneur ?

SOPHIE.

Sans doute.

PHILOCTETE.

Prends ce fer que te préſente un père.

SOPHIE.

Elle met ce poignard à ſa ceinture.

Mon bras eſt prêt à tout, parlez, que faut-il faire ?

PHILOCTETE.

Garde-toi bien ſur-tout qu'une indigne pitié
Ne me faſſe rougir de ton peu d'amitié.
J'ai vécu comme Hercule, & veux mourir de même ;
Son exemple à mes yeux eſt une loi ſuprême.
Point de cris, point de pleurs, point de honteux ſoupir ;
Si mon honneur t'eſt cher, reſpecte mon deſir.

SOPHIE.

Mon père.

PHILOCTETE.

Le poiſon, triſte objet de ma crainte,
Peut dans ce jour encor me porter une atteinte ;
Les Grecs pourroient ſaiſir ce funeſte moment,
Pour conſommer l'horreur de mon enlevement.
S'ils oſent à tes yeux tenter un ſi grand crime,
Il faut à leur fureur dérober leur victime.

SOPHIE.

Eh comment ?

PHILOCTETE.

Ce qu'Hercule exigea de son fils ;
Pour arracher un père aux douleurs, aux mépris,
Je l'exige de toi.

SOPHIE.

Ce fut un parricide.
Ah ! que m'ordonnez-vous ?

PHILOCTETE.

Ce fils chéri d'Alcide
Ne lui refusa point de si justes transports.

SOPHIE.

Moi qui voudrois pour vous affronter mille morts,
Je n'aurai donc bravé la mer & ses abîmes,
Que pour livrer mon bras au plus affreux des crimes ?

PHILOCTETE.

Ton père & ton ferment t'en ont fait un devoir.

SOPHIE.

Non, Seigneur ; mais ma vie est en votre pouvoir.
Ah ! donnez-moi la mort par pitié, par colère ;
Mais ne me forcez pas d'assassiner mon père.

PHILOCTETE.

O pitié trop cruelle ! ainsi sans s'étonner,
Aux pieds d'Agamemnon tu me verrois traîner ?
Ah ! je vois trop enfin que ma fureur extrême
N'a dans mon désespoir d'autre appui que moi-même.

Le temps fuit, hâtons-nous, avant que le venin
Assoupisse ma haine & désarme ma main;
Hâtons-nous de lancer ces flèches redoutables,
De carnage & de sang toujours insatiables,
Qui portent aux mortels d'inévitables coups.
Commençons par Pirrhus.

SOPHIE

courant après son père.

Seigneur, que faites-vous?

PHILOCTETE.

Qu'entends-je! quelle voix s'oppose à ma colère!
Eh quoi perfide encor, veux-tu trahir ton père?

SOPHIE

d'un air embarrassé.

En épargnant Pirrhus, je veille sur vos jours;
Je vous ai conservé par son heureux secours.

PHILOCTETE.

Pirrhus a tout conduit; eh quelle autre puissance
Auroit de ses soldats enhardi l'insolence?

PALMIRE.

C'est lui, Seigneur, c'est lui, dont l'invincible bras
A loin de notre aspect précipité leurs pas.
Sur d'injustes soupçons votre cœur s'en défie.
Pourroit-il vous haïr? il adore Sophie.

PHILOCTETE.

Il l'aime!

SOPHIE.

Ses ſermens ſont garants de ſes feux.

PHILOCTETE.

Il t'aime! ... Quelque eſpoir ſe préſente à mes yeux;
Je ne puis me cacher les vertus dont il brille;
Il n'eſt point de mortel plus digne de ma fille ...
Eh qui peut mieux ſervir la trop juſte fureur
Que les Chefs de la Grece allument dans mon cœur!
Dis-lui que ſon amour eſt connu de ton père,
Et que même à ſes feux je ne ſuis point contraire;
Mais ſi pour nous venger il ne ſe joint à moi,
Rejette avec horreur les offres de ſa foi.

SOPHIE.

Je le jure à mon père.

PHILOCTETE.

Ah! ma chère Sophie,
Je ſens avec douleur que je te ſacrifie.

SOPHIE.

Vous, Seigneur!

PHILOCTETE.

Tu quittas le trône & ſes douceurs,
Pour venir avec moi partager des malheurs.
Tes ſoins compatiſſans, ta vertu ſecourable,
M'ont fait preſque oublier que j'étois miſérable.
Ta piété pour moi doit toucher tous les Dieux;
Je n'oublirai jamais des ſoins ſi précieux.

Mais quand la gloire parle, & que l'honneur murmure,
Je ne reconnois plus la voix de la nature.
Tu ſais de quel opprobre on a couvert mon front....
Pardonne-moi des pleurs que m'arrache un affront;
Ma fille, je ne puis en perdre la mémoire,
Je ne puis....

SOPHIE.

Croyez-vous que j'aime moins la gloire?
Les pleurs que vous verſez me déchirent le cœur,
Et me font bien ſentir de quel prix eſt l'honneur.
Vous voyant chaque jour dans notre ſolitude,
Mon cœur s'eſt fait du vôtre une profonde étude;
Et ſi le mien, Seigneur, ne peut vous égaler,
Au moins il vous admire, & veut vous reſſembler.
J'ai partagé l'éclat dont a brillé mon père,
Je partage aujourd'hui l'affront qu'on lui veut faire.

PHILOCTETE.

O ma fille! ô mon ſang! juſte Ciel, qu'il eſt doux
De revivre en des fils qui ſoient dignes de nous!
Je vois Pirrhus, je vais rentrer dans notre aſile;
Toi, prends ſoin d'éprouver le cœur du fils d'Achille.

SCENE III.

PIRRHUS, SOPHIE, PALMIRE.

PIRRHUS.

MAdame, ces Soldats ſont enfin diſperſés ;
Ce n'eſt pas ſans effort que je les ai chaſſés :
Peut-être en un moment reviendront-ils en foule.
Profitons pour partir du moment qui s'écoule,
Engagez votre père à remplir leurs ſouhaits ;
Que le ſalut public ſoit un de vos bienfaits.
A ce motif preſſant qui doit fléchir votre ame,
Oſerois-je ajouter l'intérêt de ma flame ?
Mais non, Pirrhus en vain brûle pour vos appas,
Vous allumez un feu que vous ne ſentez pas.

SOPHIE.

Eſt-ce aux vœux de Pirrhus me montrer trop ſévère,
Que de lui ſuggerer les moyens de me plaire ?
Mon père eſt informé de votre amour pour moi,
Il conſent qu'un himen couronne votre foi ;
Mais c'eſt dans ſes Etats que les nœuds d'Himenée
Doivent à votre ſort unir ma deſtinée.

PIRRHUS.

Ah ! divine Princeſſe... eh pourquoi mêlez-vous
La cruelle amertume avec des nœuds ſi doux ?

PIRRHUS.

Mais la Grece sur lui n'a point perdu ses droits.

SOPHIE.

Je vous entends, je sais ce que vos Grecs vont faire.

Ma vie est attachée à celle de mon père,
Et ma main que l'Himen destinoit à Pirrhus,
Va bientôt mettre un frein à leurs droits prétendus.

PIRRHUS.

Que dites-vous ? quittez ce langage terrible.

SOPHIE.

Mon père m'a lié par un serment horrible.
La crainte d'un affront qui déchire son sein...

PIRRHUS.

Eh bien ?

SOPHIE.

De ce poignard l'a fait armer ma main.

PIRRHUS.

Pourquoi ?

SOPHIE.

Si vos Soldats s'avançoient pour le prendre,
Et pendant son sommeil tentoient de le surprendre,
Pour prévenir sa honte & tromper leur fureur,
Il veut que ce poignard soit plongé dans son cœur.

PIRRHUS.

Quoi ! Madame, vos mains deviendroient parricides !

SOPHIE.

Que ſais-je ! leurs fureurs me ſerviront de guides.
Pourrois-je voir mon père arraché de mes bras,
Devenir le jouet de vos cruels Soldats ?
Pour Philoctete & moi qu'eſt-ce donc que la vie ?
Dois-je le réſerver aux traits de l'infamie ?
Un mortel ſans honneur n'eſt plus qu'un monſtre affreux,
Que tout autre homme abhorre, & qui craint tous les yeux ;
Chaque regard l'inſulte, & réveillant ſa honte,
De ſon honneur perdu lui redemande compte ;
Lui fait baiſſer la vue, & ſemble l'avertir
De fuir dans le tombeau qui devroit l'engloutir.

PIRRHUS.

Non, vous n'eſſuirez point un deſtin ſi barbare,
Je m'offrirai pour vous au ſort qu'on vous prépare ;
Non, vous ne verrez plus ces farouches Soldats,
Duſſai-je mille fois affronter le trépas.

SOPHIE.

Ah ! ſi je trouve en vous une ame généreuſe,
Je chérirai des nœuds qui me rendront heureuſe ;
Que je puiſſe devoir mon père à mon amant ;
Elevez à l'amour ce noble monument.
Voyez-vous ſans gémir ſon ſort épouvantable ?
Etes-vous à l'abri du deſtin qui l'accable ?

Si les hommes, hélas ! réfléchiſſoient ſur eux ;
Ils répandroient des pleurs ſur tous les malheureux.
Dieux ! je vois des Soldats, je cours près de mon père.

PIRRHUS.

Je ſaurai réprimer leur effort téméraire.

SCENE IV.

ULISSE, PIRRHUS, DÉMAS, *Troupe de Soldats.*

ULISSE *à Pirrhus.*

UNe barque du camp arrive dans ces lieux ;
Les Troyens ſont inſtruits de l'oracle des Dieux.
Ils ont ſu profiter du temps de votre abſence,
Et la flame à la main ils preſſent leur vengeance.
Si par vous l'ennemi n'eſt bientôt devancé,
La flotte eſt embraſée, & le camp eſt forcé.

PIRRHUS.

Ah Dieux !

ULISSE.

Déja, Seigneur, nos troupes avancées,
Après un grand carnage, ont été repouſſées ;
Le reſte s'eſt ſauvé dans nos retranchemens ;
Mais tout y retentit d'affreux mugiſſemens.

On y pleure bleſſés Ménelas, Diomede,
Et le fils de Neſtor, le brave Traſimede.

PIRRHUS.

Que de maux !...

ULISSE.

Les vainqueurs enflés de leurs ſuccès,
Sur votre abſence encor méditent des progrès.
Les cruels ont fouillé dans le tombeau d'Achille,
De ſon ombre ſacrée ils ont ſouillé l'aſile ;
Les reſtes de ſon corps, ces reſtes précieux,
Auxquels les Grecs rendoient des ſoins religieux,
Profanés maintenant, traînés autour de Troie,
Des chiens & des vautours ſont devenus la proie.

PIRRHUS.

O jour épouvantable !

ULISSE.

Hélas ! ſi mes avis
Ce matin par Pirrhus avoient été ſuivis,
Les Grecs avant l'attaque auroient vû Philoctete ;
Vous auriez prévenu leur ſanglante défaite.

PIRRHUS.

Je ne puis ſoutenir vos regards, mes remords.
Partons, quittons, Seigneur, ces déteſtables bords.
Non, non, ſans me venger je ne ſaurois plus vivre.

ULISSE.

Mais Philoctete enfin eſt-il prêt à vous ſuivre ?

PIRRHUS.

De quel nom odieux venez-vous me frapper ?

ULISSE.

Philoctete en effet cherchoit à vous tromper.

PIRRHUS.

Eſt-il donc ſûr, Seigneur, qu'il nous ſoit néceſſaire ?
Ne pourrai-je ſans lui venger l'affront d'un père ?

ULISSE.

Les Dieux ont déja trop ſignalé leur courroux,
Le bras de la vengeance eſt étendu ſur nous :
Dût celui de Pirrhus s'épuiſer en miracles,
Vaincra-t-il le Deſtin protecteur des Oracles ?
Il nous faut Philoctete, & l'on va l'enlever.
Ces Soldats.....

PIRRHUS.

Arrêtez ; Dieux ! que vont-ils trouver ?

ULISSE.

Eh quoi ! Pirrhus encore oſe-t-il le défendre ?

PIRRHUS.

Qu'aucun de ces Soldats n'avance pour le prendre ;
Il les attend armé des traits du déſeſpoir,
Et ſa mort pour toujours va tromper votre eſpoir.

ULISSE.

Dieux ! que décidez-vous de ma triſte patrie ?

PIRRHUS.

Je hais autant que vous ſa noire barbarie.
Daignez pour un moment ſuſpendre encor vos coups :
Si mes efforts ſont vains, je m'abandonne à vous.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PIRRHUS.

AH ! que jamais mon ame à tes tranſports livrée,
De tes noires vapeurs ne ſe trouve enivrée,
Implacable colère, indomptable courroux,
Des fiers tirans du cœur le plus cruel de tous !

SCENE II.

ULISSE, PIRRHUS, DÉMAS.

PIRRHUS.

N'En eſperons plus rien en faveur de la Grece.

ULISSE.

Il ne jouira pas du malheur qui nous preſſe.
Liſez, liſez l'Arrêt que nos Grecs ont dicté,
Et qui ſans differer doit être executé.

PIRRHUS.

Il lit bas, & enſuite d'un air embarraſſé.
Peut-être il le mérite ... & ſa haine conſtante ...
Mais de tant de fureurs Sophie eſt innocente.

En livrant Philoctete aux horreurs du trépas,
Vous vengez la patrie & ne la ſauvez pas.

ULISSE.

C'eſt ce qui met le comble aux malheurs de la Grece;
Il exerce à ſon gré ſa fureur vengereſſe.
Les Dieux ſe ſont rendus garants de ſon courroux;
En mourant loin du camp, il nous immole tous.
Le barbare le ſait; ô haine épouvantable!
Le trépas à ce prix lui paroît deſirable.
Mais avant que ſa mort nous ôte tout eſpoir,
Je veux tout eſſayer, Seigneur, je veux le voir.

PIRRHUS.

Vous, le voir, vous, Uliſſe? effroyable entrevue!
Qu'oſez-vous eſperer de ſa fatale vue?
Il ne ſait point encor qu'Uliſſe eſt à Lemnos;
Mais il vous croit toujours l'auteur de tous ſes maux.

ULISSE.

Je veux le voir, Seigneur, que riſquai-je? ma vie,
Que je voudrois cent fois donner pour ma patrie!
Peut-être que mon ſang calmera ſon courroux;
Laiſſez-moi, je vais ſeul me livrer à ſes coups.
Daigne, ſage Minerve, être ma conductrice;
Ce n'eſt qu'à tes bontés que l'on connoît Uliſſe.
Les cœurs, quand tu le veux, fléchiſſent ſous ta loi;
Les fières paſſions ſe taiſent devant toi.

Fais goûter la raiſon à ce Guerrier farouche ;
Daigne pour le toucher lui parler par ma bouche ;
De ſon ame embraſée amollis les reſſorts.
Et que peuvent ſans toi mes trop foibles efforts ?
Des Grecs prêts de périr écarte la tempête.

SCENE III.

PHILOCTETE, ULISSE, PIRRHUS, SOPHIE, PALMIRE, DÉMAS.

PHILOCTETE *à Pirrhus.*

JE vous retrouve ici, Seigneur, qui vous arrête ?
Les Grecs refuſent-ils de partir avec vous ?
En vain vous eſperez de fléchir mon courroux.
Me trompai-je ? A Lemnos l'auteur de tant d'allarmes !
à ſa fille.
C'eſt lui-même, grands Dieux ! qu'on me rende mes armes.

ULISSE

mettant ſon épée aux pieds de Philoctete.

Les voici.

PHILOCTETE.

Tu mourras, mon courroux enflammé....

Le Philoctete emporté de fureur fait un mouvement pour relever l'épée. Pirrhus qui craint qu'il ne la plonge dans le cœur d'Uliſſe, prend les mains de Philoctete & l'empêche de la relever.

PIRRHUS.

Contre un Guerrier, Seigneur, ſoumis & déſarmé.

PHILOCTETE *à Pirrhus.*

Si vous vous arrêtez à ces dehors perfides,
Vous connoiſſez bien peu l'eſclave des Atrides.
Non, je ne reçois point leurs vœux intéreſſés.

Il adreſſe la parole à Uliſſe.

C'eſt pour vous, Rois cruels, que vous vous abbaiſſez;
Juſques dans vos remords vous m'offenſez encore.
Un trait du Ciel vengeur vous perce, vous dévore;
Un oracle accablant vous a glacé d'effroi;
Vous vous trouvez preſſés entre les Dieux & moi.
Leur glaive étincelant éclate à votre vue;
Voilà l'affreux objet dont votre ame eſt émue.
Allez, barbares Grecs, je ne puis rien pour vous;
Vos prières ne font qu'irriter mon courroux.

à Uliſſe.

Ote-toi de mes yeux, va trouver tes complices;
Va, cours, ſans differer, partager leurs ſupplices:

Songe dans les malheurs qui vont t'envelopper ;
Que j'ordonne les coups dont on doit te frapper.

ULISSE.

Frappez ; mais à moi ſeul bornez votre furie,
Et ne l'étendez pas juſqu'à votre patrie.

PHILOCTETE.

Graces à mon exil, cruel, je n'en ai plus ;
Les cris que j'ai pouſſés les a-t'elle entendus ?
Depuis neuf ans entiers que dure ma misère,
M'a-t-elle témoigné les bontés d'une mère ?
La vengeance des Dieux doit agir à mon choix ;
Sur qui doit en tomber l'épouvantable poids ?
Les Troyens m'ont haï dans une guerre ouverte ;
Les Grecs que je ſervois ont conjuré ma perte.
Les Troyens m'ont bleſſé quand je les attaquois ;
Les Grecs m'ont écraſé quand je les défendois.
Quand je ſouffrois pour eux un horrible ſupplice,
Ils ont joint contre moi la rage à l'artifice.
Du plus cruel affront les traîtres m'ont noirci ;
Perfide, eſt-ce un Troyen qui m'a conduit ici ?

ULISSE.

Les Grecs n'ont point, Seigneur, flétri votre mémoire :
Nos Dieux, quoiqu'offenſés, craignent-ils pour leur gloire ?
Nous pouvons l'attaquer, mais non pas la ternir.
Nous déclarer contre eux, c'eſt déja nous punir ;

Et loin de rien ôter à leurs honneurs ſuprêmes,
La honte du forfait retombe ſur nous-mêmes.
Auſſi les Dieux, Seigneur, s'appaiſent aiſément,
Ils n'arment point leur cœur d'un long reſſentiment.
Un ſimple repentir qu'anime la prière,
Fait oublier l'outrage, & fléchit la colère;
Il aſſure au coupable un pardon généreux.
En pardonnant, Seigneur, on eſt ſemblable aux Dieux.

PHILOCTETE.

Les Dieux ſont-ils moins grands, quand leur juſte vengeance
Fait contre des ingrats éclater leur puiſſance?
Quand la foudre à la main leur fureur fait trembler?
C'eſt à ces Dieux vengeurs que je veux reſſembler;
Je modele ſur eux le courroux qui me guide;
J'attache à votre camp leur oracle homicide.
Aiguiſez tous vos traits, préparez-vous, Troyens;
Je venge vos malheurs, vous vengerez les miens,
Je voue à vos fureurs les Grecs que je déteſte.
Dieux, épargnez Pirrhus, & foudroyez le reſte.

PIRRHUS *à Uliſſe.*

Eloignons-nous, Seigneur, je frémis d'écouter
Des imprécations que je dois déteſter.
Il veut envelopper dans la même vengeance
Tant de Grecs, tant de Rois dont il fait l'innocence.

Voudrois-je être excepté d'un ſort commun à tous ?
Laiſſons ce cœur farouche en proie à ſon courroux ;
L'excès de ſes fureurs dégage ma promeſſe :
J'ai promis, pour ſauver, non pour perdre la Grece.
Il en coûte à mon cœur un ſacrifice affreux ;
Mais au ſalut public je dois mes premiers vœux.
Partons, & ſans gémir ſous le joug d'un oracle,
Courons par nos exploits ſurmonter cet obſtacle.
La patrie & l'honneur ne ſont-ils pas des Dieux ?
Ceux-là parlent, Seigneur, & ſont grands à mes yeux ;
Leur voix eſt pour Pirrhus le plus ſûr des augures,
Et ſuffit à ſon bras pour venger leurs injures.

PHILOCTETE.

Ces nobles ſentimens ſi dignes de Pirrhus,
Uliſſe va ſans moi les trouver ſuperflus.

ULYSSE.

Vous vous plaignez toujours d'Agamemnon, d'Uliſſe ;
Ils ſe plaindroient de vous avec plus de juſtice.
Que votre exil enfin ſoit légitime ou non,
Les Dieux vous ont donné pour Chef Agamemnon.
Qui peut vous affranchir de cette loi rigide,
Et que répondrez-vous aux exemples d'Alcide ?

Vous avez ſur ſes pas partagé ſes travaux,
Et vous ne doutez point qu'il ne fut un Héros.
Vous vous le propoſez comme un parfait modelle.
Si vous nous retracez ſa valeur immortelle,
Retracez-nous auſſi ſa magnanimité.
Par le tiran d'Argos haï, perſecuté,
Malgré les fiers tranſports de ſon ame irritée,
Il reconnut les Dieux dans la voix d'Euriſtée,
Soumis, obéiſſant dans ſes travaux divers,
Aux ordres du tiran parcourant l'univers,
Il brava l'enfer même, affronta le tonnerre,
Et de ſon nom fameux fit retentir la terre.
Quiconque pour vertus n'offre que des exploits,
Mais ſans humanité, ſans reſpect pour les loix,
Il n'importe comment le vulgaire le nomme,
Bien loin d'être un Héros, à peine eſt-il un homme.

PHILOCTETE.

Barbare....

ULISSE.

Faites trêve à d'inutiles cris.
Vous oſez conſpirer contre votre pays.
Quand un homme a formé ce projet parricide,
On dévoue aux tourmens ce citoyen perfide,
Son opprobre s'attache aux flancs qui l'ont porté;
Et ſa honte le ſuit dans ſa poſterité.
A ſes concitoyens ſon nom eſt execrable;
On recherche avec ſoin les traces du coupable.
Rebut de l'univers, à ſoi-même odieux,
Il vit errant, ſans loix, ſans amis & ſans Dieux.

Son ſupplice aux mortels offre un exemple horrible ;
Le tombeau lui refuſe un aſile paiſible,
Et la terre abandonne aux monſtres dévorans
De ſon corps déchiré les reſtes expirans.
Ses mânes agités d'une éternelle rage,
En vain parmi les morts ſe cherchent un paſſage ;
L'enfer même, l'enfer ſe rend ſourd à ſes cris.
Si vous l'oſez, cruel, vengez-vous à ce prix.

SOPHIE.

Mon père, détournez cette horrible menace.

PHILOCTETE.

Les deux premiers vers à part, les trois autres haut.

Quel tableau le barbare oppoſe à mon audace !
Je ne puis ſans frémir en retracer l'horreur.
Philoctete, eſt-ce à toi d'éprouver la terreur ?
Eſt-ce à la voix d'Uliſſe à qui tu dois te rendre ?
Ah Dieux ! aurois-je dû m'expoſer à l'entendre !

ULISSE *à Pirrhus.*

Partez ; bientôt ici renvoyez des vaiſſeaux
Qui puiſſent à ſon gré tranſporter ce Héros.
Maître du ſort des Grecs, qu'il le ſoit de lui-même.
Ne parlez point au camp de ſon courroux extrême ;
Peut-être craindroit-on d'abreger ſon ennui.
Emmenez tous nos Grecs, je reſte près de lui.

PHILOCTETE.

Uliſſe près de moi ! retire-toi, barbare,
Et qu'un rempart d'airain pour jamais nous ſépare.

ULISSE.

Si votre cœur pour moi ne peut être adouci,
Suivez les Grecs, Seigneur, & me laiſſez ici.

PHILOCTETE.

Par combien de reſſorts le perfide m'aſſiege !
Fuyons, ſon repentir n'eſt encore qu'un piege.

Il fait quelques pas pour ſe retirer.

Tout juſqu'à ſon reſpect doit m'en être odieux.
Quel remords malgré moi me ramene à ſes yeux !
Quel trouble ſon diſcours a jetté dans mon ame !
J'ai peine à retrouver le courroux qui m'enflamme...
Que de vœux oppoſés me déchirent le cœur !..
Dieux, qui me terraſſez, laiſſez-moi ma fureur...

ULISSE.

De larmes & de cris toujours inſatiable,
Le Dieu ſeul des enfers ſe montre inéxorable ;
Mais le Ciel ſur nos cœurs ſi jaloux de régner,
Par la douceur, l'amour, aſpire à les gagner.

SOPHIE.

Eſt-ce la voix d'Uliſſe ou le Ciel qui me touche ?..
Mais le reſpect m'arrête & me ferme la bouche,
Je n'oſe qu'en tremblant lever les yeux vers vous.
Souffrez que votre fille embraſſe vos genoux ;
Mon père, c'eſt pour vous que reſpire Sophie.

PHILOCTÈTE.

Crois-tu que de ton cœur ton père ſe défie ?
Si long-temps éprouvé dans mon adverſité,
De ton zèle pour moi je ſais la pureté.
Eh pourquoi te contraindre & me cacher tes larmes ?
Ah ! je ne t'ai déja cauſé que trop d'allarmes.
Oublirois-je les maux que Sophie a ſoufferts ?
Je t'enſeveliſſois dans ces affreux déſerts ;
J'étouffois ſans pitié l'eſpoir de ma famille ;
Mon courroux devenoit le bourreau de ma fille.
Reproches accablans que je ne puis ſouffrir !
Je dois, ſans différer, pardonner ou mourir.

PIRRHUS.

Ah ! pardonnez, Seigneur, & rendez-lui ſon père.

PHILOCTÈTE.

Oui, je rends à Pirrhus une épouſe ſi chère.
Par ſes vertus, Seigneur, elle eſt digne de vous.

PIRRHUS.

Ah ! Seigneur, vous comblez mes ſouhaits les plus doux.

PHILOCTÈTE.

Le Ciel m'ouvre les yeux ſur la vertu d'Uliſſe,
Et ſemble m'annoncer la fin de mon ſupplice.
En marchant ſur ſes pas au rivage Troyen,
Nous ſuivrons le grand homme & le vrai citoyen.

Fin du cinquiéme Acte.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Philoctete*, *Tragédie*, & je crois qu'on en peut permettre l'impreſſion. A Paris, ce 15 Novembre 1755.

CREBILLON.

Corneille, Pierre

POLYEUCTE,

MARTYR;

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

1643.

A LA REINE RÉGENTE.

MADAME,

QUELQUE connaiſſance que j'aie de ma faibleſſe, quelque profond reſpect qu'imprime Votre Majeſté dans les ames de ceux qui l'approchent, j'avoue que je me jette à vos pieds

ſans timidité & ſans défiance, & que je me tiens aſſuré de lui plaire, parce que je ſuis aſſuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'eſt qu'une Pièce de Théâtre que je lui préſente, mais qui l'entretiendra de Dieu : la dignité de la matiere eſt ſi haute, que l'impuiſſance de l'Artiſan ne la peut ravaler ; & votre ame Royale ſe plaît trop à cette ſorte d'entretien, pour s'offenſer des défauts d'un Ouvrage où elle rencontrera les délices de ſon cœur. C'eſt par-là, MADAME, que j'eſpere obtenir de Votre Majeſté le pardon du long temps que j'ai attendu à lui rendre cette ſorte d'hommage. Toutes les fois que j'ai mis ſur notre Scène des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paraître devant elle, quand j'ai conſidéré qu'avec quelque ſoin que je les puſſe choiſir dans l'Hiſtoire, & quelques ornemens dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyait de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choſes proportionnées, il fallait aller à la plus haute eſpèce, & n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une Reine très-Chrétienne, & qui l'eſt beaucoup plus encore par ſes actions que par ſon titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus Chrétiennes, dont l'amour & la gloire de Dieu formaſſent les plus beaux traits, & qui rendît les plaiſirs qu'elle y pourra prendre auſſi propres à exercer ſa piété, qu'à délaſſer ſon eſprit. C'eſt à cette extraordinaire &

admirable piété, MADAME, que la France eſt redevable des bénédictions qu'elle voit tomber ſur les premieres armes de ſon Roi ; les heureux ſuccès qu'elles ont obtenus en ſont les rétributions éclatantes, & des coups du Ciel, qui répand abondamment ſur tout le Royaume les récompenſes & les graces que Votre Majeſté a méritées. Notre perte ſemblait infaillible, après celle de notre grand Monarque : toute l'Europe avait déja pitié de nous, & s'imaginait que nous nous allions précipiter dans une extrême déſordre, parce qu'elle nous voyait dans une extrême déſolation : cependant la prudence & les ſoins de Votre Majeſté, les bons conſeils qu'elle a pris pour les exécuter, ont agi ſi puiſſamment dans tous les beſoins de l'État, que cette premiere année de ſa Régence a non-ſeulement égalé les plus glorieuſes de l'autre règne, mais a même effacé, par la priſe de Thionville, le ſouvenir du malheur qui devant ſes murs avait interrompu une ſi longue ſuite de victoires. Permettez que je me laiſſe emporter au raviſſement que me donne cette penſée, & que je m'écrie dans ce tranſport :

Que vos ſoins, grande Reine, enfantent de miracles !
Bruxelles & Madrid en ſont tout interdits ;
Et, ſi notre Apollon me les avait prédits,
J'aurais moi-même oſé douter de ſes oracles.
Sous vos commandemens on force tous obſtacles ;

On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis ;
Et, par des coups d'eſſai, vos États aggrandis,
Des drapeaux ennemis ſont d'illuſtres ſpectacles.

La Victoire elle-même, accourant à mon Roi,
Et mettant à ſes pieds Thionville & Rocroi,
Fait retentir ces Vers ſur les bords de la Seine.

France, attends tout d'un régne ouvert en triomphant ;
Puiſque tu vois déja les ordres de ta Reine
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant.

Il ne faut point douter que des commencemens ſi merveilleux ne ſoient ſoutenus par des progrès encore plus étonnans. Dieu ne laiſſe point ſes ouvrages imparfaits ; il les achevera, MADAME, & rendra non-ſeulement la Régence de Votre Majeſté, mais encore toute ſa vie, un enchaînement continuel de proſpérités. Ce ſont les vœux de toute la France, & ce ſont ceux que fait avec plus de zèle,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant & très-paſſionné ſerviteur,
CORNEILLE.

ABRÉGÉ DU MARTYRE DE SAINT POLYEUCTE,

Écrit par SIMÉON MÉTAPHRASTE, *& rapporté par* SURIUS.

L'INGÉNIEUSE tiſſure des fictions avec la vérité, où conſiſte le plus beau ſecret de la Poéſie, produit d'ordinaire deux ſortes d'effets, ſelon la diverſité des eſprits qui la voient. Les uns ſe laiſſent ſi bien perſuader à cet enchaînement, qu'auſſi-tôt qu'ils ont remarqué quelques événemens véritables, ils s'imaginent la même choſe des motifs qui les font naître, & des circonſtances qui les accompagnent : les autres, mieux avertis de notre artifice, ſoupçonnent de fauſſeté tout ce qui n'eſt pas de leur connaiſſance ; ſi bien que, quand nous traitons quelque Hiſtoire écartée, dont ils ne trouvent rien dans leur ſouvenir, ils l'attribuent toute entiere à l'effort de notre imagination, & la prennent pour une aventure de Roman.

L'un & l'autre de ces effets ſerait dangereux en cette rencontre : il y va de la gloire de Dieu qui ſe plaît dans celle de ſes Saints, dont la mort, ſi précieuſe devant ſes yeux, ne doit pas paſſer pour fabuleuſe devant les hommes. Au lieu de ſanctifier notre Théâtre par ſa Repréſentation, nous y profanerions la ſainteté de

leurs ſouffrances, ſi nous permettions que la crédulité des uns, & la défiance des autres, également abuſées par ce mélange, ſe mépriſſent également en la vénération qui leur eſt due, & que les premiers la rendiſſent mal-à-propos à ceux qui ne la méritent pas, pendant que les autres la dénieraient à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyeucte eſt un Martyr, dont, s'il m'eſt permis de parler ainſi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la Comédie qu'à l'Égliſe. Le Martyrologe Romain en fait mention ſur le 13 Février, mais en deux mots, ſuivant ſa coutume. Baronius, dans ſes Annales, n'en écrit qu'une ligne. Le ſeul Surius, ou plutôt Moſander, qui l'a augmenté dans les dernieres impreſſions, en rapporte la mort ſur le 9 de Janvier; & j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la Repréſentation agréable, afin que le plaiſir pût en inſinuer plus doucement l'utilité, & lui ſervir comme de véhicule pour la porter dans l'ame du Peuple, il eſt juſte auſſi de lui donner cette lumière pour démêler la vérité d'avec ſes ornemens, & lui faire reconnaître ce qui lui doit imprimer du reſpect comme ſaint, & ce qui le doit ſeulement divertir, comme induſtrieux. Voici donc ce que ce dernier nous apprend.

Polyeucte & Néarque étaient deux Cavaliers étroitement liés enſemble d'amitié; ils vivaient en l'an 250, ſous l'Empire de Décius; leur de-

meure était dans Mélitène, capitale d'Arménie, leur Religion différente. Néarque était Chrétien, & Polyeucte ſuivait encore la ſecte des Gentils; mais ayant toutes les qualités dignes d'un Chrétien, & une grande inclination à le devenir. L'Empereur ayant fait publier un Édit très-rigoureux contre les Chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non par la crainte des ſupplices dont il était menacé, mais pour l'appréhenſion qu'il eut que leur amitié ne ſouffrît quelque ſéparation ou refroidiſſement par cet Édit, vu les peines qui y étaient propoſées à ceux de ſa Religion, & les honneurs promis à ceux du parti contraire. Il en conçut un ſi profond déplaiſir, que ſon ami s'en apperçut, & l'ayant obligé de lui en dire la cauſe, il prit de-là occaſion de lui ouvrir ſon cœur : Ne craignez point, lui dit-il, que l'Édit de l'Empereur nous déſuniſſe; j'ai vu cette nuit le Chriſt que vous adorez; il m'a dépouillé d'une robe ſale, pour me revêtir d'une toute lumineuſe, & m'a fait monter ſur un cheval aîlé pour le ſuivre. Cette viſion m'a réſolu entiérement à faire ce qu'il y a longtemps que je médite; le ſeul nom de Chrétien me manque; & vous-même, toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Meſſie, vous avez pu remarquer que je vous ai toujours écouté avec reſpect; & quand vous m'avez lu ſa vie & ſes enſeignemens, j'ai toujours ad-

miré la ſainteté de ſes actions & de ſes diſcours. O Néarque, ſi je ne me croyais pas indigne d'aller à lui ſans être initié de ſes Myſteres, & avoir reçu la grace de ſes Sacremens, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour ſa gloire, & le ſoutien de ſes éternelles vérités! Néarque l'ayant éclairci ſur l'illuſion du ſcrupule où il était, par l'exemple du bon Larron, qui en un moment mérita le Ciel, bien qu'il n'eût pas reçu le Baptême, auſſi tôt notre Martyr, plein d'une ſainte ferveur, prend l'Édit de l'Empereur, crache deſſus, & le déchire en morceaux qu'il jette au vent; & voyant des idoles, que le peuple portait ſur les autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les portaient, les briſe contre terre, & les foule aux pieds, étonnant tout le monde, & ſon ami même, par la chaleur de ce zéle qu'il n'avait pas eſpéré.

Son beau-pere Félix, qui avait la commiſſion de l'Empereur pour perſécuter les Chrétiens, ayant vu lui-même ce qu'avait fait ſon gendre, ſaiſi de douleur de voir l'eſpoir & l'appui de ſa famille perdus, tâche d'ébranler ſa conſtance, premiérement par de belles paroles, enſuite par des menaces, enfin par des coups qu'il lui fait donner par ſes bourreaux ſur tout le viſage : mais n'en ayant pu venir à bout, pour dernier effort il lui envoie ſa fille Pauline, afin de voir ſi ſes larmes n'auraient

roient point plus de pouvoir ſur l'eſprit d'un mari, que n'avaient eu ſes artifices & ſes rigueurs. Il n'avance rien par-là ; au contraire, voyant que ſa fermeté convertiſſait beaucoup de payens, il le condamne à perdre la tête. Cet Arrêt fut exécuté ſur l'heure ; & le ſaint Martyr, ſans autre Baptême que de ſon ſang, s'en alla prendre poſſeſſion de la gloire que Dieu a promiſe à ceux qui renonceraient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius ; le ſonge de Pauline, l'amour de Sévère, le baptême effectif de Polyeucte, le ſacrifice pour la victoire de l'Empereur, la dignité de Félix que je fais Gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la converſion de Félix & de Pauline ſont des inventions & des embelliſſemens de Théâtre. La ſeule victoire de l'Empereur contre les Perſes a quelque fondement dans l'Hiſtoire ; &, ſans chercher d'autres Auteurs, elle eſt rapportée par M. Coeffeteau dans ſon Hiſtoire Romaine ; mais il ne dit pas, ni qu'il leur impoſa tribut, ni qu'il envoya faire des ſacrifices de remercîment en Arménie.

Si j'ai ajoûté ces incidens & ces particularités ſelon l'Art, ou non, les Savans en jugeront ; mon but ici n'eſt pas de les juſtifier, mais ſeulement d'avertir le Lecteur de ce qu'il en peut croire.

Fin de l'Abrégé du martyre de S. Polyeucte.

ACTEURS.

FÉLIX, Sénateur Romain, Gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, Seigneur Arménien, Gendre de Félix.

SÉVERE, Chevalier Romain, Favori de l'Empereur Décie.

NÉARQUE, Seigneur Arménien, Ami de Polyeucte.

PAULINE, Fille de Félix, & Femme de Polyeucte.

STRATONICE, Confidente de Pauline.

ALBIN, Confident de Félix.

FABIAN, Domeſtique de Sévère.

CLÉON, Domeſtique de Félix.

Trois Gardes.

La Scène eſt à Mélitène, capitale d'Arménie, dans le Palais de Félix.

POLYEUCTE,

MARTYR;

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

QUOI ! vous vous arrêtez aux ſonges d'une femme !
De ſi faibles ſujets troublent cette grande ame !
Et ce cœur, tant de fois dans la guerre éprouvé,
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

POLYEUCTE.

b) Je ſais ce qu'eſt un ſonge, & le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à ſon extravagance,
Qui, d'un amas confus des vapeurs de la nuit,
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une femme,
c) Vous ignorez quels droits elle a ſur toute l'ame,
Quand, après un long tems qu'elle a ſu nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, ſans raiſon dans la douleur plongée,
d) Craint, & croit déja voir ma mort qu'elle a ſongée.
Elle oppoſe ſes pleurs au deſſein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de ſortir du Palais.
Je mépriſe ſa crainte, & je cède à ſes larmes;
Elle me fait pitié ſans me donner d'alarmes;
Et mon cœur attendri, ſans être intimidé,
e) N'oſe déplaire aux yeux dont il eſt poſſédé.
L'occaſion, Néarque, eſt-elle ſi preſſante,
Qu'il faille être inſenſible aux ſoupirs d'une amante?
Par un peu de remiſe, épargnons ſon ennui,
f) Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine aſſurance
D'avoir aſſez de vie, ou de perſévérance?
Et Dieu qui tient votre ame & vos jours dans ſa main,
g) Promet-il à vos vœux de le vouloir demain?
h) Il eſt toujours tout juſte & tout bon, mais ſa grace
Ne deſcend pas toujours avec même efficace;
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs.
Le nôtre s'endurcit, la repouſſe, l'égare:
i) Le bras qui la verſait en devient plus avare;
Et cette ſainte ardeur qui doit porter au bien,
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
Le qui vous preſſait de courir au baptême,

Languiſſante déja, ceſſe d'être la même ;
Et, pour quelques ſoupirs qu'on vous a fait ouïr, (k
Sa flamme ſe diſſipe, & va s'évanouir.

POLYEUCTE.

Vous me connaiſſez mal, la même ardeur me brûle ;
Et le deſir s'accroît quand l'effet ſe recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux,
Me laiſſent dans le cœur auſſi chrétien que vous ?
Mais, pour en recevoir le ſacré caractère,
Qui lave nos forfaits dans une eau ſalutaire,
Et qui, purgeant notre ame & décillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,
Bien que je le préfère aux grandeurs d'un Empire,
Comme le bien ſuprême & le ſeul où j'aſpire,
Je crois, pour ſatisfaire un juſte & ſaint amour,
Pouvoir un peu remettre, & différer d'un jour.

NÉARQUE.

Ainſi du genre humain l'ennemi vous abuſe ; (l
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruſe. (m
Jaloux des bons deſſeins qu'il tâche d'ébranler,
Quand il ne peut les rompre, il pouſſe à reculer ; (n
D'obſtacle ſur obſtacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque (o
autre ;
Et ce ſonge rempli de noires viſions,
N'eſt que le coup d'eſſai de ſes illuſions.
Il met tout en uſage, & prière, & menace ;
Il attaque toujours, & jamais ne ſe laſſe ;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on differe eſt à demi rompu.
Rompez ces premiers coups, laiſſez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arriere, &, douteux en ſon choix,
Lorſque ſa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour ſe donner à lui, faut-il n'aimer perſonne ?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le ſouffre, il l'ordonne :
Mais, à vous dire tout, ce Seigneur des Seigneurs
Veut le premier amour, & les premiers honneurs.
Comme il n'eſt rien d'égal à ſa grandeur ſuprême,
Il ne faut rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger, pour lui plaire, & femme, & biens, & rang,
Expoſer pour ſa gloire, & verſer tout ſon ſang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite,
Qui vous eſt néceſſaire, & que je vous ſouhaite !
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit ſervir l'État quand on nous perſécute,
Qu'aux plus âpres tourmens un chrétien eſt en bute,
Comment en pourrez-vous ſurmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas réſiſter à des pleurs ?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point ; la pitié qui me bleſſe
Sied bien aux plus grands cœurs, & n'a point de faibleſſe.
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort.
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort ;
Et s'il faut affronter les plus cruels ſupplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'oſe encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faiſant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque ;

Je brûle d'en porter la glorieuſe marque.
Mais Pauline s'afflige, & ne peut conſentir,
Tant ce ſonge la trouble, à me laiſſer ſortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes :
Dans une heure au plus tard vous eſſuîrez ſes larmes ;
Et l'heur de vous revoir lui ſemblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un ſi cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Appaiſez donc ſa crainte ;
Et calmez la douleur dont ſon ame eſt atteinte.
Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut.
Fuyez un ennemi qui ſait votre défaut,
Qui le trouve aiſément, qui bleſſe par la vue,
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puiſqu'il le faut

SCENE II.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

ADIEU, Pauline, adieu.
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel ſujet ſi preſſant à ſortir vous convie ?
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel eſt donc ce ſecret ?

POLYEUCTE.

Vous le ſaurez un jour ; je vous quitte à regret ;
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le ciel m'en ſoit témoin, cent fois plus que moi-même.
Mais....

PAULINE.

Mais mon déplaiſir ne vous peut émouvoir !
Vous avez des ſecrets que je ne puis ſavoir !

Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes ſoupirs cette ſeule journée.

POLYEUCTE.

Un ſonge vous fait peur !

PAULINE.

Ses préſages ſont vains,
Je le ſais ; mais enfin je vous aime, & je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'abſence.
Adieu, vos pleurs ſur moi prennent trop de puiſſance.
Je ſens déja mon cœur prêt à ſe révolter ;
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis réſiſter.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

VA, néglige mes pleurs, cours, & te précipite
Au-devant de la mort que les Dieux m'ont prédite ;
Suis cet agent fatal de tes mauvais deſtins,
Qui peut-être te livre aux mains des aſſaſſins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel ſiécle nous ſommes ! (t
Voilà notre pouvoir ſur les eſprits des hommes !
Voilà ce qui nous reſte, & l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, & des vœux qu'on nous fait !
Tant qu'ils ne ſont qu'amans nous ſommes ſouveraines,
Et juſqu'à la conquête ils nous traitent en reines ; (u
Mais après l'hyménée ils ſont Rois à leur tour.

STRATONICE.

x) Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
y) S'il ne vous traite ici d'entiere confidence,
z) S'il part malgré vos pleurs, c'eſt un trait de prudence.
Sans vous en affliger, préſumez avec moi,
a') Qu'il eſt plus à propos qu'il vous cèle pourquoi:
Aſſurez-vous ſur lui qu'il en a juſte cauſe.
b') Il eſt bon qu'un mari nous cache quelque choſe,
Qu'il ſoit quelquefois libre, & ne s'abaiſſe pas
A nous rendre toujours compte de tous ſes pas.
c') On n'a tous deux qu'un cœur qui ſent mêmes traverſes;
Mais ce cœur a pourtant ſes fonctions diverſes;
d') Et la loi de l'hymen qui vous tient aſſemblés,
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine.
Il eſt Arménien, & vous êtes Romaine;
Et vous pouvez ſavoir que nos deux nations
N'ont pas ſur ce ſujet mêmes impreſſions.
e') Un ſonge en notre eſprit paſſe pour ridicule;
Il ne nous laiſſe eſpoir, ni crainte, ni ſcrupule;
Mais il paſſe dans Rome avec autorité
Pour fidéle miroir de la fatalité.

PAULINE.

f') Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne,
Si de telles horreurs t'avaient frappé l'eſprit,
Si je t'en avais fait ſeulement le récit.

STRATONICE.

g') A raconter ſes maux ſouvent on les ſoulage.

PAULINE.

Ecoute; mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un ſi triſte diſcours,
Tu ſaches ma faibleſſe & mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer ſans honte

Ces ſurpriſes des ſens que la raiſon ſurmonte ;
Ce n'eſt qu'en ces aſſauts qu'éclate la vertu ;
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu. (h
Dans Rome où je naquis, ce malheureux viſage (i
D'un chevalier Romain captiva le courage ;
Il s'appellait Sévere. Excuſe les ſoupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes deſirs.

STRATONICE.

Eſt-ce lui qui naguere, aux dépens de ſa vie,
Sauva des ennemis votre Empereur Décie,
Qui leur tira, mourant, la victoire des mains, (k
Et fit tourner le ſort des Perſes aux Romains ; (l
Lui qu'entre tant de morts immolés à ſon Maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître ;
A qui Décie enfin, pour des exploits ſi beaux,
Fit ſi pompeuſement dreſſer de vains tombeaux ?

PAULINE.

Hélas ! c'était lui-même, & jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme.
Puiſque tu le connais, je ne te dirai rien.
Je l'aimai, Stratonice ; il le méritait bien.
Mais que ſert le mérite où manque la fortune ?
L'un était grand en lui, l'autre faible & commune :
Trop invincible obſtacle, & dont trop rarement
Triomphe auprès d'un pere un vertueux amant !

STRATONICE.

La digne occaſion d'une rare conſtance ! (m

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne & folle réſiſtance.
Quelque fruit qu'une fille en puiſſe recueillir, (n
Ce n'eſt une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévere, (o
J'attendais un époux de la main de mon pere,

Toujours prête à le prendre ; & jamais ma raiſon
N'avoua de mes yeux l'aimable trahiſon.
Il poſſédait mon cœur, mes deſirs, ma penſée ;
Je ne lui cachais point combien j'étais bleſſée ;
Nous ſoupirions enſemble & pleurions nos malheurs ;
Mais, au lieu d'eſpérance, il n'avoit que des pleurs ;
Et malgré des ſoupirs ſi doux, ſi favorables,
Mon pere & mon devoir étaient inexorables.
Enfin je quittai Rome & ce parfait amant,
Pour ſuivre ici mon pere en ſon gouvernement ;
Et lui déſeſpéré s'en alla dans l'armée
(t) Chercher d'un beau trépas l'illuſtre renommée.
Le reſte, tu le ſais ; mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, & je plûs à ſes yeux ;
Et comme il eſt ici le chef de la nobleſſe,
Mon pere fut ravi qu'il me prît pour maitreſſe,
Et par ſon alliance il ſe crut aſſuré
D'être plus redoutable & plus conſidéré.
Il approuva ſa flamme, & conclut l'hyménée ;
Et moi, comme à ſon lit je me vis deſtinée,
(u) Je donnai par devoir à ſon affection
Tout ce que l'autre avait par inclination.
(x) Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triſte jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait aſſez voir à quel point vous l'aimez.
Mais quel ſonge après tout tient vos ſens alarmés ?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévere,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere.
Il n'était point couvert de ces triſtes lambeaux,
Qu'une Ombre déſolée emporte des tombeaux ;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire,
Qui, retranchant ſa vie, aſſurent ſa mémoire ;
Il ſemblait triomphant, & tel que ſur ſon char

Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
Ingrate, m'a-t-il dit ; *&, ce jour expiré,*
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré.
A ces mots j'ai frémi, mon ame s'est troublée.
Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jetté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon pere.
Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespere. (s)
J'ai vu mon pere même un poignard à la main
Entrer, le bras levé, pour lui percer le sein.
Là ma douleur trop forte a brouillé ces images :
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sais, ni comment, ni quand ils l'ont tué ;
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste ; (t)
Mais il faut que votre ame à ces frayeurs résiste ;
La vision, de soi, peut faire quelque horreur, (u)
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort ? pouvez-vous craindre un pere,
Qui chérit votre époux, que votre époux révere,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui.
Pour s'en faire en ces lieux un ferme & sûr appui ?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, & rit de mes alarmes :
Mais je crains des chrétiens les complots & les charmes ;
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon pere a versé.

STRATONICE.

Leur ſecte eſt inſenſée, impie & ſacrilége,
Et dans ſon ſacrifice uſe de ſortilége;
Mais ſa fureur ne va qu'à briſer nos Autels,
Elle n'en veut qu'aux Dieux, & non pas aux mortels.
Quelque ſévérité que ſur eux on déploie,
Ils ſouffrent ſans murmure, & meurent avec joie;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun aſſaſſinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon pere vient.

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

MA fille, que ton ſonge
En d'étranges frayeurs, ainſi que toi, me plonge!
Que j'en crains les effets qui ſemblent s'approcher!

PAULINE.

Quelle ſubite alarme ainſi vous peut toucher?

FÉLIX.

x') Sévere n'eſt point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait ſa vie?

FÉLIX.

? le favori de l'Empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis.
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient!

FÉLIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop; mais comment le pouvez-vous sa-(y¹
voir?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne :
Un gros de courtisans en foule l'accompagne, (z¹
Et montre assez quel est son rang & son crédit.
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous savez quelle fut cette grande journée,
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Où l'Empereur captif, par sa main dégagé,
Rassura son parti déja découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre.
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son Ombre,
Après qu'entre les morts on ne le put trouver. (a¹
Le Roi de Perse aussi l'avait fait enlever.
Témoin de ses hauts faits, & de son grand courage,
Ce Monarque en voulut connaître le visage;
On le mit dans sa tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux.

Là bientôt il montra quelque ſigne de vie :
Ce Prince généreux en eut l'ame ravie ;
Et ſa joie, en dépit de ſon dernier malheur,
Du bras qui le cauſait honora la valeur.
Il en fit prendre ſoin, la cure en fut ſecrète ;
Et comme au bout d'un mois ſa ſanté fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, tréſors,
Et, pour gagner Sévere, il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ſes refus de louange,
Il envoye à Décie en propoſer l'échange ;
Et ſoudain l'Empereur, tranſporté de plaiſir,
Offre au Perſe ſon frere, & cent chefs à choiſir.
Ainſi revient au camp le valeureux Sévere,
De ſa haute vertu recevoir le ſalaire ;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, & nous ſommes ſurpris.
Ce malheur toutefois ſert à croître ſa gloire ;
Lui ſeul rétablit l'ordre, & gagne la victoire ;
Mais ſi belle, & ſi pleine, & par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, & nous faiſons la paix.
L'Empereur, qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand ſuccès l'envoye en Arménie ;
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un ſacrifice en rendre hommage aux Dieux.

FÉLIX.

O Ciel ! en quel état ma fortune eſt réduite !

ALBIN.

Voilà ce que j'ai ſu d'un homme de ſa ſuite ;
Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y diſpoſer.

FÉLIX.

Ah ! ſans doute, ma fille, il vient pour t'épouſer.
[illegible]re d'un ſacrifice eſt pour lui peu de choſe ;
un prétexte faux dont l'amour eſt la cauſe.

PAULINE.

Cela pourrait bien être, il m'aimait chèrement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à ſon reſſentiment?
Et juſques à quel point ne porte ſa vengeance
Une juſte colere avec tant de puiſſance?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il eſt trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un pere malheureux;
Il nous perdra ma fille. Ah! regret qui me tue,
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue!
Ah! Pauline, en effet tu m'as trop obéi.
Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi. (d²
Que ta rébellion m'eût été favorable!
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable!
Si quelque eſpoir me reſte, il n'eſt plus aujourd'hui
Qu'en l'abſolu pouvoir qu'il te donnait ſur lui:
Ménage en ma faveur l'amour qui le poſſede;
Et d'où provient mon mal, fais ſortir le remede. (e²

PAULINE.

Moi! moi! que je revoye un ſi puiſſant vainqueur,
Et m'expoſe à des yeux qui me percent le cœur!
Mon pere, je ſuis femme, & je ſais ma faibleſſe;
Je ſens déja mon cœur qui pour lui s'intéreſſe,
Et pouſſera ſans doute, en dépit de ma foi,
Quelque ſoupir indigne & de vous & de moi.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Raſſure un peu ton ame.

PAULINE.

f²) Il eſt toujours aimable, & je ſuis toujours femme;
Dans le pouvoir ſur moi que ſes regards ont eu,
g²) Je n'oſe m'aſſurer de toute ma vertu.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille;
h²) Ou tu trahis ton pere, & toute ta famille.

PAULINE.

C'eſt à moi d'obéir, puiſque vous commandez;
Mais voyez les périls où vous me hazardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'eſt connue.

PAULINE.

Elle vaincra ſans doute;
Ce n'eſt point le ſuccès que mon ame redoute;
Je crains ce dur combat & ces troubles puiſſans
Que fait déja chez moi la révolte des ſens.
Mais puiſqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puiſſe armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loiſir me prépare à le voir.

FÉLIX.

i²) Juſqu'au devant des murs je vais le recevoir.
k²) Rappelle cependant tes forces étonnées;
Et ſonge qu'en tes mains tu tiens nos deſtinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau domter mes ſentimens,
Pour ſervir de victime à vos commandemens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SÉVERE, FABIAN.

SÉVERE.

CEPENDANT que Félix donne ordre au ſacrifice, (a
Pourrai-je prendre un tems à mes vœux ſi propice?
Pourrai-je voir Pauline, & rendre à ſes beaux yeux (b
L'hommage ſouverain que l'on va rendre aux Dieux?
Je ne t'ai point celé que c'eſt ce qui m'amene;
Le reſte eſt un prétexte à ſoulager ma peine:
Je viens ſacrifier, mais c'eſt à ſes beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SÉVERE.

Ah! quel comble de joie!
Cette chere Beauté conſent que je la voie!
Mais ai-je ſur ſon ame encor quelque pouvoir?
Quelque reſte d'amour s'y fait-il encor voir?
Quel trouble, quel tranſport lui cauſe ma venue?
Puis-je tout eſpérer de cette heureuſe vue?
Car je voudrais mourir plutôt que d'abuſer
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouſer;
Elles ſont pour Félix, non pour triompher d'elle;
Jamais à ſes deſirs mon cœur ne fut rebelle;

Et ſi mon mauvais ſort avait changé le ſien,
Je me vaincrais moi-même, & ne prétendrais rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'eſt tout ce que je vous puis dire.

SÉVERE.

D'où vient que tu frémis, & que ton cœur ſoupire ?
Ne m'aime-t-elle plus ? éclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur ? Ne la revoyez point ;
c) Portez en lieu plus haut l'honneur de vos careſſes :
Vous trouverez dans Rome aſſez d'autres maitreſſes ;
Et dans ce haut degré de puiſſance & d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVERE.

Qu'à des penſers ſi bas mon ame ſe ravale,
Que je tienne Pauline à mon ſort inégale !
Elle en a mieux uſé, je la dois imiter ;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian ; ton diſcours m'importune ;
Allons mettre à ſes pieds cette haute fortune.
Je l'ai dans les combats trouvée heureuſement,
En cherchant une mort digne de ſon amant.
d) Ainſi ce rang eſt ſien, cette faveur eſt ſienne ;
e) Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non ; mais encore un coup ne la revoyez point.

SÉVERE.

Ah ! c'en eſt trop, enfin éclaircis-moi ce point.
f) As-tu vu des froideurs, quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

g) Je tremble à vous le dire ; elle eſt....

SÉVERE.

Quoi?

FABIAN.

Mariée.

SÉVERE.

Soutiens-moi, Fabian; ce coup de foudre eſt grand, (*)
Et frappe d'autant plus que plus il me ſurprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'eſt devenu ce généreux courage?

SÉVERE.

La conſtance eſt ici d'un difficile uſage.
De pareils déplaiſirs accablent un grand cœur;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur;
Et quand d'un feu ſi beau les ames ſont épriſes,
La mort les trouble moins que de telles ſurpriſes.
Je ne ſuis plus à moi quand j'entends ce diſcours.
Pauline eſt mariée!

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours.
Polyeucte, un Seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de ſon hymen la douceur infinie.

SÉVERE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix;
Polyeucte a du nom, & ſort du ſang des Rois.
Faible ſoulagement d'un malheur ſans remede!
Pauline, je verrai qu'une autre vous poſſede!
O Ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour;
O ſort, qui redonniez l'eſpoir à mon amour;
Reprenez la faveur que vous m'aviez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée!
Voyons-la toutefois, & dans ce triſte lieu
Achevons de mourir en lui diſant adieu;

Que mon cœur, chez les morts emportant ſon image,
De ſon dernier ſoupir puiſſe lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, conſidérez....

SÉVERE.

Tout eſt conſidéré.
Quel déſordre peut craindre un cœur déſeſpéré?
N'y conſent-elle pas?

FABIAN.

Oui, Seigneur, mais....

SÉVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVERE.

Et ce n'eſt pas un mal que je veuille guérir;
Je ne veux que la voir, ſoupirer, & mourir.

FABIAN.

i) Vous vous échapperez ſans doute en ſa préſence.
Un amant qui perd tout n'a plus de complaiſance;
k) Dans un tel entretien il ſuit ſa paſſion,
Et ne pouſſe qu'injure & qu'imprécation.

SÉVERE.

Juge autrement de moi, mon reſpect dure encore;
Tout violent qu'il eſt, mon déſeſpoir l'adore.
Quels reproches auſſi peuvent m'être permis?
De quoi puis-je accuſer qui ne m'a rien promis?
Elle n'eſt point parjure, elle n'eſt point légère;
l) Son devoir m'a trahi, mon malheur, & ſon pere.
m) Mais ſon devoir fut juſte, & ſon pere eut raiſon;
J'impute à mon malheur toute la trahiſon.

Un peu moins de fortune, & plutôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre, & me l'eût conservée. (n
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir;
Laisse-la moi donc voir, soupirer & mourir. (o

FABIAN.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint, comme moi, ces premiers mouvemens
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amans,
Et dont la violence excite assez de trouble,
Sans que l'objet présent l'irrite & le redouble.

SÉVERE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous....

SÉVERE.

Hélas! elle aime un autre, un autre est son époux

SCENE II.

PAULINE, SÉVERE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

OUI, je l'aime, Sévere, & n'en fais point d'excuse;
Que toute autre que moi vous flatte & vous abuse,
Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert. (p
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd. (q

Si le Ciel en mon choix eût mis mon hymenée,
A vos ſeules vertus je me ſerais donnée,
Et tout la rigueur de votre premier ſort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
r) Je découvrais en vous d'aſſez illuſtres marques,
Pour vous préférer même aux plus heureux Monarques.
Mais puiſque mon devoir m'impoſait d'autres loix,
De quelque amant pour moi que mon pere eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
s) Vous auriez ajoûté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï,
J'en aurais ſoupiré, mais j'aurais obéi;
Et ſur mes paſſions ma raiſon ſouveraine
Eût blâmé mes ſoupirs, & diſſipé ma haîne.

SÉVERE.

t) Que vous êtes heureuſe, & qu'un peu de ſoupirs
u) Fait un aiſé remede à tous vos déplaiſirs!
Ainſi de vos deſirs toujours Reine abſolue,
Les plus grands changemens vous trouvent réſolue.
De la plus forte ardeur vous portez vos eſprits
Juſqu'à l'indifférence, & peut-être au mépris;
Et votre fermeté fait ſuccéder ſans peine
La faveur au dédain, & l'amour à la haîne.
u) Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu
Soulagerait les maux de ce cœur abattu!
Un ſoupir, une larme à regret épandue
M'aurait déja guéri de vous avoir perdue.
Ma raiſon pourrait tout ſur l'amour affaibli,
Et de l'indifférence irait juſqu'à l'oubli;
Et, mon feu déſormais ſe réglant ſur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable objet qui m'avez trop charmé!
Eſt-ce là comme on aime, & m'avez-vous aimé?

PAULINE.

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur; & ſi mon ame
Pouvait bien étouffer les reſtes de ſa flamme,
Dieux! que j'éviterais de rigoureux tourmens!
Ma raiſon, il eſt vrai, domte mes ſentimens;
Mais quelque autorité que ſur eux elle ait priſe,
Elle n'y régne pas, elle les tyranniſe;
Et quoique le dehors ſoit ſans émotion, (y
Le dedans n'eſt que trouble, & que ſédition.
Un je ne ſais quel charme encor vers vous m'emporte;
Votre mérite eſt grand, ſi ma raiſon eſt forte:
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puiſſamment ſollicitér mes vœux,
Qu'il eſt environné de puiſſance & de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en ſais mieux le prix, & qu'il n'a point déçu
Le généreux eſpoir que j'en avais conçu.
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome, (z
Et qui me range ici deſſous les loix d'un homme,
Repouſſe encor ſi bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon ame, & ne l'ébranle pas.
C'eſt cette vertu même, à nos deſirs cruelle,
Que vous louiez alors en blaſphémant contre elle: (a
Plaignez-vous-en encor; mais louez ſa rigueur;
Qui triomphe à la fois de vous & de mon cœur;
Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins ſin- (b
cère
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévere.

SÉVERE.

Ah! Madame, excuſez une aveugle douleur,
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur.
Je nommais inconſtance, & prenais pour un crime
De ce juſte devoir l'effort le plus ſublime.
De grace, montrez moins à mes ſens déſolés
La grandeur de ma perte, & ce que vous valez;

Et cachant par pitié cette vertu ſi rare,
Qui redouble mes feux lorſqu'elle nous ſépare,
Faites voir des défauts qui puiſſent à leur tour
Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laiſſe que trop voir une ame trop ſenſible.
(c) Ces pleurs en ſont témoins, & ces lâches ſoupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels ſouvenirs,
(d) Trop rigoureux effets d'une aimable préſence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défenſe.
Mais ſi vous eſtimez ce vertueux devoir,
Conſervez-m'en la gloire, & ceſſez de me voir.
Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Epargnez-moi des feux qu'à regret je ſurmonte;
Enfin épargnez-moi ces triſtes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourmens, & les miens.

SÉVERE.

Que je me prive ainſi du ſeul bien qui me reſte!

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeſte.

SÉVERE.

Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'eſt le remede ſeul qui peut guérir nos maux.

SÉVERE.

Je veux mourir des miens, aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir les miens, ils ſouilleraient ma gloire.

SÉVERE.

Ah! puiſque votre gloire en prononce l'arrêt,

Il faut que ma douleur céde à ſon intérêt.
Eſt-il rien que ſur moi cette gloire n'obtienne ?
Elle me rend les ſoins que je dois à la mienne. (e
Adieu. Je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement, par une mort pompeuſe, (e
De mes premiers exploits l'attente avantageuſe,
Si toutefois, après ce coup mortel du ſort, (f
J'ai de la vie aſſez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le ſupplice,
Je l'éviterai même en votre ſacrifice ;
Et ſeule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux Dieux faire des vœux ſecrets.

SÉVERE.

Puiſſe le juſte Ciel, content de ma ruine,
Combler d'heur & de jours Polyeucte, & Pauline !

PAULINE.

Puiſſe trouver Sévere, après tant de malheur,
Une félicité digne de ſa valeur !

SÉVERE.

Il la trouvait en vous. (g

PAULINE.

Je dépendais d'un pere.

SÉVERE.

O devoir qui me perd & qui me déſeſpere !
Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant. (h

PAULINE.

Adieu, trop malheureux, & trop parfait amant.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

JE vous ai plaints tous deux, j'en verſe encor des larmes;
Mais du moins votre eſprit eſt hors de ſes alarmes.
Vous voyez clairement que votre ſonge eſt vain;
Sévere ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laiſſe-moi reſpirer du moins, ſi tu m'as plainte.
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte.
Souffre un peu de relâche à mes eſprits troublés,
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi! vous craignez encor?

PAULINE.

Je tremble, Stratonice;
Et bien que je m'effraye avec peu de juſtice,
Cette juſte frayeur ſans ceſſe reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévere eſt généreux.

PAULINE.

Malgré ſa retenue,
Polyeucte ſanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je crois même, au beſoin, qu'il ſerait ſon appui :
Mais ſoit cette croyance ou fauſſe, ou véritable, (k)
Son ſéjour en ce lieu m'eſt toujours redoutable ;
A quoi que ſa vertu puiſſe le diſpoſer,
Il eſt puiſſant, il m'aime, & vient pour m'épouſer.

SCENE IV.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'Est trop verſer de pleurs, il eſt tems qu'ils (l)
tariſſent :
Que votre douleur ceſſe, & vos craintes finiſſent.
Malgré les faux avis par vos Dieux envoyés, (m)
Je ſuis vivant, Madame, & vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour eſt encor long, & ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis ſe trouve déja vraie,
J'ai cru Sévere mort, & je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le ſais, mais enfin j'en prends peu de ſouci.
Je ſuis dans Mélitène, &, quel que ſoit Sévère,
Votre pere y commande, & l'on m'y conſidere ;
Et je ne penſe pas qu'on puiſſe avec raiſon
D'un cœur tel que le ſien craindre une trahiſon.
On m'avait aſſuré qu'il vous faiſait viſite, (n)
Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste & confus ;
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous me soupçonnez déja de quelque ombrage ?

PAULINE.

o') Je ferais à tous trois un trop sensible outrage.
J'assure mon repos que troublent ses regards.
La vertu la plus ferme évite les hazards.
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ;
Et, pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre ;
Et, bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, & le combat honteux.

POLYEUCTE.

p') O vertu trop parfaite ! ô devoir trop sincere !
Que vous devez coûter de regrets à Sévère !
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux !
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts, & plus je vous contemple ;
Plus j'admire....

SCENE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

SEIGNEUR, Félix vous mande au Temple;
La victime eſt choiſie, & le peuple à genoux;
Et pour ſacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te ſuivre. Y venez-vous, Madame?

PAULINE.

Sévere craint ma vue, elle irrite ſa flamme;
Je lui tiendrai parole, & ne veux plus le voir.
Adieu. Vous l'y verrez, penſez à ſon pouvoir;
Et reſſouvenez-vous que ſa faveur eſt grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout ſon crédit n'a rien que j'appréhende;
Et comme je connais ſa généroſité,
Nous ne nous combattrons que de civilité.

SCENE VI.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

OU penſez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au Temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidelle !
Oubliez-vous déja que vous êtes Chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous, par qui je le ſuis, vous en ſouvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux Dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteſte.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeſte.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverſer,
Et mourir dans leur temple, ou les y terraſſer.

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, & montrer qui nous ſommes;
C'eſt l'attente du Ciel, il nous la faut remplir;
Je viens de le promettre, & je vais l'accomplir.
Je rends graces au Dieu que tu m'as fait connaître,
De cette occaſion qu'il a ſi-tôt fait naître,
Où déja ſa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle eſt trop ardent, ſouffrez qu'il ſe modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et ſi ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE.

Il ſera mon appui.

NÉARQUE.

Ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle eſt volontaire, & plus elle mérite.

NÉARQUE.

Suffit, ſans chercher, d'attendre & de ſouffrir.

POLYEUCTE.

On ſouffre avec regret quand on n'oſe s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce Temple enfin la mort eſt aſſûrée.

POLYEUCTE.

Mais dans le Ciel déja la palme eſt préparée.

NÉARQUE.

Par une ſainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes, en vivant, me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hazard ce que la mort aſſure?
Quand elle ouvre le Ciel peut-elle ſembler dure?
Je ſuis Chrétien, Néarque, & le ſuis tout-à-fait;
La foi que j'ai reçue aſpire à ſon effet.
Qui fuit, croit lâchement, & n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe.
Vivez pour protéger les Chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de [illegible] mort les fortifiera m[illegible]

[illegible]ARQUE.

Vous voulez [illegible]?

[illegible]UCTE.

[illegible] aimez donc

N[illegible]E.

[illegible]uis déguiſer q[illegible] vous ſuivr[illegible]
[illegible]eur des tou[illegible] de ſucc[illegible]

POLY[illegible]

[illegible]eur n'a [illegible]mbe[illegible]
Di[illegible]oin de [illegible]
Qui[illegible]ans ſo[illegible]
Il croit[illegible] dou[illegible]

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien préſume trop de ſoi,

POLYEUCTE.

J'attends tout de ſa grace, & rien de ma faibleſſe :
Mais, loin de me preſſer, il faut que je vous preſſe :
D'où vient cette froideur ?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'eſt offert pourtant, ſuivons ce ſaint effort ;
Dreſſons-lui des autels ſur des monceaux d'idoles.
Il faut (je me ſouviens encor de vos paroles)
Négliger, pour lui plaire, & femme, & biens, & rang,
Expoſer pour ſa gloire & verſer tout ſon ſang.
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me ſouhaitiez, & que je vous ſouhaite ?
S'il vous en reſte encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine Chrétien j'en montre plus que vous ?

NÉARQUE.

ſortez du baptême, & ce qui vous anime
grace qu'en vous n'affaiblit aucun crime ;
ncor toute entière, elle agit pleinement,
ble poſſible à ſon feu véhément :
même grace en moi diminuée,
échés ſans ceſſe exténuée,
effets avec tant de langueur,
impoſſible à ſon peu de vigueur.
leſſe & ces lâches défenſes
u'attirent mes offenſes ;
ne doit jamais ſe défier,
le à me fortifier. (2)
ête, allons aux yeux des

NÉARQUE.

Mais dans ce Temple enfin la mort eſt aſſûrée.

POLYEUCTE.

Mais dans le Ciel déja la palme eſt préparée.

NÉARQUE.

Par une ſainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes, en vivant, me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hazard ce que la mort aſſûre?
Quand elle ouvre le Ciel peut-elle ſembler dure?
Je ſuis Chrétien, Néarque, & le ſuis tout-à-fait;
La foi que j'ai reçue aſpire à ſon effet.
Qui fuit, croit lâchement, & n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe.
Vivez pour protéger les Chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiſer que j'ai peine à vous ſuivre.
Sous l'horreur des tourmens je crains de ſuccomber.

POLYEUCTE.

Qui marche aſſûrément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part au beſoin de ſa force infinie.
Qui craint de le nier, dans ſon ame le nie:
Il croit le pouvoir faire, & doute de ſa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien préſume trop de ſoi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de ſa grace, & rien de ma faibleſſe :
Mais, loin de me preſſer, il faut que je vous preſſe :
D'où vient cette froideur ?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'eſt offert pourtant, ſuivons ce ſaint effort ;
Dreſſons-lui des autels ſur des monceaux d'idoles.
Il faut (je me ſouviens encor de vos paroles)
Négliger, pour lui plaire, & femme, & biens, & rang,
Expoſer pour ſa gloire & verſer tout ſon ſang.
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me ſouhaitiez, & que je vous ſouhaite ?
S'il vous en reſte encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine Chrétien j'en montre plus que vous ?

NÉARQUE.

Vous ſortez du baptême, & ce qui vous anime
C'eſt ſa grace qu'en vous n'affaiblit aucun crime ;
Comme encor toute entière, elle agit pleinement,
Et tout ſemble poſſible à ſon feu véhément :
Mais cette même grace en moi diminuée,
Et par mille péchés ſans ceſſe exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout ſemble impoſſible à ſon peu de vigueur.
Cette indigne molleſſe & ces lâches défenſes
Sont des punitions qu'attirent mes offenſes ;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais ſe défier,
Me donne votre exemple à me fortifier. (t)
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes

Braver l'idolâtrie, & montrer qui nous ſommes;
Puiſſé-je vous donner l'exemple de ſouffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!

POLYEUCTE.

A cet heureux tranſport que le Ciel vous envoie,
Je reconnais Néarque, & j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de tems, le ſacrifice eſt prêt;
Allons-y du vrai Dieu ſoutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal;
Allons briſer ces Dieux de pierre & de métal;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleſte;
Faiſons triompher Dieu: qu'il diſpoſe du reſte.

NÉARQUE.

Allons faire éclater ſa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, *ſeule.*

QUE de ſoucis flotans, que de confus nuages
Preſentent à mes yeux d'inconſtantes images!
Douce tranquilité que je n'oſe eſpérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer!
Mille agitations que mes troubles produiſent,
Dans mon cœur ébranlé tour-à-tour ſe détruiſent;
Aucun eſpoir n'y coule où j'oſe perſiſter,
Aucun effroi n'y régne où j'oſe m'arrêter.
Mon eſprit, embraſſant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur & tantôt ma ruine;
Et ſuit leur vaine idée avec ſi peu d'effet,
Qu'il ne peut eſpérer ni craindre tout-à-fait.
Sévere inceſſamment brouille ma fantaiſie.
J'eſpère en ſa vertu, je crains ſa jalouſie;
Et je n'oſe penſer que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puiſſe voir ſon rival.
Comme entre deux rivaux la haîne eſt naturelle,
L'entrevue aiſément ſe termine en querelle.
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter;
L'autre, un deſeſpéré qui peut tout attenter.
Quelque haute raiſon qui régle leur courage,
L'un conçoit de l'envie, & l'autre de l'ombrage.
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir,

C'eſt l'ennemi commun de l'État & des Dieux,
e) Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un ſcélérat, un lâche, un parricide,
Une peſte exécrable à tous les gens de bien,
Un ſacrilége impie, en un mot un Chrétien.

PAULINE.

Ce mot aurait ſuffi ſans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux Chrétiens ſont-ce des impoſtures?

PAULINE.

Il eſt ce que tu dis, s'il embraſſe leur foi;
Mais il eſt mon époux, & tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne conſidérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir, ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à préſent ſujet de le haïr.
Qui trahit tous nos Dieux, aurait pu vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie;
f) Et ſi de tant d'amour tu peux être ébahie,
Apprends que mon devoir ne dépend point du ſien:
Qu'il y manque, s'il veut; je dois faire le mien.
g) Quoi! s'il aimait ailleurs, ſerais-je diſpenſée
h) A ſuivre, à ſon exemple, une ardeur inſenſée?
Quelque Chrétien qu'il ſoit, je n'en ai point d'horreur;
Je chéris ſa perſonne, & je hais ſon erreur.
Mais quel reſſentiment en témoigne mon pere?

STRATONICE.

Une ſecrette rage, un excès de colere,

Malgré qui toutefois un reſte d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié ;
Il ne veut point ſur lui faire agir ſa juſtice, (i
Que du traître Néarque il n'ait vu le ſupplice.

PAULINE.

Quoi ! Néarque en eſt donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a ſéduit :
De leur vieille amitié c'eſt-là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras, le traînait au Baptême.
Voilà ce grand ſecret & ſi myſtérieux,
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut eſſayer la force de mes pleurs ; (k
En qualité de femme, ou de fille, j'eſpere
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un pere ;
Que ſi ſur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conſeil que de mon déſeſpoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au Temple.

STRATONICE.

C'eſt une impiété qui n'eut jamais d'exemple ;
Je ne puis y penſer ſans frémir à l'inſtant, (l
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale inſolence.
Le Prêtre avait à peine obtenu du ſilence,
Et devers l'Orient aſſuré ſon aſpect,

Qu'ils ont fait éclater leur manque de reſpect.
A chaque occaſion de la cérémonie,
A l'envi l'un & l'autre étalait ſa manie,
Des Myſtères ſacrés hautement ſe moquait,
Et traitait de mépris les Dieux qu'on invoquait.
Tout le Peuple en murmure, & Félix s'en offenſe;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence,
Quoi! lui dit Polyeucte, en élevant ſa voix,
Adorez-vous des Dieux ou de pierre ou de bois?
m) Ici diſpenſez-moi du récit des blaſphêmes
n) Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes:
L'adultere & l'inceſte en étaient les plus doux.
o) *Oyez*, dit-il enſuite, *oyez*, *Peuple*, *oyez tous.*
Le Dieu de Polyeucte, & celui de Néarque,
De la Terre & du Ciel eſt l'abſolu Monarque,
Seul Être indépendant, ſeul Maître du deſtin,
Seul principe éternel, & ſouveraine fin.
C'eſt ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'Empereur Décie;
Lui ſeul tient en ſa main les ſuccès des combats:
Il le veut élever, il le peut mettre à bas:
Sa bonté, ſon pouvoir, ſa juſtice eſt immenſe;
C'eſt lui ſeul qui punit, lui ſeul qui récompenſe.
Vous adorez en vain des monſtres impuiſſans.
Se jettant à l'inſtant ſur le vin & l'encens,
Après en avoir mis les ſaints vaſes par terre,
Sans crainte de Félix, ſans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils coururent à l'Autel.
Cieux! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel?
Du plus puiſſant des Dieux nous voyons la Statue,
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les Myſtères troublés, le Temple profané,
p) La fuite & les clameurs d'un Peuple mutiné,
Qui craint d'être accablé ſous le courroux céleſte;
Félix.... Mais le voici qui vous dira le reſte.

PAULINE.

Que ſon viſage eſt ſombre, & plein d'émotion !
Qu'il montre de triſteſſe & d'indignation !

SCENE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

UNE telle inſolence avoir oſé paraître !
En public ! à ma vûe ! il en mourra, le traître.

PAULINE.

Souffrez que votre fille embraſſe vos genoux.

FÉLIX.

Je parle de Néarque, & non de votre époux.
Quelque indigne qu'il ſoit de ce doux nom de gendre,
Mon ame lui conſerve un ſentiment plus tendre ;
La grandeur de ſon crime & de mon déplaiſir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choiſir.

PAULINE.

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un pere.

FÉLIX.

Je pouvais l'immoler à ma juſte colere :
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De ſon audace impie a monté la fureur ;
Vous l'avez pu ſavoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je ſais que de Néarque il doit voir le ſupplice.

FÉLIX.

Du conſeil qu'il doit prendre il ſera mieux inſtruit,
Quand il verra punir celui qui l'a ſéduit.
q) Au ſpectacle ſanglant d'un ami qu'il faut ſuivre,
La crainte de mourir & le deſir de vivre
Reſaiſiſſent une ame avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas ceſſe de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace.
Cette indiſcrette ardeur tourne bien-tôt en glace;
Et nous verrons bien-tôt ſon cœur inquiété
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez eſpérer qu'il change de courage?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque il doit ſe rendre ſage.

PAULINE.

Il le doit: mais hélas! où me renvoyez-vous?
Et quels triſtes hazards ne court point mon époux,
Si de ſon inconſtance il faut qu'enfin j'eſpere
Le bien que j'eſpérais de la bonté d'un pere?

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à conſentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devais même peine à des crimes ſemblables;
r) Et mettant différence entre ces deux coupables,
s) J'ai trahi la juſtice à l'amour paternel;
Je me ſuis fait pour lui moi-même criminel;
Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remercîmens que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je ſais quelle eſt l'humeur & l'eſprit d'un Chrétien:
Dans l'obſtination juſqu'au bout il demeure:

Vouloir ſon repentir, c'eſt ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grace eſt en ſa main, c'eſt à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entiere.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de ſa ſecte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je reſpecte.

PAULINE.

Eſt-ce ainſi que d'un gendre un beau-pere eſt l'appui?

FÉLIX.

Qu'il faſſe autant pour ſoi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il eſt aveuglé.

FÉLIX.

Mais il ſe plaît à l'être.
Qui chérit ſon erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE.

Mon pere, au nom des Dieux....

FÉLIX.

Ne les réclamez pas
Ces Dieux, dont l'intérêt demande ſon trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

ALBIN, en eſt-ce fait?

ALBIN.

Oui, Seigneur, & Néarque a payé ſon forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher ſa vie?

ALBIN.

Il l'a vu, mais hélas! avec un œil d'envie;
Il brûle de le ſuivre au lieu de reculer;
Et ſon cœur s'affermit au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le diſais bien; encore un coup, mon pere,
Si jamais mon reſpect a pu vous ſatisfaire,
Si vous l'avez priſé, ſi vous l'avez chéri....

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

*) Je l'ai de votre main, mon amour eſt ſans crime;
Il eſt de votre choix la glorieuſe eſtime;
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle & prompte obéiſſance,
Que j'ai toujours rendue aux loix de la naiſſance,
Si vous avez pu tout ſur moi, ſur mon amour,
Que je puiſſe ſur vous quelque choſe à mon tour.
Par ce juſte pouvoir à préſent trop à craindre,
†) Par ces beaux ſentimens qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons, ils ſont chers à mes yeux,
Et m'ont aſſez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop ; bien que j'aye un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :
Employez mieux l'effort de vos juſtes douleurs ;
Malgré moi m'en toucher, c'eſt perdre & temps & pleurs ;
Je veux être le maître, & je veux bien qu'on ſache
Que je la déſavoue, alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux Chrétien ;
Et faites votre effort, quand j'aurai fait le mien.
Allez, n'irritez plus un pere qui vous aime ;
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt juſqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez....

FÉLIX.

Laiſſez-nous ſeuls, vous dis-je.
Votre douleur m'offenſe autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos ſoins :
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCENE V.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

ALBIN, comme eſt-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie, (a)
En bravant les tourmens, en dédaignant la vie,
Sans regret, ſans murmure, & ſans étonnement,
Dans l'obſtination & l'endurciſſement,

Comme un Chrétien, enfin, le blaſphême à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre?

ALBIN.

Je l'ai dit déja, rien ne le touche;
Loin d'en être abattu, ſon cœur en eſt plus haut:
On l'a violenté pour quitter l'échaffaud:
Il eſt dans la priſon où je l'ai vu conduire;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FÉLIX.

Qu je ſuis malheureux!

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne ſait pas les maux dont mon cœur eſt atteint.
De penſers ſur penſers mon ame eſt agitée,
De ſoucis ſur ſoucis elle eſt inquiétée;
Je ſens l'amour, la haîne, & la crainte & l'eſpoir,
(b') La joie & la douleur tour-à-tour l'émouvoir.
J'entre en des ſentimens qui ne ſont pas croyables:
J'en ai de violens, j'en ai de pitoyables,
J'en ai de généreux qui n'oſeraient agir,
J'en ai même de bas, & qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choiſi pour gendre,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de ſurprendre;
Je déplore ſa perte; &, le voulant ſauver,
J'ai la gloire des Dieux enſemble à conſerver;
Je redoute leur foudre, & celui de Décie;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie:
Ainſi tantôt pour lui je m'expoſe au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excuſera l'amitié d'un beau-pere;
Et d'ailleurs, Polyeucte eſt d'un ſang qu'on révere.

FÉLIX.

(a') A punir les Chrétiens ſon ordre eſt rigoureux;

Et plus l'exemple eſt grand, plus il eſt dangereux.
On ne diſtingue point, quand l'offenſe eſt publique;
Et lorſqu'on diſſimule un crime domeſtique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
Châtier en autrui ce qu'on ſouffre chez ſoi?

ALBIN.

Si vous n'oſez avoir d'égard à ſa perſonne,
Écrivez à Décie, afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévere me perdrait, ſi j'en uſais ainſi:
Sa haîne & ſon pouvoir font mon plus grand ſouci.
Si j'avais différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il ſoit généreux, quoiqu'il ſoit magnanime,
Il eſt homme, & ſenſible, & je l'ai dédaigné;
Et de tant de mépris ſon eſprit indigné,
Que met au déſeſpoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
Pour venger un affront tout ſemble être permis,
Et les occaſions rentent les plus remis.
Peut-être, (& ce ſoupçon n'eſt pas ſans apparence,)
Il rallume en ſon cœur déja quelque eſpérance;
Et croyant bien-tôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand' peine banni.
Juge ſi ſa colere, en ce cas, implacable,
Me ferait innocent en ſauvant un coupable;
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés
Une ſeconde fois ſes deſſeins avortés.
Te dirai-je un penſer indigne, bas, & lâche?
Je l'étouffe, il renaît; il me flatte, & me fâche;
L'ambition toujours me le vient préſenter,
Et tout ce que je puis, c'eſt de le déteſter.
Polyeucte eſt ici l'appui de ma famille;
Mais ſi, par ſon trépas, l'autre épouſait ma fille,
J'acquerrais bien par-là de plus puiſſans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie;

Mais que plutôt le Ciel à tes yeux me foudroïe,
Qu'à des penſers ſi bas je puiſſe conſentir,
Que juſques-là ma gloire oſe ſe démentir !

ALBIN.

Votre cœur eſt trop bon, & votre ame eſt trop haute :
Mais vous réſolvez-vous à punir cette faute ?

FÉLIX.

Je vais dans la priſon faire tout mon effort
A vaincre cet eſprit par l'effroi de la mort ;
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin, ſi toujours il s'obſtine ?

FÉLIX.

Ne me preſſe point tant ; dans un tel déplaiſir
Je ne puis que réſoudre, & ne ſais que choiſir.

ALBIN.

Je dois vous avertir en ſerviteur fidèle,
(f1) Qu'en ſa faveur déja la Ville ſe rebelle,
Et ne peut voir paſſer par la rigueur des loix
Sa derniere eſpérance & le ſang de ſes Rois.
Je tiens ſa priſon même aſſez mal aſſurée ;
J'ai laiſſé tout autour une troupe éplorée,
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en aſſurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même ; &, d'un eſpoir de grace,
Appaiſez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons ; &, s'il perſiſte à demeurer Chrétien,
Nous en diſpoſerons ſans qu'elle en ſache rien.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, CLÉON, Trois autres Gardes.

POLYEUCTE.

GARDES, que me veut-on?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O préſence, ô combat, que ſur-tout j'appréhende!
Félix, dans la priſon j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, & t'ai vu ſans effroi;
Tu prends pour t'en venger de plus puiſſantes armes.
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ſes larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce preſſant beſoin redouble ton ſecours;
Et toi, qui tout ſortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du ſéjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un ſi fort ennemi,
Prête du haut du Ciel la main à ton ami.

Gardes, oſeriez-vous me rendre un bon office?
Non pour me dérober aux rigueurs du ſupplice;
Ce n'eſt pas mon deſſein qu'on me faſſe évader:
Mais comme il ſuffira de trois à me garder,
L'autre m'obligerait d'aller querir Sévere;
Je crois que ſans péril on peut me ſatisfaire:
Si j'avais pu lui dire un ſecret important,
Il vivrait plus heureux, & je mourrais content.

CLÉON.

(a) Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévere, à mon défaut, fera ta récompenſe.
Va, ne perds point de temps, & reviens promptement.

CLÉON.

Je ferai de retour, Seigneur, dans un moment.

SCENE II.

POLYEUCTE, *ſeul.*

(Les Gardes ſe retirent aux côtés du Théâtre.)

SOURCE délicieuſe en miſere féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuſes volupтés?
Honteux attachemens de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaiſirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité,
Sujette à l'inſtabilité,
En moins de rien tombe par terre; (c
Et comme elle a l'éclat du verre, (d
Elle en a la fragilité.

Ainſi, n'eſpérez pas qu'après vous je ſoupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuiſſans;
Vous me montrez en vain, par tout ce vaſte Empire,
Les ennemis de Dieu pompeux & floriſſans.
Il étale à ſon tour des revers équitables,
Par qui les Grands ſont confondus; (e
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups ſont moins attendus.

Tigre altéré de ſang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop long-temps abandonné les ſiens:
De ton heureux deſtin vois la ſuite effroyable:
Le Scythe va venger la Perſe & les Chrétiens.

Encore un peu plus outre, & ton heure eſt venue.
Rien ne t'en ſaurait garantir ;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colere ;
Qu'un rival plus puiſſant éblouiſſe ſes yeux ;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en faſſe beau pere,
Et qu'à titre d'eſclave il commande en ces lieux :
Je conſens, où plutôt j'aſpire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien.
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine ;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obſtacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous rempliſſez un cœur qui vous peut recevoir ;
De vos ſacrés attraits les ames poſſédées
Ne conçoivent plus rien qui les puiſſe émouvoir.
Vous promettez beaucoup, & donnez davantage :
Vos biens ne ſont point inconſtans ;
Et l'heureux trépas que j'attends,
Ne vous ſert que d'un doux paſſage,
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'eſt vous, ô feu divin, que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline ſans la craindre.
Je la vois, mais mon cœur, d'un ſaint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appas dont il était charmé ;
Et mes yeux éclairés des céleſtes lumieres
f) Ne trouvent plus aux ſiens leurs graces coutumieres.

SCENE III.

PAULINE, POLYEUCTE, Gardes.

POLYEUCTE.

MADAME, quel deſſein vous fait me demander?
Eſt-ce pour me combattre, ou pour me ſeconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon ſecours? vient-il à ma défaite? (g
Apportez-vous ici la haîne, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chere moitié?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même;
Seul vous vous haïſſez, lorſque chacun vous aime;
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé; (h
Ne veuillez pas vous perdre, & vous êtes ſauvé.
A quelque extrémité que votre crime paſſe,
Vous êtes innocent, ſi vous vous faites grace.
Daignez conſidérer le ſang d'où vous ſortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités;
Chéri de tout le Peuple, eſtimé chez le Prince,
Gendre du Gouverneur de toute la Province; (i
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux;
C'eſt un bonheur pour moi qui n'eſt pas grand pour vous.
Mais après vos exploits, après votre naiſſance,
Après votre pouvoir, voyez notre eſpérance;
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos juſtes vœux promet un ſort ſi beau.

POLYEUCTE.

Je conſidére plus, je ſais mes avantages;

Et l'eſpoir que ſur eux forment les grands courages.
Ils n'aſpirent enfin qu'à des biens paſſagers,
Que troublent les ſoucis, que ſuivent les dangers;
La mort nous les ravit; la fortune s'en joue;
Aujourd'hui dans le trône, & demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontens,
Que peu de vos Céſars en ont joui long-temps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble & plus belle.
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur aſſuré, ſans meſure & ſans fin,
Au-deſſus de l'envie, au-deſſus du deſtin.
Eſt-ce trop l'acheter que d'une triſte vie,
Qui tantôt, qui ſoudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un inſtant qui fuit,
Et ne peut m'aſſurer de celui qui le ſuit?

PAULINE.

Voilà de vos Chrétiens les ridicules ſonges,
Voilà juſqu'à quel point vous charment leurs menſonges;
Tout votre ſang eſt peu pour un bonheur ſi doux!
Mais pour en diſpoſer, ce ſang eſt-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainſi qu'un héritage;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage;
Vous la devez au Prince, au Public, à l'Etat.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat.
Je ſais quel en eſt l'heur, & quelle en eſt la gloire.
Des ayeux de Décie on vante la mémoire;
Et ce nom précieux encore à vos Romains
Au bout de ſix cents ans lui met l'Empire aux mains.
Je dois ma vie au Peuple, au Prince, à ſa couronne,
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour ſon Prince eſt un illuſtre ſort,
Quand on meurt pour ſon Dieu, quelle ſera la mort?

PAULINE.

Quel Dieu?

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline; il entend vos paroles;
Et ce n'eſt pas un Dieu comme vos Dieux frivoles,
Inſenſibles & ſourds, impuiſſans, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous le voulez:
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt le mien, c'eſt le vôtre;
Et la Terre & le Ciel n'en connaiſſent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, & n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je ſois tout enſemble Idolâtre & Chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laiſſez partir Sévere;
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon pere.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu ſont bien plus à chérir.
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir;
Et ſans me laiſſer lieu de tourner en arriere,
Sa faveur me couronne entrant dans la carriere;
Du premier coup de vent il me conduit au port;
Et ſortant du Baptême il m'envoye à la mort.
Si vous pouviez comprendre & le peu qu'eſt la vie,
Et de quelles douceurs cette mort eſt ſuivie....
Mais que ſert de parler de ſes tréſors cachés
A des eſprits que Dieu n'a pas encor touchés?

PAULINE.

Cruel! car il eſt temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juſte reproche accable une ame ingrate;
Eſt-ce là ce beau feu? ſont-ce là tes ſermens?

Témoignes-tu pour moi les moindres ſentimens ?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laiſſer ta femme inconſolable ;
Je croyais que l'amour t'en parlerait aſſez ;
Et je ne voulais pas des ſentimens forcés.
Mais cette amour ſi ferme & ſi bien méritée,
Que tu m'avais promiſe, & que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un ſoupir ?
Tu me quittes, ingrat, & le fais avec joie ;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;
Et ton cœur, inſenſible à ces triſtes appas,
Se figure un bonheur où je ne ſerai pas !
C'eſt donc là le dégoût qu'apporte l'hymenée !
Je te ſuis odieuſe après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

n) Que cet hélas a de peine à ſortir !
Encor s'il commençait un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il eſt, j'y trouverais de charmes !
Mais courage ; il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verſe, & plût à Dieu qu'à force d'en verſer
Ce cœur trop endurci ſe pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Eſt bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et ſi l'on peut au Ciel ſentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais ſi dans ce ſéjour de gloire & de lumiere,
Ce Dieu tout juſte & bon peut ſouffrir ma priere,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas Chrétienne ;

Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître, & ne vous pas aimer,
Pour vivre des Enfers eſclave infortunée,
Et ſous leur triſte joug mourir comme elle eſt née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? qu'oſes-tu ſouhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon ſang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt . . . .

POLYEUCTE.

C'eſt en vain qu'on ſe met en défenſe.
Ce Dieu touche les cœurs, lorſque moins on y penſe.
Ce bienheureux moment n'eſt pas encor venu :
Il viendra, mais le temps ne m'en eſt pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimere, & m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez ſuivre mes pas.

PAULINE.

C'eſt peu de me quitter, tu veux donc me ſéduire ?

POLYEUCTE.

C'eſt peu d'aller au Ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Céleſtes vérités !

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés !

PAULINE.

Tu préféres la mort à l'amour de Pauline ?

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté Divine !

PAULINE.

(a) Va, cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuſe au monde, & me laiſſez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laiſſer; ne t'en mets plus en peine.
Je vais. ....

SCENE IV.

SÉVERE, POLYEUCTE, PAULINE, FABIAN, Gardes.

PAULINE.

MAis quel deſſein en ce lieu vous amene,
Sévere ? aurait-on cru qu'un cœur ſi généreux
Pût venir juſqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un ſi rare mérite ;
A ma ſeule priere il rend cette viſite.
Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Poſſeſſeur d'un tréſor dont je n'étais pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le reſigne,
Et laiſſe la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des Cieux,
Aux mains du plus vaillant & du plus honnête homme,
Qu'ait adoré la Terre, & qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle eſt digne de vous ;
Ne la refuſez pas de la main d'un époux ;
S'il vous a déſunis, ſa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis ſi beau n'en devienne pas moindre ;
Rendez-lui votre cœur, & recevez ſa foi ;
Vivez heureux enſemble, & mourez comme moi ;
C'eſt le bien qu'à tous deux Polyeucte deſire.
Qu'on me mene à la mort, je n'ai plus rien à dire ;
Allons, Gardes ; c'eſt fait.

SCENE V.

SÉVERE, PAULINE, FABIAN.

SÉVERE.

DANS mon étonnement
r) Je ſuis confus pour lui de ſon aveuglement ;
Sa réſolution a ſi peu de pareilles,
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
s) Un cœur qui vous chérit, (mais quel cœur aſſez bas
Aurait pu vous connaître & ne vous chérir pas ?)
Un homme aimé de vous, ſi-tôt qu'il vous poſſède,
Sans regret il vous quitte ; il fait plus, il vous cède ;
Et comme ſi vos feux étaient un don fatal,
Il en fait un préſent lui-même à ſon rival !
Certes, ou les Chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies ;
Puiſque pour y prétendre ils oſent rejetter
Ce que de tout l'Empire il faudrait acheter.
Pour moi, ſi mes deſtins, un peu plutôt propices,
Euſſent de votre hymen honoré mes ſervices,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurais fait mes Rois, j'en aurais fait mes Dieux ;
t) On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre,
Avant que....

PAULINE.

Briſons là, je crains d'en trop entendre,
u) Et que cette chaleur qui ſent vos premiers feux,
Ne pouſſe quelque ſuite indigne de tous deux.
Sévere, connaiſſez Pauline toute entiere.

Mon Polyeucte touche à ſon heure derniere.
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment ;
Vous en êtes la cauſe, encor qu'innocemment.
Je ne ſais ſi votre ame, à vos deſirs ouverte,
Aurait oſé former quelque eſpoir ſur ſa perte ;
Mais ſachez qu'il n'eſt point de ſi cruel trépas,
Où d'un front aſſuré je ne porte mes pas ;
Qu'il n'eſt point aux Enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de ſouiller une gloire ſi pure,
Que d'épouſer un homme, après ſon triſte ſort, (a
Qui de quelque façon ſoit cauſe de ſa mort ;
Et ſi vous me croyiez d'une ame ſi peu ſaine,
L'amour que j'eus pour vous tournerait toute en haine.
Vous êtes généreux, ſoyez-le juſqu'au bout.
Mon pere eſt en état de vous accorder tout ;
Il vous craint, & j'avance encor cette parole,
Que, s'il perd mon époux, c'eſt à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui ;
Faites-vous un effort pour lui ſervir d'appui.
Je ſais que c'eſt beaucoup que ce que je demande ;
Mais plus l'effort eſt grand, plus la gloire en eſt grande.
Conſerver un rival dont vous êtes jaloux,
C'eſt un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;
Et ſi ce n'eſt aſſez de votre renommée,
C'eſt beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor peut vous toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.
Souvenez-vous, enfin, que vous êtes Sévere.
Adieu. Réſolvez ſeul ce que vous devez faire.
Si vous n'êtes pas tel que je l'oſe eſpérer,
Pour vous priſer encor, je le veux ignorer.

SCENE VI.

SÉVERE, FABIAN.

SÉVERE.

Qu'est ceci, Fabian? quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur & le réduit en poudre!
Plus je l'estime près, plus il est éloigné.
Je trouve tout perdu, quand je crois tout gagné;
Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
Tranche mon espérance aussi-tôt qu'elle est née.
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus;
Toujours triste, toujours & honteux & confus,
De voir que lâchement elle ait osé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître;
Et qu'une femme, enfin, dans la calamité
Me fasse des leçons de générosité.
Votre belle ame est haute autant que malheureuse:
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline; & vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne;
Et que, par un cruel & généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains, je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille:
Qu'il accorde, s'il veut, le pere avec la fille,
Polyeucte & Félix, l'épouse avec l'époux;
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous?

SÉVERE.

La gloire de montrer à cette ame ſi belle,
Que Sévere l'égale & qu'il eſt digne d'elle,
Qu'elle m'était bien dûe, & que l'ordre des Cieux,
En me la refuſant, m'eſt trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuſer le Sort ni le Ciel d'injuſtice,
Prenez garde au péril qui ſuit un tel ſervice.
Vous hazardez beaucoup, Seigneur, penſez-y bien.
Quoi! vous entreprenez de ſauver un Chrétien!
Pouvez-vous ignorer pour cette ſecte impie
Quelle eſt & fut toujours la haîne de Décie?
C'eſt un crime vers lui ſi grand, ſi capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVERE.

Cet avis ſerait bon pour quelque ame commune:
S'il tient entre ſes mains ma vie & ma fortune,
Je ſuis encor Sévere, & tout ce grand pouvoir
Ne peut rien ſur ma gloire, & rien ſur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, & j'y veux ſatisfaire;
Qu'après, le Sort ſe montre, ou propice, ou contraire,
Comme ſon naturel eſt toujours inconſtant,
Périſſant glorieux, je périrai content.
Je te dirai bien plus, mais avec confidence:
La ſecte des Chrétiens n'eſt pas ce que l'on penſe:
On les hait, la raiſon je ne la connais point;
Et je ne vois Décie injuſte qu'en ce point.
Par curioſité j'ai voulu les connaître.
On les tient pour ſorciers, dont l'Enfer eſt le Maître;
Et ſur cette croyance on punit du trépas
Des myſtères ſecrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès, Éleuſine, & la bonne Déeſſe,
Ont leurs ſecrets comme eux, à Rome, & dans la Grece.
Encore impunément nous ſouffrons en tous lieux

Leur Dieu ſeul excepté, toutes ſortes de Dieux ;
Tous les monſtres d'Égypte ont leurs Temples dans Rome :
Nos aïeux à leur gré faiſaient un Dieu d'un homme ;
Et, leur ſang parmi nous conſervant leurs erreurs,
Nous rempliſſons le Ciel de tous nos Empereurs.
Mais à parler ſans fard de tant d'apothéoſes,
L'effet eſt bien douteux de ces métamorphoſes.
Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, Maître abſolu de tout,
De qui le ſeul vouloir fait tout ce qu'il réſout :
Mais, ſi j'oſe entre nous dire ce qui me ſemble,
Les nôtres bien ſouvent s'accordent mal enſemble ;
Et me dût leur colere écraſer à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais Dieux.

(z) » Peut-être qu'après tout, ces croyances publiques
» Ne ſont qu'inventions de ſages Politiques,
» Pour contenir un Peuple, ou bien pour l'émouvoir,
» Et deſſus ſa faibleſſe affermir leur pouvoir.
Enfin, chez les Chrétiens les mœurs ſont innocentes,
Les vices déteſtés, les vertus floriſſantes ;

(a¹) » Jamais un adultere, un traître, un aſſaſſin ;
» Jamais d'ivrognerie & jamais de larcin.
» Ce n'eſt qu'amour entr'eux, que charité ſincere ;
» Chacun y chérit l'autre, & le ſecourt en frere.

(b¹) Ils font des vœux pour nous qui les perſécutons ;
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vu mutins, les a-t-on vu rebelles ?
Nos Princes ont-ils eu des ſoldats plus fidèles ?
Furieux dans la guerre, ils ſouffrent nos bourreaux ;
Et lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix, commençons par ſon gendre ;
Contentons ainſi, d'une ſeule action,
Pauline, & ma gloire, & ma compaſſion.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

ALBIN, as-tu bien vu la fourbe de Sévere? (a
As-tu bien vu ſa haîne? & vois-tu ma miſere? (b

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux;
Et ne vois rien en vous qu'un pere rigoureux.

FÉLIX.

Que tu diſcernes mal le cœur d'avec la mine! (c
Dans l'ame il haït Félix, & dédaigne Pauline;
Et s'il l'aima jadis, il eſtime aujourd'hui
Les reſtes d'un rival trop indignes de lui. (d
Il parle en ſa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, ſi je ne lui fais grace.
Tranchant du généreux il croit m'épouvanter. (e
L'artifice eſt trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je ſais des gens de Cour quelle eſt la politique;
J'en connais mieux que lui la plus fine pratique.
C'eſt en vain qu'il tempête, & feint d'être en fureur. (f
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'Empereur;
De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime;
Épargnant ſon rival, je ſerais ſa victime;

Et s'il avait affaire à quelque mal-adrait,
Le piége eſt bien tendu, ſans doute il le perdrait.
Mais un vieux Courtiſan eſt un peu moins crédule;
Il voit quand on le joue, & quand on diſſimule;
Et moi, j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même, au beſoin, j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!

FÉLIX.

Pour ſubſiſter en Cour c'eſt la haute ſcience.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons préſumer qu'il cherche à nous trahir;
Toute ſon amitié nous doit être ſuſpecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne ſa ſecte,
Quoi que ſon Protecteur ait pour lui dans l'eſprit,
Je ſuivrai hautement l'ordre qui m'eſt preſcrit.

ALBIN.

Grace, grace, Seigneur; que Pauline l'obtienne.

FÉLIX.

Celle de l'Empereur ne ſuivrait pas la mienne;
Et, loin de le tirer de ce pas dangereux,
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévere promet....

FÉLIX.

Albin, je m'en défie,
Et connais mieux que lui la haine de Décie.
En faveur des Chrétiens s'il choquait ſon courroux,
Lui-même aſſurément ſe perdrait avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie.
Amenez Polyeucte; & ſi je le renvoie,
S'il demeure inſenſible à ce dernier effort,

Au ſortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre eſt rigoureux.

FÉLIX.

Il faut que je le ſuive,
Si je veux empêcher qu'un déſordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre ſon parti;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déja paraître,
Je ne ſais ſi long-temps j'en pourrais être maître.
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce ſoir,
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir;
Et Sévere, auſſi-tôt courant à ſa vengeance,
M'irait calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me ſerait fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance eſt un étrange mal!
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage;
Mais voyez que ſa mort mettra ce Peuple en rage;
Que c'eſt mal le guérir que le déſeſpérer.

FÉLIX.

En vain après ſa mort il voudra murmurer;
Et, s'il oſe venir à quelque violence,
C'eſt à faire à céder deux jours à l'inſolence.
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puiſſe arriver;
Mais Polyeucte vient, tâchons de le ſauver.
Soldats, retirez-vous, & gardez-bien la porte.

SCENE II.

POLYEUCTE, FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haîne ſi forte,
Malheureux Polyeucte ? & la loi des Chrétiens
T'ordonne-t-elle ainſi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, & j'en aime l'uſage,
Mais ſans attachement qui ſente l'eſclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;
La raiſon me l'ordonne, & la loi des Chrétiens ;
Et je vous montre à tous par-là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur aſſez bon pour me ſuivre.

FÉLIX.

Te ſuivre dans l'abyme où tu veux te jetter ?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître :
Pour me faire Chrétien, ſers-moi de guide à l'être ;
Et ne dédaigne pas de m'inſtruire en ta Foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix : il ſera votre Juge ;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge ;
Les Rois & les Bergers y ſont d'un même rang :
De tous les ſiens ſur vous il vengera le ſang.

FÉLIX.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus, & quoi qu'il en arrive,
Dans la Foi des Chrétiens je souffrirai qu'on vive ;
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non ; persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités.
Celle d'un vrai Chrétien n'est que dans les souffrances ;
Les plus cruels tourmens lui sont des récompenses.
Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions :
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre ; (l
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle sans fard, & veux être Chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FÉLIX.

La présence importune....

POLYEUCTE.

Et de qui ? de Sévere ?

FÉLIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint d'être en colere. (m
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard ?
Portez à vos Payens, portez à vos Idoles
Le sucre empoisonné que sement vos paroles. (n
Un Chrétien ne craint rien, ne dissimule rien ;
Aux yeux de tout le monde il est toujours Chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta Foi ne ſert qu'à te ſéduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'inſtruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerais ici hors de ſaiſon;
Elle eſt un don du Ciel, & non de la raiſon;
Et c'eſt-là que bien-tôt voyant Dieu face-à-face,
Plus aiſément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va déſeſpérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer.
En vous ôtant un gendre, il vous en donne un autre,
Dont la condition répond mieux à la vôtre.
Ma perte n'eſt pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Ceſſe de me tenir ce diſcours outrageux.
Je t'ai conſidéré plus que tu ne mérites;
Mais, malgré ma bonté qui croît, plus tu l'irrites,
Cette inſolence enfin te rendrait odieux,
Et je me vengerais auſſi-bien que nos Dieux.

POLYEUCTE.

Quoi! vous changez bien-tôt d'humeur & de langage!
Le zèle de vos Dieux rentre en votre courage!
Celui d'être Chrétien s'échappe, & par hazard
Je vous viens d'obliger à me parler ſans fard!

FÉLIX.

Va, ne préſume pas que, quoi que je te jure,
tes nouveaux docteurs je ſuive l'impoſture.
ais ta manie, afin de t'arracher
nteux précipice où tu vas trébucher.
lais gagner tems pour ménager ta vie,

Après l'éloignement d'un flatteur de Décie;
Mais j'ai trop fait d'injure à nos Dieux tout-puiſſans:
Choiſis de leur donner ton ſang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'eſt point douteux. Mais j'apperçois Pauline.
O ciel!

SCENE III.

PAULINE, FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

PAULINE.

QUi de vous deux aujourd'hui m'aſſaſſine?
Sont-ce tous deux enſemble, ou chacun à ſon tour?
Ne pourrai-je fléchir la nature, ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un pere?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévere.

PAULINE.

Tigre, aſſaſſine-moi du moins ſans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous ſoulager;
Il voit quelle douleur dans l'ame vous poſſéde,
Et ſait qu'un autre amour en eſt le ſeul remède.
Puiſqu'un ſi grand mérite a pu vous enflammer,
Sa préſence toujours a droit de vous charmer.
Vous l'aimez, il vous aime; & ſa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainſi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour ſi puiſſant que j'ai vaincu pour toi?
Vois, pour te faire vaincre un ſi fort adverſaire,
r) Quels efforts à moi-même il a fallu me faire,
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si juſtement acquis à ſon premier vainqueur;
Et ſi l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort ſur toi pour te rendre à Pauline;
Apprends d'elle à forcer ton propre ſentiment;
Prends ſa vertu pour guide en ton aveuglement;
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre ſous tes loix à jamais aſſervie.
Si tu peux rejetter de ſi juſtes deſirs,
Regarde au moins ſes pleurs, écoute ſes ſoupirs;
s) Ne déſeſpere pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déja dit, & vous le dis encore,
t) Vivez avec Sévere, ou mourez avec moi.
Je ne mépriſe point vos pleurs, ni votre foi;
Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connais plus, ſi vous n'êtes Chrétienne.
C'en eſt aſſez, Félix, reprenez ce courroux,
Et ſur cet inſolent vengez vos Dieux, & vous.

PAULINE.

Ah! mon pere, ſon crime à peine eſt pardonnable;
Mais s'il eſt inſenſé, vous êtes raiſonnable.
La nature eſt trop forte, & ſes aimables traits,
Imprimés dans le ſang, ne s'effacent jamais.
Un pere eſt toujours pere, & ſur cette aſſurance
Joſe appuyer encore un reſte d'eſpérance.
Jettez ſur votre fille un regard paternel.
Ma mort ſuivra la mort de ce cher criminel;

Et les Dieux trouveront ſa peine illégitime,
Puiſqu'elle confondra l'innocence, & le crime;
Et qu'elle changera, par ce redoublement,
En injuſte rigueur un juſte châtiment.
Nos deſtins par vos mains rendus inſéparables
Nous doivent rendre heureux enſemble, ou miſérables;
Et vous ſeriez cruel juſques au dernier point,
Si vous déſuniſſiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne ſe retire; (*
Et, pour l'en ſéparer, il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes ſenſible à mes juſtes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il eſt vrai qu'un pere eſt toujours pere:
Rien n'en peut effacer le ſacré caractere;
Je porte un cœur ſenſible, & vous l'avez percé.
Je me joins avec vous contre cet inſenſé.
Malheureux Polyeucte, es-tu ſeul inſenſible?
Et veux-tu rendre ſeul ton crime irrémiſſible?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil ſi détaché?
Peux-tu voir tant d'amour ſans en être touché?
Ne reconnais-tu plus ni beau-pere, ni femme,
Sans amitié pour l'un, & pour l'autre ſans flamme?
Pour reprendre les noms, & de gendre, & d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embraſſer tes genoux?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice eſt de mauvaiſe grace!
Après avoir deux fois eſſayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour & ſon effort, (y
Après m'avoir montré cette ſoif du baptême;
Pour oppoſer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez enſemble! Ah! ruſes de l'Enfer! (z
Faut-il tant de fois vaincre avant de triompher?

Vos réſolutions uſent trop de remiſe;
Prenez la vôtre enfin, puiſque la mienne eſt priſe.
Je n'adore qu'un Dieu maître de l'univers,
Sous qui tremblent le Ciel, la Terre & les Enfers;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie;
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous oſez défendre.
Des crimes les plus noirs vous ſouillez tous vos Dieux.
Vous n'en puniſſez point qui n'ait ſon maître aux Cieux;
La proſtitution, l'adultere, l'inceſte,
Le vol, l'aſſaſſinat, & tout ce qu'on déteſte,
C'eſt l'exemple qu'à ſuivre offrent vos Immortels.
J'ai profané leur temple, & briſé leurs autels;
Je le ferais encor, ſi j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévere,
Même aux yeux du Sénat, aux yeux de l'Empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juſte fureur.
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je ſuis Chrétien.

FÉLIX.

Impie!
Adore-les, te dis-je; ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je ſuis Chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es? O cœur trop obſtiné!

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduiſez-vous ?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Chere Pauline, adieu ; conſervez ma mémoire.

PAULINE.

Je te ſuivrai par-tout, & mourrai ſi tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne ſuivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, & que l'on obéiſſe ;
Puiſqu'il aime à périr, je conſens qu'il périſſe.

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

JE me fais violence, Albin, mais je l'ai dû ;
Ma bonté naturelle aiſément m'eut perdu.
Que la rage du peuple à préſent ſe déploye ;
Que Sévere en fureur tonne, éclate, foudroye ;
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma ſûreté.
Mais n'es-tu point ſurpris de cette dureté ?
Vois-tu, comme le ſien, des cœurs impénetrables,
Ou des impiétés à ce point exécrables ?

Du moins j'ai ſatisfait mon eſprit affligé ;
Pour amollir ſon cœur je n'ai rien négligé ;
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes ;
Et certes ſans l'horreur de ſes derniers blaſphêmes,
Qui m'ont rempli ſoudain de colere & d'effroi,
J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne ſais quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre ſang par votre propre main.

FÉLIX.

(c') Ainſi l'ont autrefois verſé Brute & Manlie ;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie ;
(d') Et quand nos vieux Héros avaient de mauvais ſang,
Ils euſſent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous ſéduit : mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la ſentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, & que ſon déſeſpoir
(e') Par ſes pleurs & ſes cris ſaura vous émouvoir....

FÉLIX.

Tu me fais ſouvenir qu'elle a ſuivi ce traître,
Et qué ce déſeſpoir qu'elle fera paraître,
De mes commandemens pourra troubler l'effet.
Va donc, cours y mettre ordre, & voir ce qu'elle fait ;
(f') Romps ce que ſes douleurs y donneraient d'obſtacle ;
(f') Tire-la, ſi tu peux, de ce triſte ſpectacle ;
Tâche à la conſoler : va donc, qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en eſt pas beſoin, Seigneur ; elle revient.

SCENE V.

PAULINE, FÉLIX, ALBIN.

PAULINE.

PERE barbare, achève, achève ton ouvrage ;
Cette ſeconde hoſtie eſt digne de ta rage.
Joins ta fille à ton gendre ; ôſe, que tardes-tu ?
Tu vois le même crime, ou la même vertu.
Ta barbarie en elle a les mêmes matieres.
Mon époux, en mourant, m'a laiſſé ſes lumieres ;
Son ſang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a décillé les yeux, & me les vient d'ouvrir.
Je vois, je ſais, je crois, je ſuis déſabuſée ;
De ce bienheureux ſang tu me vois baptiſée ;
Je ſuis Chrétienne, enfin ; n'eſt-ce point aſſez dit ?
Conſerve, en me perdant, ton rang & ton crédit ;
Redoute l'Empereur, appréhende Sévere ;
Si tu ne veux périr, ma perte eſt néceſſaire ;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque & lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes Dieux que je déteſte :
Ils n'en ont briſé qu'un, je briſerai le reſte.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuiſſans qu'en leurs mains vous peignez,
Et ſaintement rebelle aux loix de la naiſſance,
Une fois envers toi manquer d'obéiſſance.
Ce n'eſt point ma douleur que par-là je fais voir ;
C'eſt la grace qui parle, & non le déſeſpoir.
Le faut-il dire encor, Félix ? je ſuis Chrétienne.
Affermis, par ma mort, ta fortune & la mienne ;

Le coup à l'un & l'autre en ſera précieux,
k') Juiſqu'il t'aſſure en Terre, en m'élevant aux Cieux.

SCENE VI. ET DERNIERE.

SÉVERE, FÉLIX, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SÉVERE.

PERE dénaturé, malheureux politique,
m') Eſclave ambitieux d'une peur chimérique;
Polyeucte eſt donc mort, & par vos cruautés
Vous penſez conſerver vos triſtes dignités!
La faveur que pour lui je vous avais offerte,
Au lieu de le ſauver, précipite ſa perte?
J'ai prié, menacé, mais ſans vous émouvoir;
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir.
Hé bien! à vos dépens, vous verrez que Sévere
Ne ſe vante jamais que de ce qu'il peut faire;
Et par votre ruine il vous fera juger,
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux Dieux ce ſervice fidèle;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
Adieu; mais, quand l'orage éclatera ſur vous,
Ne doutez point du bras d'où partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, & d'une ame appaiſée,
Souffrez que je vous livre une vengeance aiſée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conſerver mes triſtes dignités;
Je dépoſe à vos pieds l'éclat de leur faux luſtre,

Celle où j'oſe aſpirer eſt d'un rang plus illuſtre ;
Je m'y trouve forcé par un ſecret appas ;
Je cède à des tranſports que je ne connais pas ; (n
Et par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je paſſe au zele de mon gendre.
C'eſt lui, n'en doutez point, dont le ſang innocent
Pour ſon perſécuteur prie un Dieu tout-puiſſant.
Son amour épandu ſur toute la famille,
Tire après lui le pere auſſi-bien que la fille : (o
J'en ai fait un Martyr, ſa mort me fait Chrétien :
J'ai fait tout ſon bonheur, il veut faire le mien.
C'eſt ainſi qu'un Chrétien ſe venge & ſe courrouce.
Heureuſe cruauté dont la ſuite eſt ſi douce !
Donne la main, Pauline. Apportez des liens ;
Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux Chrétiens ;
Je le ſuis, elle l'eſt ; ſuivez votre colere.

PAULINE.

Qu'heureuſement enfin je retrouve mon pere !
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à celui qui le fait.

SÉVERE.

Qui ne ſerait touché d'un ſi tendre ſpectacle ?
De pareils changemens ne vont point ſans miracle. (p
Sans doute vos Chrétiens, qu'on perſécute en vain,
Ont quelque choſe en eux qui ſurpaſſe l'humain ;
Ils menent une vie avec tant d'innocence,
Que le Ciel leur en doit quelque reconnaiſſance.
Se relever plus forts, plus ils ſont abattus, (q
N'eſt pas auſſi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire ;
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en ſoupire ;
Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ſes Dieux,

r¹) Qu'il les ſerve à ſa mode, & ſans peur de la peine.
Si vous êtes Chrétien, ne craignez plus ma haîne;
Je les aime, Félix, & de leur protecteur
s¹) Je n'en veux pas ſur vous faire un perſécuteur.
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque;
Servez bien votre Dieu, ſervez votre Monarque.
Je perdrai mon crédit envers Sa Majeſté,
Ou vous verrez finir cette ſévérité.
Par cette injuſte haîne il ſe fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le Ciel en vous achever ſon ouvrage,
Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inſpirer bien-tôt toutes ſes vérités.
t¹) Nous autres, béniſſons notre heureuſe aventure.
Allons à nos Martyrs donner la ſépulture,
Baiſer leurs corps ſacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir par-tout le nom de Dieu.

Fin du cinquième & dernier Acte.

EXAMEN
DE POLYEUCTE.

CE martyre eſt rapporté par Surius au 9 de Janvier. Polyeucte vivait en l'année 250, ſous l'Empreur Décius. Il était Arménien, ami de Néarque, & gendre de Félix, qui avait la commiſſion de l'Empreur pour faire exécuter ſes Édits contre les Chrétiens. Cet ami l'ayant réſolu à ſe faire Chrétien, il déchira ces Édits qu'on publiait, arracha les Idoles des mains de ceux qui les portaient ſur les autels pour les adorer, les briſa contre terre, réſiſta aux larmes de ſa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, & perdit la vie par l'ordre de ſon beau-pere, ſans autre baptême que celui de ſon ſang. Voilà ce que m'a prêté l'Hiſtoire, le reſte eſt de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix, Gouverneur d'Arménie, & j'ai pratiqué un ſacrifice public, afin de rendre l'occaſion plus illuſtre, & donner un prétexte à Sévère de venir en cette Province, ſans faire éclater ſon amour, avant qu'il en eût

l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos Héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Ariſtote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puiſque celle de Polyeucte va juſqu'à la ſainteté, & n'a aucun mélange de faibleſſe. J'en ai déja parlé ailleurs; &, pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajoûterai ici, que Mirturnus, dans ſon Traité du Poëte, agite cette queſtion, *ſi la Paſſion de Jeſus-Chriſt & les martyres des Saints doivent être exclus du Théâtre, à cauſe qu'ils paſſent cette médiocre bonté*, & réſout en ma faveur. Le célèbre Heinſius, qui non-ſeulement a traduit la Poëtique de notre Philoſophe, mais a fait un Traité de la conſtitution de la Tragédie, ſelon ſa penſée, nous en a donné une ſur le martyre des Innocens. L'illuſtre Grotius a mis ſur la ſcene la Paſſion même de Jéſus Chriſt, & l'hiſtoire de Joſeph; & le ſavant Buchanan a fait la même choſe de celle de Jephté, & de la mort de ſaint Jean-Baptiſte. C'eſt ſur ces exemples que j'ai hazardé ce Poëme, où je me ſuis donné des licences qu'ils n'ont pas priſes, de changer l'hiſtoire en quelque choſe, & d'y mêler des épiſodes d'invention: auſſi m'était-il plus permis ſur [illegible]tiere, qu'à eux ſur celle qu'ils ont [illegible]. Nous ne devons qu'une croyance [illegible] la vie des Saints, & nous avons le

même droit ſur ce que nous en tirons pour le porter ſur le Théâtre, que ſur ce que nous empruntons des autres Hiſtoires; mais nous devons une Foi chrétienne & indiſpenſable à tout ce qui eſt dans la Bible, qui ne nous laiſſe aucune liberté d'y rien changer. J'eſtime toutefois qu'il ne nous eſt pas défendu d'y ajoûter quelque choſe, pourvu qu'il ne détruiſe rien de ces vérités dictées par le Saint-Eſprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leus Poëmes; mais auſſi ne les ont-ils pas rendu aſſez fournis pour notre Théâtre, & ils ne s'y ſont propoſé pour exemple que la conſtitution la plus ſimple des Anciens. Heinſius a plus oſé qu'eux dans celui que j'ai nommé, Les Anges qui bercent l'Enfant Jéſus, & l'ombre de Mariane avec les Furies qui agitent l'eſprit d'Hérode, ſont des agrémens qu'il n'a pas trouvés dans l'Évangile. Je crois même qu'on en peut ſupprimer quelque choſe, quand il y a apparence qu'il ne plairait pas ſur le Théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place; car alors ce ſerait changer l'hiſtoire, ce que le reſpect que nous devons à l'Écriture ne permet point. Si j'avais à y expoſer celle de David & de Betſabée, je ne décrirais pas comme il en devint amoureux en la voyant ſe baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fit une impreſſion trop chatouilleuſe dans l'eſprit de l'auditeur: mais

je me contenterais de le peindre avec de l'amour pour elle, ſans parler aucunement de quelle maniere cet amour ſe ſerait emparé de ſon cœur.

Je reviens à Polyeucte, dont le ſuccès a été très-heureux. Le ſtyle n'en eſt pas ſi fort, ni ſi majeſtueux que celui de Cinna & de Pompée; mais il a quelque choſe de plus touchant; & les tendreſſes de l'amour humain y ſont un ſi agréable mélange avec la fermeté du divin, que ſa repréſentation a ſatisfait tout enſemble les dévots & les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de Pièce où l'ordre de Théâtre ſoit plus beau, & l'enchaînement des ſcenes mieux ménagé. L'unité d'action, & celles de jour & de lieu y ont leur juſteſſe; & les ſcrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernieres, ſe diſſiperont aiſément, pour peu qu'on me veuille prêter cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'occaſion s'en offre, en reconnaiſſance de la peine que nous avons priſe à le divertir.

Il eſt hors de doute que, ſi nous appliquons ce Poëme à nos coutumes, le ſacrifice ſe fait trop tôt après la venue de Sévère, & cette précipitation ſortira du vraiſemblable par la néceſſité d'obéir à la regle. Quand le Roi envoie ſes ordres dans les villes, pour y faire rendre des actions de graces pour ſes ires, ou pour d'autres bénédictions qu'il

reçoit du Ciel, on ne les exécute pas dès le jour même; mais auſſi il faut du temps pour aſſembler le Clergé, les Magiſtrats, & les Corps de Ville, & c'eſt ce qui en fait différer l'exécution. Nos Acteurs n'avaient ici aucune de ces aſſemblées à faire.

Il ſuffiſait de la préſence de Sévère & de Félix, & du miniſtere du Grand-Prêtre; ainſi nous n'avons eu aucun beſoin de remettre ce ſacrifice à un autre jour. D'ailleurs, comme Félix craignait ce Favori, qu'il croyait irrité du mariage de ſa fille, il était bien-aiſe de lui donner le moins d'occaſion de tarder qu'il lui était poſſible, & de tâcher, durant ſon peu de ſéjour, à gagner ſon eſprit par une prompte complaiſance, & montrer tout enſemble une impatience d'obéïr aux volontés de l'Empereur.

L'autre ſcrupule regarde l'unité de lieu, qui eſt aſſez exacte, quiſque tout ſe paſſe dans une ſalle ou anti-chambre commune aux appartemens de Félix & de ſa fille. Il ſemble que la bienſéance y ſoit un peu forcée, pour conſerver cette unité au ſecond Acte, en ce que Paulinе vient juſques dans cette anti-chambre pour trouver Sévère, dont elle devrait attendre la viſite dans ſon cabinet. A quoi je réponds, qu'elle a eu deux raiſons de venir au-devant de lui; l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont ſon pere redoutait

l'indignation, & qu'il lui avait commandé d'adoucir en ſa faveur; l'autre, pour rompre plus aiſément la converſation avec lui, en ſe retirant dans ce cabinet, s'il ne voulait pas la quitter à ſa priere, & ſe délivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle; ce qu'elle n'eut pu faire, ſi elle eût reçu ſa viſite dans ſon appartement.

Sa confidence avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avait eu pour ce Cavalier, me fait faire une réflexion ſur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup, ſur nos Théâtres, d'affections qui ont déja duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le ſecret juſtement au jour de l'action qui ſe préſente, & non-ſeulement ſans aucune raiſon de choiſir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraiſemblablement on s'en eſt dû ouvrir beaucoup auparavant avec la perſonne à qui on en fait confidence. Ce ſont choſes dont il faut inſtruire le ſpectateur, en les faiſant apprendre par un des Acteurs à l'autre; mais il faut prendre garde avec ſoin, que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer juſques-là, auſſi-bien que le ſpectateur, & que quelque occaſion tirée du ſujet oblige celui qui les récite à rompre enfin un ſilence qu'il a gardé ſi long-temps. L'infante, dans le Cid, avoue à Léonor l'amour ſecret qu'elle a pour lui, & l'aurait pu faire un an

ou ſix mois plutôt. Cléopâtre, dans Pompée, ne prend pas des meſures plus juſtes avec Charmion; elle lui conte la paſſion de Céſar pour elle, & comme

chaque jour ſes Couriers
Lui portent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.

Cependant, comme il ne paraît perſonne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'était elle-même dont cette Reine ſe ſervait pour introduire ces Couriers, & qu'ainſi elle devait ſavoir déja tout ce commerce entre Céſar & ſa Maitreſſe. Du moins, il fallait marquer quelque raiſon qui lui eût laiſſé ignorer juſques-là tout ce qu'elle lui apprend, & de quel autre miniſtere cette Princeſſe s'était ſervie pour recevoir ces Couriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le ſonge qui la trouble, & les ſujets qu'elle a de s'en alarmer; & comme elle n'a fait ce ſonge que la nuit d'auparavant, & qu'elle ne lui eût jamais revélé ſon ſecret ſans cette occaſion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plutôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avais perſonne

pour la faire, ni pour l'écouter, que des Payens qui ne la pouvaient ni écouter, ni faire, que comme ils avaient fait & écouté celle de Néarque; ce qui aurait été une répétition & marque de ſtérilité, & en outre n'aurait pas répondu à la dignité de l'action principale, qui eſt terminée par-là. Ainſi, j'ai mieux aimé la faire connaître par un ſaint emportement de Pauline, que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grace dans une bouche indigne de le prononcer. Félix ſon pere ſe convertit après elle; & ces deux converſions, quoique miraculeuſes, ſont ſi ordinaires dans les Martyrs, qu'elles ne ſortent point de la vraiſemblance, parce qu'elles ne ſont pas de ces événemens rares & ſinguliers qu'on ne peut tirer en exemple; & elles ſervent à remettre le calme dans les eſprits de Félix, de Sévère & de Pauline, que ſans cela j'aurais bien eu de la peine à retirer du Théâtre dans un état qui rendît la Pièce complette, en ne laiſſant rien à ſouhaiter à la curioſité de l'auditeur.

PRÉFACE
DE M. DE VOLTAIRE
SUR POLYEUCTE.

QUAND on paſſe de *Cinna* à *Polyeucte*, on ſe trouve dans un monde tout différent. Mais les grands Poëtes, ainſi que les grands Peintres, ſavent traiter tous les ſujets. C'eſt une choſe aſſez connue, que, *Corneille* ayant lu ſa Tragédie de *Polyeucte* chez Madame de *Rambouillet*, où ſe raſſemblaient alors les eſprits les plus cultivés, cette Pièce y fut condamnée d'une voix unanime, malgré l'intérêt qu'on prenait à l'auteur dans cette maiſon. *Voiture* fut député de toute l'aſſemblée pour engager *Corneille* à ne pas faire repréſenter cet ouvrage. Il eſt difficile de démêler ce qui put porter les hommes du Royaume qui avaient le plus de goût & de lumieres, à juger ſi ſinguliérement. Furent-ils perſuadés qu'un martyre ne pouvait jamais réuſſir ſur le Théâtre? c'était ne pas connaître le peuple. Croyaient-ils que les défauts que leur ſagacité

leur faiſait remarquer, révolteraient le public? c'était tomber dans la même erreur qui avait trompé les cenſeurs du *Cid*; ils examinaient le *Cid* par l'exacte raiſon, & ils ne voyaient pas qu'au ſpectacle on juge par ſentiment. Pouvaient-ils ne pas ſentir les beautés ſingulieres des rôles de *Sévère* & de *Pauline*? Ces beautés d'un genre ſi neuf, & ſi délicat, les alarmerent peut-être. Ils purent craindre qu'une femme qui aimait à la fois ſon amant & ſon mari, n'intéreſsât pas; & c'eſt préciſément ce qui fit le ſuccès de la Pièce. On trouvera dans les remarques quelques anecdoctes concernant ce jugement de l'Hôtel de Rambouillet. Ce qui eſt étonnant, c'eſt que tous ces chef-d'œuvres ſe ſuivaient d'année en année. *Cinna* fut joué au commencement de 1643, & *Polyeucte* à la fin. Il eſt vrai que *Lopez de Vega*, *Garnier*, *Calderon*, compoſaient encore plus vîte, *ſtantes pede in uno*: mais quand on ne s'aſſervit à aucune regle, qu'on n'eſt gêné ni par la rime, ni par la conduite, ni par aucune bienſéance, il eſt plus aiſé de faire dix Tragédies, que de faire *Cinna* & *Polyeucte*.

REMARQUES
DE M. DE VOLTAIRE
SUR POLYEUCTE.

ACTE PREMIER.

(*a*) *S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé.*] Le mot *rêvé* eſt devenu trop familier ; peut-être ne l'était-il pas du temps de *Corneille*. Il faut obſerver qu'il avait déja l'art de varier le ſtyle ; il nous avertit même dans ſes examens qu'il l'a proportionné à ſes ſujets. Toutes les Pièces des autres Auteurs paraiſſaient jettées dans le même moule. Il faut convenir pourtant qu'un Connaiſſeur reconnaîtra toujours le même fond de ſtyle dans les Pièces de *Corneille* qui paraiſſent le plus diverſement écrites. C'eſt en effet le même tour dans les phraſes, toujours un peu de raiſonnement dans la paſſion, roujours des maximes détachées, toujours des penſées retournées en plus d'une maniere. C'eſt le ſtyle de *Rotrou*, avec plus de force, plus d'élégance & de richeſſe. La maniére du Peintre eſt viſible, quelque ſujet que traite ſon pinceau.

(*b*) . . . . . *Et le peu de croyance*
Qu'un homme doit donner à ſon extravagance.

Termes de la haute Comédie. De plus, *donner de la croyance*, n'eſt pas d'un Français pur.

(*c*) *Elle a ſur toute l'ame.*] Ce mot *toute* eſt inutile,

& fait languir le Vers : une vaine épithète affaiblit toujours la diction & la penſée.

(*d*) *Craint & croit déja voir ma mort qu'elle a ſongée.*] On ne peut dire que dans le burleſque, *ſonger une mort.*

(*e*) *Dont il eſt poſſédé.*] Expreſſion impropre, vicieuſe ; on ne peut dire, *être poſſédé des yeux.*

(*f*) *Pour faire en plein repos ce qu'il trouble.*] Cela eſt à peine intelligible. Ce ſtyle eſt trop à la fois négligé & forcé. Pour juger ſi des Vers ſont mauvais, mettez-les en Proſe ; ſi cette Proſe eſt incorrecte, les Vers le ſont. *Epargnons ſon ennui par un peu de remiſe, pour faire en plein repos ce qu'il trouble.* Vous voyez combien une telle phraſe révolte. Les Vers doivent avoir la clarté, la pureté de la Proſe la plus correcte ; & l'élégance, la force, la hardieſſe, l'harmonie de la Poëſie.

Ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que *Corneille*, dans la premiere édition de *Polyeucte*, avait mis ;

Remettons ce deſſein qui l'accable d'ennui ;
Nous le pourrons demain auſſi-bien qu'aujourd'hui.

& dans toutes les autres éditions qu'il fit faire, il corrigea ces deux Vers de la maniere dont nous les imprimons dans le texte. Apparemment on avait critiqué, *Remettre un deſſein*, parce qu'on remet à un autre jour l'accompliſſement, l'exécution, & non pas le deſſein. On avait pu auſſi blâmer, *Nous le pourrons demain*, parce que ce *le* ſe rapporte à *deſſein*, & que *pouvoir un deſſein* n'eſt pas Français. Mais en général il vaut mieux pécher contre l'exactitude de la ſyntaxe, que de faire des Vers obſcurs & mal tournés. La premiere maniere était à la vérité un peu fautive, mais elle vaut beaucoup mieux que la ſeconde. Tout cela prouve que la verſification Françaiſe eſt d'une difficulté preſqu'inſurmontable.

(*g*) *Promet-il de le vouloir demain ?*] Eſt-ce Dieu qui promet de vouloir demain, ou qui promet que *Polyeucte*

lyeucte voudra ? Un Écrivain ne doit jamais tomber dans ces amphibologies ; on ne les permet plus.

(*h*) *Il eſt toujours tout juſte & tout bon. — Après certains momens, &c.*] Tous ces Vers ſont trop rampans, trop négligés, trop du ſtyle familier des Livres de dévotion.

(*i*) *Le bras qui la verſait en devient plus avare.*] Il y avait dans les premieres éditions :

Le bras qui la verſait s'arrête & ſe courrouce ;
Notre cœur s'endurcit, & ſa pointe s'émouſſe.

Il faut avouer qu'aujourd'hui on ne ſouffrirait pas *un bras qui verſe une grace.*

(*k*) *Qu'on vous a fait ouïr.*] Ce mot *ouïr* ne peut guères convenir à des ſoupirs. Quand *Racine* dans ſon ſtyle châtié, toujours élégant, toujours noble, & d'autant plus hardi qu'il le paraît moins, fait dire à *Andromaque :*

Ah ! Seigneur, vous entendez aſſez
Des ſoupirs qui craignaient de ſe voir repouſſés :

Le mot d'*entendre* ſignifie là, *comprendre, connaître. Vous connaiſſiez mon cœur par mes ſoupirs.*

(*l*) *Ainſi du genre humain l'ennemi vous abuſe.*] Ce langage familier de la dévotion parut d'abord extraordinaire ; on venait de jouer *Sainte-Agnès* d'un *Puget de la Serre.* Elle était tombée ; ſa chûte donna mauvaiſe opinion de *Saint-Polyeucte* à l'Hôtel de Rambouillet. Le Cardinal de *Richelieu* le condamna comme le *Cid.* C'eſt ce que nous apprend l'Abbé *Hédelin d'Aubignac*, ennemi de *Corneille*, & qui croyait être ſon Maître.

Remarquez que cette périphraſe, *l'ennemi du genre humain*, eſt noble, & que le nom propre eût été ridicule. Le vulgaire ſe repréſente le diable avec des cornes & une longue queuë. *L'ennemi du genre humain* donne l'idée d'un être terrible qui combat contre Dieu même.

& fait languir le Vers : une vaine épithète affaiblit toujours la diction & la penſée.

Il craint & croit déja voir ma mort qu'elle a ſongée

On ne peut dire que dans le burleſque, *ſonger à la mort.*

Dont il eſt poſſédé.] Expreſſion impropre, on ne peut dire, *être poſſédé des yeux.*

Pour lire en plein repos ce qu'il trouble.] Ce ſtyle eſt trop à la fois ſublime & bas. Pour juger ſi des Vers ſont mauvais, comparez-les en Proſe : à cette Proſe eſt incorrecte, les Vers le ſont. *Je tremble, je crains par un peu de remiſe, pour lire en plein repos ce qu'il trouble.* Vous voyez combien cette Proſe eſt barbare. Les Vers doivent avoir la clarté & la pureté de la Proſe la plus correcte ; & l'élégance, la force & la hardieſſe, l'harmonie de la Poëſie.

Il ne me reſte plus à remarquer, c'eſt que *Corneille*, dans la ſeconde ſcène de l'Acte ſuivant, avoit mis :

Je tremble, je crains, je crains qu'à force d'ennui ;
Dans le ſecret mon ame ait conſenti ce qu'aujourd'hui.

Il donna en ſuite les corrections qu'il fit faire, il corrigea ces vers de la manière dont nous les imprimons ; mais ſi quelqu'un les avoit critiqué, *Remettez-vous-en*, dit-il, *je veux remettre à un autre jour l'accommodement*, & mourut le deſſein. *Quand*

Polyeucte voudra ; [illegible]
dans ces amphibologies
(*h*) *Il est toujours* [illegible]
certains momens, &c.]
pans, trop négligés, [illegible]
de dévotion.

(*i*) *Le bras qui la versait* [illegible]
avait dans les premieres [illegible]

Le bras qui la versait [illegible]
Notre cœur s'endurcit, [illegible]

Il faut avouer qu'aujourd'hui [illegible]
bras qui verse une grace.

(*k*) *Qu'on vous a fait* [illegible]
guères convenir à des soupirs. [illegible]
le châtié, toujours élégant, [illegible]
plus hardi qu'il le paraît moins, [illegible]

Ah ! Seigneur, [illegible]
Des soupirs qui craignaient de [illegible]

Le mot d'*entendre* signifie là, [illegible]
Vous connaissiez mon cœur par [illegible]

(*l*) *Ainsi du genre humain l'en* [illegible]
langage familier de la dévotion [illegible]
dinaire ; on venait de jouer *Sa* [illegible]
de la Serre. Elle était tombée [illegible]
vaise opinion de *Saint-Poly* [illegible]
bouffler. Le Cardinal de *Riel* [illegible]
le *Cid*. C'est ce que nous ap [illegible]
bignac, ennemi de *Corne* [illegible]
Maître.

Remarquez que cette [illegible]
humo [illegible]

[illegible] appaise la colé
[illegible] *fait quand il v*
Néarque ne de
[illegible] dirait-il de pl
[illegible] semble ici un
[illegible] isance de quel
[illegible] me de *Polyeu*
[illegible] s fois de sui
[illegible] l'intérêt qui
[illegible] ; & quoiqu
[illegible] é, il est tou
[illegible] *quel siecle*
[illegible] *rits des hom*
Le peu de rin
[illegible] *hommes*, on fa
[illegible] *s sommes, l'é*
[illegible] *mmes.*
[illegible] entir en mille
[illegible] la prodigieus
[illegible] atine sur les L
[illegible] d'éviter, si l'on
[illegible] ercher un autre
[illegible] is il faut la vain
[illegible] *s sont Rois à leu*
[illegible] l n'est pas à la v
[illegible] naïveté ne peut d
[illegible] *ret sermone pedestri.*
[illegible] d'une Prose trop
[illegible] *ci d'entiere conf*
[illegible] un barbarisme d
[illegible] *dence.*] Expres
[illegible] Tragédie peut

Toutes les fois qu'un mot préſente une image, ou baſſe, ou dégoûtante, ou comique, annobliſſez-la par des images acceſſoires; mais auſſi ne vous piquez pas de vouloir ajoûter une grandeur vaine à ce qui eſt impoſant par ſoi-même. Si vous voulez exprimer que le Roi vient, dites, *le Roi vient*; & n'imitez pas ce Poëte qui, trouvant ces mots trop communs, dit;

Ce grand Roi roule ici ſes pas impérieux.

(*m*) *De force, de ruſe.*] Cela eſt lâche, & n'eſt pas d'un français pur. On n'entreprend point de ruſe.

(*n*) *Quand on ne peut les rompre, demi-rompu, rompez.*] Ce mot *rompre* ſi ſouvent répété, eſt d'autant plus vicieux, qu'on ne dit ni *rompre un deſſein*, ni *rompre un coup.*

(*o*) *Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelqu'autre.*] Après *par des pleurs*, il fallait ſpécifier un autre obſtacle. *Chaque jour par quelqu'autre;* il ſemble que ce ſoit par quelqu'autre pleur. Le ſens eſt clair, à la vérité, mais la phraſe ne l'eſt pas.

Ici le ſens me choque, & plus loin c'eſt la phraſe.
Boileau.

Ces petites négligences multipliées ſe font plus ſentir à la lecture qu'au Théâtre; rien ne doit échapper aux Lecteurs qui veulent s'inſtruire. Quand *Virgile* eut appris aux Romains à faire des Vers toujours nobles & élégans, il ne fut plus permis d'écrire comme *Ennius.*

(*p*) *Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort.*] On ne dirait plus aujourd'hui, *ſur mes pareils*, ni *un bel œil.* Ce terme de *pareils*, dont *Rotrou* & *Corneille* ſe ſont toujours ſervis, ſemble caractériſer une petite vanité bourgeoiſe. *Un bel œil*, eſt toujours ridicule, & beaucoup plus dans un mari que dans un amant. *Fâcher un bel œil* eſt encore pis.

(q) *Appaiſez donc ſa crainte.*] On appaiſe la colère, & non la crainte.

(r) *Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.*] Pluſieurs perſonnes ont cru que *Néarque* ne devait pas parler ainſi d'une épouſe. Que dirait-il de plus ſi c'était une maîtreſſe? Le mot *tue* ſemble ici un peu trop fort. Car, après tout, une complaiſance de quelques heures pour ſa femme tuerait-elle l'ame de *Polyeucte*?

(s) *Mais enfin il le faut.* Voilà trois fois de ſuite *il le faut.* Cette inadvertence n'ôte rien à l'intérêt qui commence à naître dès la premiere Scène; & quoique le ſtyle ſoit ſouvent incorrect & négligé, il eſt toujours au-deſſus de ſon ſiecle.

(t) *Tu vois, ma Stratonice, en quel ſiecle nous ſommes.*
Voilà notre pouvoir ſur les eſprits des hommes!]
Ces deux Vers ſentent la Comédie. Le peu de rimes de notre Langue fait que, pour rimer à *hommes*, on fait venir comme on peut, *le ſiecle où nous ſommes, l'état où nous ſommes, tous tant que nous ſommes.*

Cette gêne ne ſe fait que trop ſentir en mille occaſions, & c'eſt une des preuves de la prodigieuſe ſupériorité des Langues Grecque & Latine ſur les Langues modernes. La ſeule reſſource eſt d'éviter, ſi l'on peut, ces malheureuſes rimes, & de chercher un autre tour; la difficulté eſt prodigieuſe, mais il faut la vaincre.

(u) *Mais après l'hymenée ils ſont Rois à leur tour.*] Ce Vers a paſſé en proverbe. Il n'eſt pas à la vérité de la haute Tragédie, mais cette naïveté ne peut déplaire.

Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

(x) *Manquer d'amour*] eſt d'une Proſe trop faible.

(y) *S'il ne vous traite ici d'entiere confidence.*] Cela n'eſt pas français; c'eſt un barbariſme de phraſe.

(z) *C'eſt un trait de prudence.*] Expreſſion de la haute Comédie, mais que la Tragédie peut ſouffrir.

(*a*[1]) *Qu'il eſt plus à propos qu'il vous cèle pourquoi.*] Ce Vers, ou cette ligne tient trop du bourgeois. C'eſt une regle aſſez générale, qu'un Vers héroïque ne doit guères finir par un adverbe, à moins que cet adverbe ſe faſſe à peine remarquer comme adverbe; je ne le verrai *plus*, je ne l'aimerai *jamais*. *Pourquoi* pourrait être employé à la fin d'un Vers, quand le ſens eſt ſuſpendu.

Et comment, & pourquoi
Voulez-vous que je vive,
Quand vous ne vivez pas pour moi?
Quinault.

Mais alors ce *pourquoi* lie la phraſe. Vous ne trouverez jamais dans le ſtyle noble; *il m'a dit pourquoi; je ſais pourquoi.* La nuance du ſimple & du familier eſt délicate, il faut la ſaiſir.

(*b*[1]) *Il eſt bon qu'un mari nous cache quelque choſe.*] Ce Vers eſt abſolument comique, & même burleſque.

(*c*[1]) *On n'a tous deux qu'un cœur.*] Cette expreſſion ne paraît pas d'abord françaiſe, elle l'eſt cependant. *Eſt-on allé là? On y eſt allé deux*; mais c'eſt un galliciſme, qui ne s'emploie que dans le ſtyle très-familier. *Mêmes traverſes, fonctions diverſes.* Cela n'eſt pas aſſez élégamment écrit, & l'idée eſt un peu ſubtile; rien n'eſt véritablement beau que ce qui eſt écrit naturellement, avec élégance & pureté: on ne ſaurait trop avoir ces regles devant les yeux.

(*d*[1]) *Qui vous tient aſſemblés.*] Le mot propre eſt *unis*; on ne peut ſe ſervir de celui d'*aſſembler* que pour pluſieurs perſonnes.

(*e*[1]) *Un ſonge en notre eſprit paſſe pour ridicule.....*
Pour fidèle miroir.....]

Les mots de *ridicule*, & de *miroir*, doivent être bannis des Vers héroïques; cependant on pourrait ſe ſervir du terme *ridicule*, pour jetter de l'opprobre ſur quelque

choſe que d'autres reſpectent. Tout dépend de l'art avec lequel les mots ſont placés.

Il eſt à remarquer que du temps de l'Empereur *Décie*, les Romains n'avaient nulle foi aux ſonges; les honnêtes gens ne connaiſſaienr plus de ſuperſtitions.

(*f*[1]) *Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne.*] Le mot de *crédit* eſt impropre. Un ſonge n'obtient point de crédit.

(*g*[1]) *A raconter ſes maux ſouvent on les ſoulage:*] Ce Vers eſt un peu familier; & il faut, *en racontant*, & non *à raconter.*

(*h*[1]) *Et l'on doute d'un cœur qui n'a pas combattu.*] Pluſieurs perſonnes ont trouvé que *Pauline* ne devait pas débuter par dire un peu crûment qu'elle a eu *d'autres amours*, & qu'une coquette ne s'exprimerait pas autrement. D'autres diſent que *Corneille* avait la ſimplicité d'un grand-homme, & qu'il la donne à Pauline.

On peut remarquer ici que *Corneille* étale preſque toujours en maxime ce que *Racine* mettait en ſentiment. Il y a peut-être une eſpece d'appareil, une petite affectation dans une nouvelle mariée, à dire ainſi, qu'une femme d'honneur peut raconter ſes amours. On ſent que c'eſt le Poëte qui débite ſes penſées, & qui prépare une excuſe pour *Pauline*. Si *Pauline* n'avait pas combattu, voudrait-elle qu'on doutât de ſa conduite? Une femme eſt-elle moins eſtimée pour n'avoir aimé que ſon mari? Faut-il abſolument qu'elle ait un autre amour pour qu'on ne doute pas de ſa vertu?

(*i*[1]) *Ce malheureux viſage.*] Cette expreſſion eſt condamnée comme burleſque.

(*k*[1]) *Qui leur tira mourant la victoire des mains.*] *Tirer la victoire des mains*, expreſſion impropre, & un peu baſſe aujourd'hui; peut-être ne l'était-elle pas alors.

(*l*[1]) *Et fit tourner le ſort.*] *Le ſort* ne peut être employé pour la victoire; mais le ſens eſt ſi clair, qu'il

ne peut y avoir d'équivoque. *Tourner le fort*, n'eſt pas heureux.

(*m*[1]) *La digne occaſion d'une rare conſtance.*] *Stratonice* pourrait parler ainſi avant le mariage, mais non après. Ce Vers eſt trop d'une Soubrette.

(*n*[1]) *Quelque fruit qu'une fille en puiſſe recueillir.*] Le fruit recueilli par une fille ne préſente pas un ſens clair, & ſi par ce fruit *Pauline* entend la poſſeſſion d'un amant, ce diſcours paraît peu convenable à une nouvelle mariée. *Racine* a employé cette expreſſion dans *Phédre.*

Hélas! du crime affreux dont la honte me ſuit,
Jamais mon triſte cœur n'a recueilli le fruit.

Mais cela veut dire, *je n'ai jamais goûté de douceur dans ma paſſion criminelle.*

(*o*[1]) *Parmi ce grand amour*] eſt un ſoléciſme. *Parmi* demande toujours un pluriel.

(*p*[1]) *D'un beau trépas l'illuſtre renommée.*] La renommée ne convient point à *trépas.* Ce mot ne regarde jamais que la perſonne, parce que *renommée* vient de *nom.* La renommée d'un Guerrier, la gloire d'un *trépas.*

(*q*[1]) *Je donnai par devoir à ſon affection.*] Rien ne paraît plus neuf, plus ſingulier, & d'une nuance plus délicate. Quoi qu'on en diſe, ce ſentiment peut être très-naturel dans une femme ſenſible & honnête. Ceux qui ont dit qu'ils ne voudraient de *Pauline* ni pour femme, ni pour maîtreſſe, ont dit un bon mot qui ne dérobe rien à la beauté extraordinaire du caractere de *Pauline.* Il ſerait à ſouhaiter que ces Vers fuſſent auſſi délicats par l'expreſſion que par le ſentiment.

(*r*[1]) . . . . . *Juge-le par la crainte.*] Il faut éviter ces *le* après les verbes. *Juges-en* ne ſerait pas moins dur.

Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.
Boileau.

(*s'*) *Hélas ! c'eſt de tout point ce qui me déſeſpere.*

. . . . . .

Ma douleur trop forte a brouillé ces images, &c.]

De tout point, brouiller des images, ſont des termes bannis du tragique. *Rages* ne ſe dit plus au pluriel ; je ne ſais pourquoi ; car il faiſait un très-bel effet dans *Malherbe* & dans *Corneille*. Craignons d'appauvrir notre Langue.

Pluſieurs perſonnes ont entendu dire au Marquis de *Saint-Aulaire*, mort à l'âge de cent ans, que l'Hôtel de Rambouillet avait condamné ce ſonge de *Pauline*. On diſait que dans une Pièce Chrétienne ce ſonge eſt envoyé par Dieu même ; & que dans ce cas, Dieu qui a en vue la converſion de *Pauline*, doit faire ſervir ce ſonge à cette même converſion ; mais qu'au contraire, il ſemble uniquement fait pour inſpirer à *Pauline* de la haîne contre les Chrétiens ; qu'elle voit des Chrétiens qui aſſaſſinent ſon mari, & qu'elle devait voir tout le contraire.

De Chrétiens une impie aſſemblée
A jetté Polyeucte aux pieds de ſon rival.

Ce qu'on pourrait encore reprocher peut-être à ce ſonge, c'eſt qu'il ne ſert de rien dans la Pièce ; ce n'eſt qu'un morceau de déclamation. Il n'en eſt pas ainſi du ſonge d'*Athalie*, envoyé exprès par le Dieu des Juifs ; il fait entrer *Athalie* dans le Temple, pour lui faire rencontrer ce même enfant qui lui eſt apparu pendant la nuit, & pour amener l'enfant même, le nœud & le dénouement de la Pièce. Un pareil ſonge eſt à la fois ſublime, vraiſemblable, intéreſſant & néceſſaire. Celui de *Pauline* eſt, à la vérité, un peu hors d'œuvre ; la Pièce peut s'en paſſer. L'ouvrage ſerait ſans doute meilleur, s'il y avait le même art que dans *Athalie* ; mais ſi ce ſonge de *Pauline* eſt une moindre beauté, ce n'eſt point du tout

un défaut choquant ; il y a de l'intérêt & du pahétique. On fait ſouvent des critiques judicieuſes qui ſubſiſtent, mais l'ouvrage qu'elles attaquent ſubſiſte auſſi.

(*t*¹) *Il eſt vrai qu'il eſt triſte.*] Cette naïveté fait toujours rire le Parterre ; je n'en ai jamais trop connu la raiſon. On pouvait s'exprimer avec un tour plus noble ; mais la ſimplicité n'eſt-elle pas permiſe dans une Confidente ? ces expreſſions ici ne ſont point comiques.

A l'égard du ſonge, s'il n'a pas l'extrême mérite de celui d'*Athalie*, qui fait le nœud de la Pièce, il a celui de *Camille*, il prépare.

(*u*¹) *La viſion, de ſoi.*] *La viſion* eſt bannie du genre noble, & *de ſoi* l'eſt de tous les genres.

(*x*¹) *Sévère n'eſt point mort . . . . . quel mal nous fait ſa vie ?*] Ce mot ſeul fait un beau coup de Théâtre. Et combien la réponſe de *Pauline* eſt intéreſſante ! Que le Lecteur me pardonne de remarquer quelquefois ces beautés, qu'il ſent aſſez, ſans qu'on les lui indique.

Il n'y a que ce mot de *mal propice* qui gâte cette belle & naturelle réflexion de *Pauline*. *Mal* détruit *propice*. Il faut, *peu propice*.

(*y*¹) *Mais comment le pouvez-vous ſavoir ?*] Il n'eſt pas naturel qu'un Gouverneur d'Arménie ne ſache pas de ſi grands événemens arrivés dans la Perſe qui touche à l'Arménie, & qu'il ne les apprenne que par l'arrivée de *Sévere*. Il ne paraît pas convenable qu'il ne ſoit inſtruit que par un ſubalterne, à qui les gens de *Sévere* ont parlé. Il eſt encore aſſez extraordinaire que *Sévere* (devenu tout-d'un-coup favori, ſans que le Gouverneur d'Arménie en ait rien ſu) quitte la Cour & l'Armée, pour aller faire ſans raiſon un ſacrifice qu'il pouvait mieux faire ſur les lieux. Qu'eût-on dit de *Turenne*, s'il eût quitté l'Alſace, pour aller faire chanter un *Te Deum* en Champagne ? Mais *Sévere* vient pour épouſer *Pauline*. L'Arménie eſt frontiére de Perſe : il a dû ſavoir que *Pauline* était mariée ; il a dû s'informer

d'elle tous les jours. *Félix* n'a point marié sa fille sans en avertir l'Empereur. Il fallait inventer une fable qui fût plus vraisemblable. Toutefois le défaut de vraisemblance laisse souvent subsister l'intérêt. Le Spectateur est entraîné par les objets présens, & on pardonne presque toujours ce qui amene de grandes beautés.

(*z*²) *Un gros de Courtisans en foule l'accompagne.*] Ce Vers convient moins à un Gouverneur de Province, qu'à un homme du commun, que cette *foule* de suivans éblouït. Le récit de toutes ces aventures arrivées dans le voisinage de *Félix*, fait trop voir que *Félix* devait en être instruit. Cette cure secrette de *Sévere* est un mauvais artifice, qui n'empêche pas que la cure ne soit publique. L'auteur, en voulant ménager cette surprise, a oublié toute la vraisemblance.

(*a*²) *Après qu'entre, &c.*] Ces Vers sont trop négligés: la syntaxe y est violée. *Le Roi de Perse l'avait fait enlever, qu'on ne put le trouver.* C'est un soléciſme: ce *que* ne se rapporte à rien. Ce récit, d'ailleurs, est trop dans la forme d'une relation. C'est dans ces détails qu'il faut déployer les richesses & les ressources de la Langue.

(*b*²) *Pour vous y disposer.*] Ce *disposer* ne se rapporte à rien. Il veut dire, *pour vous disposer à le recevoir.*

(*c*²) *Ah! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser.*] Cette idée de *Félix*, que *Sévere* vient pour épouser sa fille, condamne encore son ignorance. *Sévere* ne devait-il pas lui expédier un exprès de la frontiere, lui écrire, l'instruire du tout, & lui demander *Pauline?* N'était-il pas infiniment plus raisonnable que *Félix* dît à sa fille: *Sévere* n'est point mort, il arrive, il m'écrit, il vous demande pour épouse? En ce cas, *Pauline* ne lui aurait pas répondu par ce Vers comique, *Cela pourrait bien être.* Mais ici, elle doit répondre, *Cela ne doit pas être;* il fait trop peu de cas de vous, il ne vous écrit

point ; vous ne ſavez ſa victoire que par ſes Valets ; s'il voulait m'épouſer, il ne vous traiterait pas avec tant de mépris.

(*d*²) *Ton courage était bon.*] On dit bien dans le ſtyle familier, *tu as bon courage*, mais non pas *ton courage eſt bon.* L'Auteur veut dire : *Tu penſais mieux que moi.* — *Le Ciel t'inſpirait.* — *Ton cœur ne ſe trompait pas.*

(*e*²) *Et d'où provient mon mal, fais ſortir le remède.*] *Félix* n'annonce-t-il pas par ce Vers le caractere le plus bas & le plus lâche ? Ces expreſſions bourgeoiſes, *fais ſortir le remède*, ne portent-elles pas dans l'eſprit l'idée que ſa fille doit faire des careſſes à *Sévere* pour l'appaiſer ? Devait-il craindre qu'un Courtiſan poli d'un Empereur juſte vînt perſécuter le pere & la fille, parce qu'il n'a pas épouſé *Pauline* ? Ne ſerait-ce pas en partie la raiſon pour laquelle l'Hôtel de Rambouillet & le Cardinal de *Richelieu* refuſerent leur ſuffrage à *Polyeucte* ?

(*f*²) *Il eſt toujours aimable, & je ſuis toujous femme.*] Ce combat de *Pauline*, qui dit deux fois qu'elle eſt femme ; & de *Félix*, qui, malgré ce danger, veut abſolument que *Pauline* voye ſon ancien Amant, n'aurait-il pas quelque choſe de comique, plus que de tragique ? *Je ſuis toujours femme*, eſt une expreſſion bourgeoiſe.

(*g*²) *Je n'oſe m'aſſurer de toute ma vertu.*] Cela contredit ce bel hémiſtiche, *Elle vaincra ſans doute.* Il n'eſt point du tout convenable, qu'une femme diſe : Je ne réponds pas de ma vertu ; mais qu'elle le diſe après quinze jours de mariage, cela paraît bien peu décent.

(*h*²) *Et toute ta famille.*] Malheureuſe preuve de l'eſclavage de la rime. *Toute ta famille*, pour rimer à *fille ; toute ta Province*, pour rimer à *Prince*. On ne tombe plus guères aujourd'hui dans ces fautes : mais la rime gêne toujours, & met ſouvent de la langueur dans le ſtyle.

(*i*²) *Au-devant des murs.*] On va au-devant de quelqu'un, mais non au-devant des murs; on va le recevoir hors des murs, au-delà des murs.

(*k*²) *Tes forces.*] On n'a jamais dit les forces d'une femme en pareil cas.

ACTE II.

(*a*) *Cependant que Félix donne ordre au ſacrifice.*] Il eſt bien peu décent, bien peu naturel, que *Sévere* n'ait pas encore vu le Gouverneur, & que ce Gouverneur aille faire l'office de Prêtre, au lieu de recevoir *Sévere*. Mais ſi *Félix* eſt allé le recevoir *hors des murs*, comment *Polyeucte* ne l'a-t-il pas accompagné? Comment n'a-t-on point parlé de *Pauline*? Il eſt inconcevable que *Sévere* ignore que *Pauline* eſt mariée, & qu'il l'apprenne par ſon Ecuyer *Fabian*. Où parle ici *Sévere*? Dans la Maiſon du Gouverneur, dans un Appartement où *Pauline* va bien-tôt le trouver; & il n'a point vu ce Gouverneur! & il ignore que ce Gouverneur a marié ſa fille!

(*b*) *Et rendre à ſes beaux yeux l'hommage ſouverain qu'on rend aux Dieux*, ſont-elles des expreſſions convenables? Tout cela ne juſtifie-t-il pas l'Hôtel de Rambouillet? Il a des Lettres *de faveurs* pour épouſer *Pauline*, & il ne les a pas montrées! il vient pourtant immoler toutes ſes *volontés aux beautés* de ſa maîtreſſe.

(*c*) *L'honneur de vos careſſes en lieu plus haut;*
Vous trouverez dans Rome aſſez d'autres maîtreſſes.]

Cela eſt-il de la dignité de la Tragédie? *Corneille* retourne ici ce Vers du vieil *Horace*:

. . . . Vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte eſt aiſée à réparer dans Rome:

& cet autre de *Don Diégue* : Il eſt *tant de maîtreſſes ! Mais porter l'honneur de ſes careſſes en lieu plus haut*, eſt intolérable.

(*d*) *Ainſi ce rang eſt ſien.*] Comment ce rang peut-il être ſien, c'eſt-à-dire, appartenir à *Pauline* ? C'eſt, dit-il, parce qu'il a voulu mourir quand on n'a pas voulu de lui. Eſt-ce ainſi que *Didon* parle dans *Virgile* ? Un homme paſſionné épuiſe-t-il ainſi ſon eſprit à chercher de ſi bonnes raiſons ? les Italiens, à qui on reproche les *Concetti*, en ont-ils de plus condamnables ?

(*e*) *Rang ſien, faveur ſienne.*] Expreſſion de Comédie. Voyez avec quelle noble élégance *Titus*, dans *Racine*, dit qu'il doit tout à *Bérénice !*

Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner ſon vainqueur ?
Je prodiguai mon ſang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant ; mais le ſang & les larmes
Ne me ſuffiſaient pas pour mériter ſes vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés ſe répandre.
Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ſes yeux ſatisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits !
Je lui dois tout, Paulin. . . . . .

Cette élégance eſt abſolument néceſſaire pour conſtituer un Ouvrage parfait. Je ne prétends pas dépriſer *Corneille* ; mon Commentaire n'eſt ni un panégyrique, ni une cenſure, mais un examen impartial. La perfection de l'Art eſt mon ſeul objet.

(*f*) *As-tu vu des froideurs, quand tu l'en as priée ?*] Ce petit artifice de ne pas apprendre tout-d'un-coup à *Sévere* que *Pauline* eſt mariée, eſt peut-être un reſſort indigne de la Tragédie : on voit trop que l'Auteur prend ſes avantages pour ménager une ſurpriſe ; & encore la ſurpriſe n'eſt pas naturelle : car il n'eſt pas poſſible qu'on ignore un moment dans la maiſon de *Félix* le mariage

de ſa fille ; il a dû le ſavoir en mettant le pied dans l'Arménie.

(*g*) *Elle eſt . . . . . quoi ? mariée.*] Comment s'exprimerait-on autrement dans la Comédie ? Quelle idée peut avoir *Sévere* en diſant, *quoi ?* que peut-il ſoupçonner ? Il ſait que *Pauline* eſt vivante, qu'elle eſt honorée. Ce *quoi* n'eſt là que pour faire dire à Fabian, *Mariée ;* & *Sévere* devait le ſavoir tout auſſi-bien que *Fabian.* Remarquer, toutefois, que, malgré tous ces défauts contre la vraiſemblance, il règne dans cette Scene un très-grand intérêt, & c'eſt-là ce qui fait le ſuccès des Tragédies. Ce mouvement d'intérêt diminuerait beaucoup, ſi les Spectateurs étaient tous des cenſeurs éclairés. Mais le Public eſt compoſé d'hommes qui ſe laiſſent entraîner au ſentiment.

(*h*) *Ce coup de foudre*] eſt d'un Héros de Roman. Quand l'expreſſion eſt trop forte pour la ſituation, elle devient comique. Et comment un coup de foudre frappe-t-il d'autant plus qu'il ſurprend ? Il faut que la métaphore ſoit juſte.

(*i*) *Vous vous échapperez.*] Expreſſion bourgeoiſe.

(*k*) *Et ne pouſſe qu'injure.*] Cela n'eſt ni noble ni français.

(*l*) *Son devoir m'a trahi, mon malheur & ſon pere.*] Voilà où il eſt beau de s'élever au-deſſus des règles de la Grammaire. L'exactitude demanderait, *ſon devoir, & ſon pere, & mon malheur, m'ont trahi ;* mais la paſſion rend ce déſordre de paroles très-beau ; on peut dire ſeulement que *trahi* n'eſt pas le mot propre.

(*m*) *Mais ſon devoir fut juſte, & ſon pere eut raiſon.*
J'impute à mon malheur toute la trahiſon.]

Un devoir ne peut être ni juſte, ni injuſte : mais la juſtice conſiſte à faire ſon devoir. Il n'y a point eu là de trahiſon.

(*n*) *L'un par l'autre*, qui ſe trouve plus bas ne ſe rapporte à rien ; on devine ſeulement qu'il eût gagné

Félix par *Pauline*. Il faut éviter en Poëſie ces termes, *celui-ci*, *celui-là*, *l'un*, *l'autre*, *le premier*, *le ſecond*, tous termes de diſcuſſion, tous d'une Proſe rampante, qui ne peuvent être employés qu'avec une extrême circonſpection.

(*o*) *Laiſſe-la moi donc voir, ſoupirer & mourir.*] Un Général d'Armée qui vient en Arménie *ſoupirer & mourir*, en rondeau, paraît très-ridicule aux gens ſenſés de l'Europe. Cette imitation des Héros de la Chevalerie infectait déja notre Théâtre dans ſa naiſſance. C'eſt ce que *Boileau* appelle *mourir par métaphore*. L'Ecuyer *Fabian* qui parle des *vrais Amans* eſt encore un Ecuyer de Roman. Tout cela eſt vrai; & il n'eſt pas moins vrai que l'amour de *Sévere* intéreſſe, parce que tous ſes ſentimens ſont nobles.

On n'inſiſte pas ici ſur *la douceur infinie de l'hymen*, ſur ces expreſſions: *Eclairez-moi ce point; Vous vous échapperez; Ne pouſſe qu'injure*; & *les premiers mouvemens des vrais Amans*. Il eſt peut-être un peu étrange que *Pauline* ait parlé de ces premiers mouvemens à l'Ecuyer *Fabian*. Mais enfin tout cela n'ôte rien à l'intérêt théâtral.

(*p*) *Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert.*] Plus on a l'ame noble, moins on doit le dire. L'Art conſiſte à faire voir cette nobleſſe ſans l'annoncer. *Racine* n'a jamais manqué à cette regle. *Corneille* fait toujours dire à ſes Héros qu'ils ſont grands. Ce ſerait les avilir, s'ils pouvaient l'être. L'oppoſé de la magnanimité eſt de ſe dire magnanime. Ce n'eſt guères que dans un excès de paſſion, dans un moment où l'on craint d'être avili, qu'il eſt permis de parler ainſi de ſoi-même.

(*q*) *Ce qui vous perd*] n'eſt pas tout-à-fait le mot propre. Une femme qui a manqué un mariage ſi avantageux, ne doit pas dire à un homme tel que *Sévere*: Vous êtes perdu, parce que vous n'êtes pas à moi.

(*r*) *D'aſſez illuſtres marques.*] Ces *marques* pour rimer à *Monarques*, reviennent ſouvent, & ne doivent

jamais paraître dans la Poëſie, à moins que ces marques ne ſignifient quelque choſe. La plus grande de toutes les difficultés eſt de faire tellement ſes Vers, que le Lecteur n'apperçoive pas qu'on a été occupé de la rime. Dirait-on en Proſe : Le Prince *Eugene* avait des marques qui l'égalaient aux Monarques ?

(*s*) *Vous auriez ajoûté l'éclat d'une couronne.*] *Pauline* Romaine parle peut-être trop de Monarque & de couronne à un Romain ; il ſemble qu'elle parle à un Perſe. Elle vivait, à la vérité, ſous un Empereur ; mais jamais Empereur ne donna de Royaume à un Romain. C'eſt un diſcours ordinaire que l'Auteur met ici dans la bouche de *Pauline*. Mais c'eſt préciſément à *Pauline* qu'il ne convenait pas.

(*t*) On ne peut dire correctement *un peu de ſoupirs, un peu de larmes, un peu de ſanglots*, comme on dit, *un peu d'eau, un peu de pain*. On dira bien, *elle a verſé peu de larmes*, mais non pas *un peu de larmes : elle a peu de douleur, peu d'amour*, non *un peu de douleurs, un peu d'amours : un peu de chagrin*, & non *de chagrins*, &c.

(*u*) *Fait un aiſé remède à*, n'eſt pas français. On remédie à des maux, on les répare, on les adoucit, on en conſole. *Remède* n'eſt admis dans la Poëſie noble qu'avec une épithéte qui l'annoblit.

D'un incurable amour remedes impuiſſans.

(*x*) *Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu.*] On voit aſſez, qu'*un peu de votre humeur*, tient du ſtyle comique.

(*y*) *Et quoique le dehors ſoit ſans émotion.*] Le *dehors* & le *dedans* ne ſont pas du ſtyle noble.

(*z*) *Mais ce même devoir qui le vainquit.*] On cherche à quoi ſe rapporte ce *le*, & on trouve que c'eſt à *eſpoir* ; c'eſt donc le devoir qui a vaincu un eſpoir. Ces phraſes obſcures, ces expreſſions impropres & forcées, ne ſeraient pas pardonnées aujourd'hui dans de bons ou-

vrages, c'eſt-à-dire, dans des ouvrages dignes de la critique.

(*a*[1]) *Que vous louïez alors en blaſphémant contre elle.*] Louïez, louer, blaſphémer, termes qu'on eût dû corriger. Car *louïez* eſt déſagréable à l'oreille : *blaſphémer* n'eſt point convenable. *Vous blaſphémiez contre ma vertu.* Cela ne peut ſe dire ni en Vers ni en Proſe. Une femme doit faire ſentir qu'elle eſt vertueuſe, & ne jamais dire *ma vertu.* Voyez ſi *Monime*, dont *Mithridate* voulut faire ſa concubine, & qui eſt attaquée par les deux enfans de ce Prince, dit jamais *ma vertu.*

(*b*[1]) *Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins ſincere.*] Un devoir ne peut être ni ferme ni faible ; c'eſt le cœur qui l'eſt. Mais le ſens eſt ſi clair, que le ſentiment ne peut être affaibli.

(*c*[1]) *Ces pleurs en ſont témoins.*] Ils en ſont la preuve, *Sévere* eſt témoin : mais *témoin* peut ſignifier *preuve.*

(*d*[1]) *D'une aimable préſence.*] Expreſſion d'Idille. *Monime*, en exprimant le même ſentiment, dit :

Je verrais en ſecret mon ame déchirée
Révoler vers le bien dont elle eſt ſéparée.

Plus une ſituation eſt délicate, plus l'expreſſion doit l'être.

(*e*[1]) *Me rend les ſoins, mort pompeuſe, &c.*] Tous mots impropres.

(*f*[1]) *Si toutefois j'ai de la vie aſſez pour chercher une mort.*] Ces penſées affectées, ces idées plus recherchées que naturelles, étaient les vices du temps.

(*g*[1]) *Il la trouvait en vous. — Je dépendais d'un pere.*] Ces ſentimens ſont touchans ; ce Vers convient auſſi-bien à la Tragédie qu'à la Comédie, parce qu'il eſt noble autant que ſimple : il y a tendreſſe & préciſion.

(*h*[1]) *Adieu, trop vertueux, adieu, trop malheureux,*] Ces Vers-ci ſont un peu de l'Églogue. Quand les

malheurs de l'amour ne consistent qu'à aller dans sa chambre, & à vivre avec son mari, ce sont des malheurs de Comédie; nulle pitié, nulle terreur, rien de tragique. Cette Scene ne contribue en rien au nœud de la Pièce; mais elle est intéressante par elle-même. *Corneille* sentait bien que l'entrevue de deux personnes qui s'aiment & qui ne doivent pas s'aimer, ferait un très-grand effet: & l'Hôtel de Rambouillet ne sentit pas ce mérite.

Jusqu'ici on ne voit, à la vérité, dans *Pauline* qu'une femme qui n'a point épousé son amant, qui l'aime encore, & qui le lui dit quinze jours après ses noces. Mais c'est une préparation à ce qui doit suivre, au péril de son mari, à la fermeté que montrera *Pauline* en parlant à *Sévere* pour ce mari même, à la grandeur d'ame de *Sévere*: voilà ce qui rend l'amour de *Pauline* infiniment théâtral, & digne de la Tragédie.

(*i*[1]) *Hors de ses alarmes.*] On dit *hors d'alarmes*, *hors de crainte*, *hors de danger*; mais non, *hors de ses alarmes*, *de sa crainte*, *de son danger*, parce qu'on n'est pas hors de quelque chose qu'on a. Il est *hors de mesure*, & non *hors de sa mesure*; ce mot *hors*, bien employé, peut devenir noble; *Mais le cœur d'Emilie est hors de son pouvoir.*

(*k*[1]) *Soit cette croyance*] n'est pas français; il faut *que cette croyance soit fausse ou véritable.*

Je ne sais, au reste, si ce passage subit de la tendresse pour *Sévere* à la crainte de son mari est bien naturel. Si cela n'est pas ce qu'on appelle ajusté au Théâtre; le Spectateur n'est point du tout ému de ce retour de crainte pour *Polyeucte.* Ne sent-on pas qu'une femme qui sort d'une conversation tendre avec son amant, ne s'afflige que par bienséance pour son mari?

(*l*[1]) *C'est trop verser de pleurs.*] Si *Pauline* verse des pleurs, c'est son amour pour *Sévere* & le combat de cet amour & de son devoir qui la fait pleurer. Il est clair qu'elle ne peut pleurer de ce que *Polyeucte* est sorti pen-

dant une heure. Cette mépriſe de *Polyeucte* peut jetter un peu d'aviliſſement ſur le rôle d'un mari qui croit qu'on a pleuré ſon abſence, tandis qu'on a entretenu un amant.

(*m*[1]) *Par vos Dieux envoyés.*] Il faut ſous-entendre, *que vous croyez envoyés par vos Dieux.* Car *Polyeucte* Chrétien ne doit pas croire que les Dieux des Romains envoient des ſonges.

(*n*[1]) *Qu'il vous faiſait viſite.*] Diſcours trop familier. *Polyeucte*, à la vérité, joue un rôle un peu déſagréable, & n'intéreſſe encore en rien. Revenir pour dire qu'il n'eſt pas mort, cela n'eſt pas tragique. Et il eſt bien étrange que *Polyeucte* ait appris que *Sévere* faiſait viſite à ſa femme avant d'avoir vu ni *Polyeucte* ni *Félix.*

(*o*[1]) *Je ferais à tous trois un trop ſenſible outrage*] eſt admirable. Le reſte n'affaiblit-il pas ce beau Vers? *Pauline* doit-elle dire en face à ſon époux, que le *vrai mérite* de *Sévere* a dû l'*enflammer*, qu'il a droit de la *charmer?* Quel mari ne ſerait très-offenſé de ce diſcours outrageant, & très-indécent?

Il répond à cette inſulte : *O vertu trop parfaite!* Cette vertu aurait été bien plus parfaite, ſi elle n'avait pas dit à ſon mari, qu'il lui eſt *pénible* de réſiſter à ſon amant.

(*p*[1]) *O devoir trop ſincere!*] Un devoir n'eſt ni *ſincere*, ni *diſſimulé*, & *Polyeucte* ne doit pas dire que ſa femme doit coûter des regrets à *Sévere*; c'eſt l'encourager à l'aimer. Qui jamais a parlé à ſa femme *du beau feu de l'amant* de ſa femme? *Pauline* a un étrange beau-pere, & un étrange mari. Sans l'amour & le caractere de *Sévere*, la Pièce était très-hazardée, & l'Hôtel de Rambouillet pouvait avoir pleinement raiſon. Juſqu'ici il n'y a encore rien de tragique. C'eſt une femme qui veut que ſon mari ménage ſon amant, & qui ſe ménage elle-même entre l'un & l'autre.

(*q*[1]) *Et reſſouvenez-vous que ſa faveur eſt grande.*] Le ſens eſt : *Songez, mon mari, que mon amant eſt un grand Seigneur qu'il ne faut pas choquer.* Cela même ſemble avilir ſon mari.

(*r*[1]) *Nous ne nous combattrons que de civilité.*] Vers de Comédie.

(*s*[1]) *Je les veux renverſer.*] C'eſt une tradition que tout l'Hôtel de Rambouillet, & particuliérement l'Evêque de Vence, *Godeau*, condamnerent cette entrepriſe de *Polyeucte*. On diſait que c'eſt un zèle imprudent ; que pluſieurs Evêques & pluſieurs Synodes avaient expreſſément défendu ces attentats contre l'ordre & contre les loix ; qu'on refuſait même la Communion aux Chrétiens qui, par des témérités pareilles, avaient expoſé l'Egliſe entiere aux perſécutions. On ajoûtait que *Polyeucte*, & même *Pauline*, auraient intéreſſé bien davantage, ſi *Polyeucte* avait ſimplement refuſé d'aſſiſter à un ſacrifice idolâtre, fait en l'honneur de la victoire de *Sévere*. Ces réflexions me paraiſſent judicieuſes ; mais il me paraît auſſi que le Spectateur pardonne à *Polyeucte* ſon imprudence, comme celle d'un jeune homme, pénétré d'un zèle ardent que le Baptême fortifie en lui ; il n'examine pas ſi ce zèle eſt ſelon la ſcience. Au Théâtre, on ſe prête toujours aux ſentimens naturels des Perſonnages ; on devient enthouſiaſte avec *Polyeucte*, inflexible avec *Horace*, tendre avec *Chimène* : le dialogue eſt vif, & il entraîne.

(*t*[1]) *Me donne votre exemple à me fortifier.*] Il fallait, *pour me fortifier*. J'ai cru appercevoir dans le Public, aux Repréſentations, une ſecrette joie, que *Polyeucte* allât commettre cette action, parce qu'on eſpérait qu'il en ſerait puni, & que *Sévere* épouſerait ſa femme. En effet, c'eſt à *Sévere* qu'on s'intéreſſe ; & le Public prend toujours, ſans qu'il s'en apperçoive, le parti du héros amant, contre le mari qui n'eſt pas héros.

(*u*[1]) Voilà un exemple d'un mot bas noblement employé.

ACTE III.

(*a*) *Sévere inceſſamment brouille ma fantaiſie.*] Cette fantaiſie devrait-elle être *brouillée*, après les aſſurances des *civilités* réciproques ? *Pauline* doit-elle craindre que *Sévere* & *Polyeucte* ſe querellent au Temple ? Ce monologue, qui n'eſt qu'une répétition de ſes terreurs, & même des terreurs qu'elle ne peut avoir qu'en vertu de ſon rêve, languit un peu à la Repréſentation ; non-ſeulement il eſt long & ſans chaleur, mais ſi *Pauline* eſt encore effrayée par ſon rêve, elle ne doit craindre qu'une aſſemblée de Chrétiens ; puiſque *c'eſt des Chrétiens une impie aſſemblée* qui a tué ſon mari en ſonge, & qu'elle ne doit pas préſumer que cette impie aſſemblée ſoit dans le Temple de *Jupiter*. Je crois que, ſi elle avait craint un aſſaſſinat de la part des Chrétiens, cela produirait un coup de Théâtre, quand on vient lui dire que ſon mari eſt Chrétien lui-même.

(*b*) *Leurs ames à tous deux.*] Cette expreſſion n'eſt pas françaiſe.

(*c*) *Si peu que j'ai d'eſpoir ne luit*] n'eſt pas français ; il faut *le peu*.

(*d*) *Sachons-en l'iſſue.*] Cette iſſue ſe rapporte à *peur*. Une peur n'a point d'iſſue.

(*e*) *Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide.*] Ce Couplet fait toujours un peu rire ; mais la réponſe de *Pauline* eſt belle, & répare incontinent le petit ridicule produit par cet entaſſement d'injures.

(*f*) *Tu peux être ébahie.*] *Ébahie* ne s'emploie que dans le bas comique.

(*g*) *Quoi ! s'il aimait ailleurs, ſerais-je diſpenſée.*]

Ce qu'elle dit ici d'amour n'eſt-il pas un peu déplacé ? Elle doit trembler pour les jours de ſon mari, & elle demande s'il ſerait permis de lui faire une infidélité ! D'ailleurs, *diſpenſer à*, n'eſt pas français ; elle veut dire, *ſerais-je autoriſée à.*

(*h*) *A ſuivre une ardeur*] eſt un barbariſme. On ne ſuit point une ardeur.

(*i*) *Sur lui faire agir ſa juſtice.*] Cela n'eſt pas français ; il faut, agir contre lui, ou déployer ſur lui.

(*k*) *La force de mes pleurs.*] Il faut *le pouvoir.* Mais un autre tour ſerait beaucoup mieux. De plus doit-elle ſe préparer ainſi à pleurer ? Les pleurs ſont involontaires : elle aurait dû dire : *Il aura peut-être pitié de mes pleurs.*

(*l*) *Sans frémir à l'inſtant.*] On ne peut remarquer avec trop d'attention, ces mots inutiles que la rime arrache. *Sans frémir*, dit tout ; *à l'inſtant*, eſt ce qu'on appelle cheville.

(*m*) *Ici diſpenſez-moi du récit des blaſphêmes.*] Je ne répondrai point à cette fauſſe opinion où l'on eſt, que les Romains adoraient du bois & de la pierre. Il eſt bien ſûr que leur *Deus optimus maximus*, que *Deûm ſator atque hominum rex*, n'était point une Statue, & que *Polyeucte* avait très-grand tort de leur reprocher une ſottiſe dont ils n'étaient point coupables ; mais c'eſt une opinion commune. *Polyeucte* était dans cette erreur. Il parle comme il doit parler, conformément aux préjugés. La Poëſie n'eſt pas de la Philoſophie ; ou plutôt, la Philoſophie conſiſte à faire dire ce que les caractères des Perſonnages comportent.

(*n*) *Contre Jupiter mêmes.*] *Cornellle* emploie indifféremment cet adverbe avec une *s*, &, ſans *s*. Les Poëtes, tant gênés d'ailleurs, peuvent avoir la liberté d'ôter & d'ajoûter une *s* à ce mot.

(*o*) *Oyez, Félix, dit-il, oyez, Peuple, oyez tous.*] *Oyez* n'eſt plus employé qu'au barreau. On a conſervé

ce mot en Angleterre. Les Huiſſiers diſent *ois*, ſans ſavoir ce qu'ils diſent. Nous n'avons gardé de ce verbe que l'infinitif *ouïr*; & nous diſions autrefois *oyer*. Les Seſſions de l'échiquier de Normandie s'appellaient *oyer & terminer*.

(*p*) *Nous voyons les clameurs.*] C'eſt une inadvertence qui n'empêche pas que ce récit ne ſoit animé & bien fait.

(*q*) *Au ſpectacle ſanglant d'un ami qu'il faut ſuivre.*] Voilà où les maximes générales ſont bien placées; elles ne ſont point ici dans la bouche d'un homme paſſionné qui doit parler avec ſentiment, & éviter les ſentences & les lieux communs. C'eſt un Juge qui parle, & qui dit des raiſons priſes dans la connaiſſance du cœur humain.

(*r*) *Et mettant différence.*] Cette ſuppreſſion des articles n'eſt permiſe que dans le ſtyle burleſque, qu'on nomme marotique.

(*s*) *J'ai trahi la juſtice à l'amour paternel.*] *Trahir la juſtice à l'amour*, n'eſt pas français.

(*t*) *Qu'il faſſe autant pour ſoi, comme je fais pour lui.*] Ce Vers eſt un barbariſme. On dit *autant que*, & non pas, *autant comme*. *Soi*, ne ſe dit qu'à l'indéfini; il faut faire quelque choſe pour *ſoi*, il travaille pour *lui*.

(*u*) *Outre que.*] Expreſſion qui ne doit jamais entrer dans la Poëſie: *plus de dureté*, ce *plus* ne ſe rapporte à rien. On peut demander pourquoi elle dit que *Polyeucte* ſera inébranlable, quand elle eſpere le fléchir par ſes pleurs? Peut-être que, ſi elle eſpérait un retour de *Polyeucte* à la Religion de ſes peres, la ſituation en deviendrait plus touchante, quand elle verrait enſuite ſon eſpérance trompée. Cette Scene, d'ailleurs, eſt ſupérieurement dialoguée.

(*x*) *Je l'ai de votre main, mon amour eſt ſans crime.*] On eſt toujours un peu étonné que *Pauline* prononce le

mot d'amour en parlant de ſon mari, elle qui avoue à ſon mari qu'elle en aimait un autre.

Dans le Vers qui ſuit, *la glorieuſe eſtime de votre choix*, eſt un barbariſme.

(*y*) *Par ces beaux ſentimens qu'il m'a fallu contraindre.*] Il ne parait guères convenable, que *Pauline* demande la grace de ſon mari, au nom de l'amour qu'elle a eu pour un autre que ſon mari.

(*z*) *Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.*] Que veut dire, *aimer la pitié au prix qu'on en veut prendre* ? Qu'eſt-ce que ce prix ? Cette phraſe était autrefois triviale, & jamais noble, ni exacte.

(*a*[1]) *En brutal, en impie.*] *Brutal*, mauvaiſe expreſſion.

(*b*[1]) *La joie & la douleur tour-à-tour l'émouvoir.*] *La joie* : ce mot ne découvre-t-il point trop la baſſeſſe de *Félix* ? Quel moment pour ſentir de la joie !

(*c*[1]) *A punir les Chrétiens.*] Un ordre à punir eſt un ſoléciſme.

(*d*[1]) *Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.*] Cette crainte n'eſt-elle pas auſſi frivole que celle où était *Pauline*, que ſon mari & ſon amant ne ſe querellaſſent au Temple ? Perſonne ne craint pour *Félix* ; il n'y a rien à redouter en demandant l'ordre de l'Empereur ; il affecte une terreur qui paraît peu naturelle.

(*e*[1]) *Mais ſi par ſon trépas l'autre épouſait ma fille.*] Voici le ſentiment le plus mépriſable qu'on puiſſe jamais développer ; mais il eſt ménagé avec art.

Ces expreſſions, *l'autre épouſait ma fille*, *j'acquerrais par-là cent fois plus haut*, ſont auſſi baſſes que le ſentiment de *Félix*. Cependant, j'ai toujours remarqué qu'on n'écoutait pas ſans plaiſir l'aveu de ces ſentimens, tout condamnables qu'ils ſont. On aimait en ſecret ce ſentiment honteux du cœur humain ; on ſentait qu'il n'eſt que trop vrai que ſouvent les hommes ſacrifient tout à leur propre intérêt. Enfin, *Félix* dit au moins

qu'il déteſte ces penſées ſi lâches; on lui pardonne un peu. Mais pardonne-t-on à *Albin*, qui lui dit qu'il a *l'ame trop haute ?*

C'eſt ici le lieu d'examiner, ſi on peut mettre ſur la Scene tragique des caracteres bas & lâches. Le Public en général ne les aime pas. Le Parterre murmure quand *Narciſſe* dit dans *Britannicus : Et pour nous rendre heureux, perdons les miſérables.* On n'aime point le Prêtre *Mathan*, qui veut *à force d'attentats perdre tous ſes remords.* Cependant, puiſque ces caracteres ſont dans la nature, il ſemble qu'il ſoit permis de les peindre; & l'art de les faire contraſter avec les perſonnages héroïques peut quelquefois produire des beautés.

(*l*) *Qu'en ſa faveur déja la Ville ſe rebelle.*] *Rebeller* ne ſe dit plus, & devrait ſe dire, puiſqu'il vient de rebelle, rébellion. Mais comment cette Ville payenne peut-elle ſe révolter en faveur d'un Chrétien, après que l'on a dit que le Peuple a été indigné de ſon ſacrilége, & qu'il s'eſt enfui du Temple ſi épouvanté, qu'il a craint d'être écraſé par la foudre ? Il eût donc fallu expliquer comment on a paſſé ſi-tôt de l'éxécration pour l'action de *Polyeucte*, à l'amour pour ſa perſonne.

ACTE IV.

(*a*) *Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.*] Il n'eſt pas naturel que *Polyeucte* envoye prier *Sévere* de venir lui parler. Il ne doit rien avoir à lui dire; mais le Public eſt dans l'attente qu'il dira quelque choſe d'important. On ne ſe doute pas que *Polyeucte* envoie chercher *Sévere* pour lui donner ſa femme.

(*b*) Quatre ans après *Polyeucte*, *Rotrou* donna *Saint-Genêt* comme une Tragédie ſainte. On ſait que ce *Genêt* était un Comédien, qui ſe convertit ſur le Théâtre, en jouant

jouant dans une Farce contre les Chrétiens. *Rotrou*, dans cette Pièce, a imité ces Stances de *Polyeucte*.

(*c*) *Tombe par terre*] eſt toujours mauvais; la raiſon en eſt que *par terre* eſt inutile, & n'eſt pas noble. Cette maniere de parler eſt de la converſation familiere : *il eſt tombé par terre.*

(*d*) *Et comme elle a l'éclat du verre.*] C'eſt-là un de ces *Concetti*, un de ces faux brillans qui étaient tant à la mode. Ce n'eſt pas l'éclat qui fait la fragilité; les diamans qui éclatent bien davantage, ſont très-ſolides.

On remarqua, dès les premieres Repréſentations de *Polyeucte*, que ces trois Vers étaient pris entierement de la trente-deuxiéme Strophe d'une Ode de l'Evêque *Godeau*, à *Louis XIII.*

Mais leur gloire tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Cette Ode était oubliée, comme le ſont toutes les Odes aux Rois, ſur-tout quand elles ſont trop longues; mais on la déterra pour accuſer *Corneille* de ce petit plagiat. Sa mémoire pouvait l'avoir trompé; ces trois Vers purent ſe préſenter à lui dans la foule de ſes autres enfans : il eût été mieux de ne les pas employer : il était aſſez riche de ſon propre fonds. C'eſt peut-être une plus grande faute de les avoir cru bons que de ſe les être appropriés.

(*e*) *Et les glaives qu'il tient pendus.*] *Qu'il tient ſuſpendus*, ſeroit mieux. *Pendus* n'eſt pas agréable

(*f*) *Leurs graces coutumieres.*] C'eſt dommage que ce mot ne ſoit plus d'uſage que dans le burleſque.

(*g*) *Vient-il à ma défaite?*] Cela n'eſt pas français.

(*h*) *Tout ce que j'ai rêvé.*] On a déja dit que les mots *rêver*, *ſonger*, faire un *rêve*, un *ſonge*, ne ſont pas du ſtyle de la Tragédie.

(*i*) *De toute la Province.* Ce *toute* gâte le Vers, parce qu'il eſt à la fois inutile & emphatique.

(*k*) *Les ridicules ſonges.*] C'eſt ici que le mot de *ridicule* eſt bien placé dans la bouche de *Pauline*. Les termes les plus bas employés à propos, s'annobliſſent. *Racine*, dans *Athalie*, ſe ſert des mots de *bouc* & de *chien*, avec ſuccès.

(*l*) *Tout beau, Pauline, il entend vos paroles.*] *Tout beau* ne peut jamais être annobli, parce qu'il ne peut être accompagné de rien qui le releve; mais preſque tout ce que dit *Polyeucte* dans cette Scene eſt du genre ſublime.

(*m*) *Sa faveur me couronne entrant dans la carriere.*] Obſervez que voilà quatre Vers qui diſent tous la même choſe; c'eſt une *carriere*, c'eſt un *port*, c'eſt la *mort*. Cette ſuperfluité fait quelquefois languir une idée. Une ſeule image la fortifierait. Une ſeule métaphore ſe préſente naturellement à un eſprit rempli de ſon objet; mais deux ou trois métaphores accumulées ſentent le Rhéteur. Que dirait-on d'un homme qui en revenant dans ſa patrie, dirait: *Je rentre dans mon nid, j'arrive au Port à pleines voiles, je reviens à bride abattue?* C'eſt une regle de la vraie éloquence, qu'une ſeule métaphore convient à la paſſion.

(*n*) *Que cet hélas a de peine à ſortir!*] *Cet hélas* eſt un peu familier, mais il eſt attendriſſant, quoique le mot *ſortir* ne ſoit pas noble.

(*o*) *Va, cruel, va mourir: tu ne m'aimas jamais.*] *Pauline* doit-elle tant inſiſter ſur l'amour qu'elle exige d'un mari, pour lequel elle n'a point d'amour? Peut-être ce dépit ne ſied qu'à une amante qu'on dédaigne, & non à une épouſe dont le mari va être exécuté. Tout ſentiment qui n'eſt plus à ſa place, ſéche les larmes qu'une ſituation attendriſſante faiſait couler. Il ne s'agit pas ici que *Pauline* ſoit aimée; il s'agit qu'on ne tranche pas la tête à ſon mari.

(p) *Rendre viſite* & *incivilité*, ne doivent jamais être employées dans la Tragédie.

(q) *Poſſeſſeur d'un tréſor dont je n'étais pas digne.*] Cette étrange idée de prier *Sévere* de venir, pour lui céder ſa femme, ne ſerait pas tolérable en toute autre occaſion. On ne peut l'approuver que dans un Chrétien qui n'aime que le martyre. Cette ceſſion, ailleurs lâche & ridicule, peut devenir héroïque par le motif. Le Philoſophe même peut être touché; car le Philoſophe ſait que chacun doit parler ſuivant ſon caractere. Cependant on peut dire que cette ceſſion n'a rien d'attendriſſant, parce qu'elle n'a rien de néceſſaire; que c'eſt une choſe que *Polyeucte* peut également faire ou ne faire pas, qui n'eſt point fondée dans l'intrigue de la Piéce, un hors-d'œuvre qui ne va point au cœur. Il ſemble qu'il céde ſa femme pour avoir le plaiſir de la céder. Mais cela produit de très-grandes beautés dans la Scene ſuivante.

(r) *Je ſuis confus pour lui de ſon aveuglement.*] Cette réſignation de *Polyeucte* fait naître une des plus belles Scenes qui ſoient au Théâtre. C'eſt-là, ſur-tout, ce qui ſoutient cette Tragédie.

(s) *Aſſez bas*] n'eſt pas le mot propre. *Aſſez* ne ſe rapporte à rien.

(t) *On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre.*] *En poudre, en cendre;* c'eſt une petite négligence qui n'affaiblit point les ſublimes & pathétiques beautés de cette Scene.

(u) *Et que cette chaleur qui ſent vos premiers feux.*] Une chaleur qui ſent des premiers feux, & qui pouſſe une ſuite; cela eſt mal écrit: d'accord; mais le ſentiment l'emporte ici ſur les termes, & le reſte eſt d'une beauté dont il n'y eut jamais d'exemple. Les Grecs étaient des Déclamateurs froids en comparaiſon de cet endroit de *Corneille.*

(x) *Que d'épouſer un homme après ſon triſte ſort.*]

Par la conſtruction, c'eſt le triſte ſort de cet homme qu'elle épouſerait en ſecondes noces; & par le ſens, c'eſt le triſte ſort de *Polyeucte* dont il s'agit.

(*y*) *Qu'eſt ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre?*] Si on ôtait ce *qu'eſt ceci* & ce *coup de foudre*, qui réduit un eſpoir en poudre, & les deux Vers faibles qui ſuivent, & ſi on commençait la Scene par ces mots : *Quoi! toujours la fortune, &c.* elle en ſerait plus vive.

(*z*) *Peut-être qu'après tout, ces croyances publiques.*] Ces quatre Vers ſont retranchés dans l'édition de 1664, & dans les ſuivantes.

(*a*[1]) *Jamais un adultere, un traître, un aſſaſſin.*] Ces quatre Vers trop ſimples ont auſſi été retranchés.

(*b*[1]) *Ils font des vœux pour nous qui les perſécutons.*] Remarquez ici que *Racine*, dans *Eſther*, exprime la même choſe en cinq Vers.

Tandis que votre main ſur eux appeſantie
A leurs perſécuteurs les livrait ſans ſecours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller ſur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ſes ailes.

Sévere, qui parle en homme d'Etat, ne dit qu'un mot, & ce mot eſt plein d'énergie. *Eſther*, qui veut toucher *Aſſuérus*, étend davantage cette idée. *Sévere* ne fait qu'une réflexion, *Eſther* fait une priere; ainſi, l'un doit être concis, & l'autre déployer une éloquence attendriſſante. Ce ſont des beautés différentes, & toutes deux à leur place. On peut ſouvent faire de ces comparaiſons; rien ne contribue davantage à épurer le goût.

ACTE V.

(*a*) *Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévere ?*] Je ne doute pas que *Corneille* n'ait voulu faire contraſter la baſſeſſe de *Félix* avec la grandeur de *Sévere*. Les oppoſitions ſon belles en Peinture, en Poëſie, en Eloquence. *Homère* a ſon *Therſite* ; l'*Arioſte* a ſon *Brunel* ; il n'en eſt pas ainſi au Théâtre. Les caracteres lâches ne ſont preſque jamais tolérés ; on ne veut pas voir ce qu'on mépriſe.

Non-ſeulement *Félix* eſt mépriſable, mais il ſe trompe toujours dans ſes raiſonnemens. Il prétend que *Sévere* mépriſe dans *Pauline* les reſtes de *Polyeucte*. Cependant *Sévere* aime paſſionnément *ces reſtes*. Il a beau dire que *Sévere tempête*, qu'il tranche *du généreux*, & qu'au fond c'eſt *un fourbe* ; il devrait bien voir que *Sévere* n'a pas beſoin de l'être. En général, tout ce qui n'eſt que politique, eſt froid au Théâtre ; & la politique de *Félix* eſt auſſi fauſſe que lâche. S'il croit que *Sévere* ſe ſoucie peu de *Pauline*, il ne doit pas croire qu'il veuille ſe venger. Pourquoi ne pas donner à *Félix* un grand zèle pour ſa Religion ? Cela ferait un bien meilleur contraſte avec le zèle de *Polyeucte* pour la ſienne.

(*b*) *Et vois-tu ma miſere* ?] Le mot de *miſere* qu'on emploie ſouvent en Vers pour *malheur*, peut n'être pas convenable ici, parce qu'il peut être entendu de la miſere, c'eſt-à-dire, de la baſſeſſe des ſentimens.

(*c*) *Le cœur d'avec la mine*] eſt trop du ton de la Comédie.

(*d*) *Les reſtes d'un rival.*] Expreſſion toujours déshonnête, & du diſcours familier.

(*e*) *Tranchant du généreux . . . . L'artifice eſt trop lourd..... La plus fine pratique.*] Tout cela eſt bourgeois & comique.

(*f*) *C'eſt en vain qu'il tempête.*] Ce mot n'eſt que burleſque.

(*g*) *S'il avait affaire à quelque mal-adroit.*] Toute cette tirade & ces expreſſions bourgeoiſes, *J'en ai tant vu de toutes les façons*, & *j'en ferais des leçons au beſoin*, & *s'il avait affaire à un mal-adroit*, ſont abſolument mauvaiſes. Il faut ſavoir avouer les fautes, comme admirer les beautés.

(*h*) *Pour ſubſiſter en Cour c'eſt la haute ſcience.*] *Pour ſubſiſter en Cour*, eſt une expreſſion bourgeoiſe. *La haute ſcience pour ſubſiſter en Cour*, n'eſt pas de faire couper le cou à ſon gendre avant de demander l'ordre à l'Empereur. Il faut des raiſons plus fortes. Le zèle de la Religion ſuffiſait, & pouvait fournir des choſes ſublimes.

(*i*) *Je vois le Peuple ému pour prendre ſon parti.*] Cette raiſon ne paraît guères meilleure que les autres. Il eſt difficile, comme on l'a déja remarqué, que le Peuple, qui a eu tant d'horreur pour le fanatiſme puniſſable de *Polyeucte*, ſe révolte ſur le champ en ſa faveur. Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que les défauts du rôle de *Félix* ne ſont rachetés par aucune beauté. Il parle preſque toujours auſſi baſſement qu'il penſe. On ne dit point *ému pour*; cela n'eſt pas français.

(*k*) *Calomnier de quelque intelligence*] n'eſt pas français.

(*l*) *Fâcheux à comprendre.*] Ce mot *fâcheux* n'eſt pas le mot propre; c'eſt *difficile*.

(*m*) *Pour lui ſeul contre toi j'ai feint d'être en colere.*] Cet artifice eſt de mauvaiſe grace, comme le dit très-bien *Polyeucte*.

Rotrou, dans ſon *Saint-Genêt*, fait parler ainſi *Marcel*, qui veut perſuader à *Genêt* de ne pas renoncer à la Religion de ſes peres :

O ridicule erreur de vanter la puiſſance
D'un Dieu qui donne aux ſiens la mort pour récompenſe;

D'un impoſteur, d'un fourbe, & d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le Ciel? qui l'a déifié?
Un ramas d'ignorans, & d'hommes inutiles,
De malheureux, la lie, & l'opprobre des villes;
De femmes & d'enfans, dont la crédulité
S'eſt forgée à plaiſir une Divinité;
De gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumiere importune,
Sous le nom de Chrétiens s'expoſent au trépas,
Et mépriſent des biens qu'ils ne poſſédent pas.

On ne fit aucune difficulté de réciter ces Vers, convenables à un Payen. Ces raiſons ſont aiſément refutées par *Genêt*.

Si mépriſer vos Dieux c'eſt leur être rebelle,
Croyez qu'avec raiſon je leur ſuis infidèle....
Vous verrez ſi ces Dieux de métal & de pierre
Seront puiſſans au Ciel comme on le croit en terre.
Alors les ſectateurs de ce crucifié
Vous diront ſi ſans cauſe ils l'ont déifié, &c.

Une telle Scene entre *Polyeucte* & *Félix*, écrite avec force, aurait certainement fait un très-grand effet.

(*n*) *Le ſucre empoiſonné.*] Ce mot de *ſucre* n'eſt admis que dans le diſcours très-familier.

(*o*) *Ceſſe de me tenir ce diſcours outrageux.*] Ce mot *outrageux* n'eſt pas uſité; mais pluſieurs Auteurs s'en ſont heureuſement ſervis. Nous ne ſommes pas aſſez riches pour devoir nous priver de ce que nous avons.

(*p*) *Vivez avec Sévere.*] On eſt un peu révolté que *Polyeucte* ne parle à ſa femme que de l'amour qu'elle a pour *Sévere*. Cette répétition peut déplaire. Le Chriſtianiſme n'ordonne point qu'on cède ſa femme. Mais ici *Polyeucte* ſemble lui reprocher qu'elle en aime un autre.

(*q*) *Il voit quelle douleur dans l'ame vous poſsède.*
Et ſait qu'un autre amour en eſt le ſeul remède.]

Ces maximes d'amour ſont ici un peu révoltantes. Il n'eſt pas convenable que *Polyeucte* l'encourage à aimer un autre amant ; & ce n'eſt pas à un homme uniquement occupé du bonheur du martyre, à dire qu'il n'y a qu'un autre amour qui puiſſe remédier à l'amour.

(*r*) *Quels efforts.*] On dit bien, *ſe faire des efforts ;* mais non pas, *faire des efforts à ſoi :* il faut *ſur ſoi.*

(*s*) *Ne déſeſpére pas une ame qui t'adore.*] Comment *Pauline* peut-elle dire qu'elle adore *Polyeucte ?* Elle lui donne *par devoir & par affection*, tout ce que l'autre avait *par inclination.* Mais l'adorer, c'eſt trop ; certainement elle ne l'adore pas.

(*t*) *Vivez avec Sévere, ou mourez avec moi.*] Cette troiſiéme apoſtrophe, *vivez avec Sévere*, cet empreſſement extrême de lui donner un mari, ne paraiſſent pas naturels. Tout cela n'empêche pas que cette Scene ne ſoit écoutée avec un grand plaiſir. L'obſtination de *Polyeucte*, ſa réſignation, ſon tranſport divin, plaiſent beaucoup. Ceux qui aſſiſtent aux Spectacles étant perſuadés, pour la plûpart, des vérités qui enflamment *Polyeucte*, ſont ſaiſis de ſon tranſport. Ils ne ſont pas fort attendris, mais ils s'intéreſſent à la ſituation.

(*u*) *S'il eſt inſenſé, vous êtes raiſonnable.*] Ce Vers eſt du ſtyle de la Comédie.

(*x*) *Un cœur à l'autre uni.*] Ces maximes générales conviennent peu à la douleur. C'eſt-là parler de ſentimens ; ce n'eſt pas en avoir. Comment ſe peut-il faire que cette Scene ne faſſe jamais verſer de larmes ? N'eſt-ce point qu'on ſent que *Pauline* n'agit que par devoir, & qu'elle s'efforce d'aimer un homme pour lequel elle n'a point d'amour ?

(*y*) *Tentez l'amour & ſon effort.*] Cela n'eſt ni d'un français exact, ni d'un français agréable.

(*z*) *Ruſes de l'Enfer.*] Expreſſion pardonnable, au Perſonnage qui parle, mais qui n'eſt pas d'un ſtyle

noble. *Enfer* ne rime avec *triompher* qu'à l'aide d'une prononciation vicieuſe. Grande preuve que l'on ne doit rimer que pour les oreilles.

(*a*[1]) *Vos réſolutions*, &c.] Des réſolutions qui uſent de remiſe, forment une phraſe qui n'a point d'élégance. *Uſer de remiſe*, expreſſion proſaïque : *uſer* d'ailleurs ſuppoſe *uſage*. Une réſolution n'a point d'uſage.

(*b*[1]) *A la mort . . . . A la gloire.*] Dialogue admirable, & toujours applaudi.

(*c*[1]) *Brute & Manlie.*] On eſt un peu ſurpris que cet homme ſe compare aux *Brutus* & aux *Manlius*, après avoué les ſentimens les plus lâches.

(d[1]) *Avaient de mauvais ſang.*] C'eſt une vieille erreur qu'en ſe faiſant ſaigner, on ſe délivrait de ſon mauvais ſang. Cette fauſſe métaphore a été ſouvent employée ; & on la retrouve dans la Tragédie de *Don Carlos*, ſous le nom d'*Andronic*.

Quand j'ai du mauvais ſang, je me le fais tirer.

On dit que *Philippe II* fit cette abominable plaiſanterie à ſon fils en le condamnant.

(*e*[1]) *Saura vous émouvoir.*] Remarquez que nous employons ſouvent ce mot *ſavoir* en Poëſie aſſez mal-à-propos. *J'ai ſu le ſatisfaire*, pour *je l'ai ſatisfait*. *J'ai ſu lui plaire*, au lieu de *je lui ai plu*. Il ne faut employer ce mot que quand il marque quelque deſſein.

(*f*[1]) *Romps*, & *tire-la.*] Mauvaiſes expreſſions.

(*g*[1]) *Hoſtie.*] Ce mot alors ſignifiait *victime*.

(*h*[1]) *Les mêmes matieres.*] Ce Vers eſt trop négligé, & n'eſt pas français. *Une barbarie qui a des matieres* ; cela eſt un peu barbare.

(*i*) *Le faut-il dire encore? Félix, je ſuis Chrétienne.*] Ce miracle ſi ſoudain a révolté beaucoup de gens. *Quodcumque oſtendis mihi ſic incredulus odi.* Mais le Parterre aimera long-temps ce prodige ; il eſt conforme, à ce

qu'on nous dit des premiers âges du Chriſtianiſme ; il eſt la récompenſe de la vertu de *Pauline ;* &, s'il n'eſt pas dans l'Hiſtoire, il convient parfaitement au Théâtre dans une Tragédie Chrétienne.

(*k*[1]) *T'aſſure en terre*] n'eſt pas français. Il veut dire *affermit ton pouvoir ſur la terre.*

(*l*[1]) La Pièce ſemble finie quand *Polyeucte* eſt mort. Autrefois, quand les Acteurs repréſentaient les Romains avec le chapeau & une cravatte, *Sévere* arrivait le chapeau ſur la tête, & *Félix* l'écoutait chapeau bas ; ce qui faiſait un effet ridicule.

(*m*[1]) *Eſclave ambitieux d'une peur chimérique.*] D'où ſait-il que *Félix* a immolé ſon gendre à la peur mépriſable qu'il avait de *Sévere?* Ce *Sévere* ne pouvait le ſavoir, à moins que *Polyeucte*, par un ſecond miracle, ne le lui eût révélé. Le reſte eſt fort juſte, & fort beau ; il doit être irrité que *Félix* n'ait pas déféré à ſa noble priere.

(*n*[1]) *Je cède à des tranſports que je ne connais pas.*] Ce nouveau miracle n'eſt pas ſi bien reçu du Parterre que les deux autres ; il ne faut pas, ſur-tout, prodiguer coup ſur coup les prodiges de même eſpece. Quand on pardonnerait la converſion incroyable de ce lâche *Félix*, on n'en ſerait pas touché, parce qu'on ne s'intéreſſe pas à lui comme à *Pauline*, & qu'il eſt même odieux.

(*o*[1]) *Tire après lui le pere, auſſi-bien que la fille.* *Tirer après ſoi*, eſt devenu bas avec le temps.

(*p*[1]) *De pareils changemens ne vont point ſans miracle.*] Des changemens ne vont point. On mene une vie innocente, & non pas *avec innocence.* Mais *j'approuve que chacun ait ſes Dieux*, & *ſervez votre Monarque*, reçoivent toujours des applaudiſſemens. La maniere dont le fameux *Baron* récitait ces Vers en appuyant ſur *ſervez votre Monarque*, était reçue avec tranſport. Pluſieurs n'approuvent pas que *Sévere* diſe à *Félix : Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque ;*

parce que ce n'eſt pas lui qui donne les Gouvernemens, & que *Félix* n'a pas quitté le ſien ; il n'appartient qu'à l'Empereur de parler ainſi.

(*q*[1]) *Se relever plus forts, plus ils ſon abattus.*] *Se relever, n'eſt pas l'effet.*] Cela n'eſt pas exact ; mais c'eſt une licence que je crois permiſe.

(*r*[1]) *Qu'il les ſerve à ſa mode*] eſt du ſtyle comique ; *à ſon choix*, eût peut-être été mieux placé.

(*s*[1]) *Je n'en veux pas ſur vous faire un perſécuteur.*] Il y avait auparavant, *en vous* ; cela paraiſſait un contreſens. Il ſemblait que ce fût *Félix* Chrétien qui pût être perſécuteur. *Corneille* corrigea, *ſur vous.* Mais c'eſt une faute de langage ; on perſécute un homme, & non *ſur* un homme.

(*t*[1]) *Nous autres, béniſſons notre heureuſe aventure.*] *Notre heureuſe aventure*, immédiatement après avoir coupé le cou à ſon gendre, fait un peu rire ; &, *nous autres*, y contribue.

L'extrême beauté du rôle de *Sévere*, la ſituation piquante de *Pauline*, la Scene admirable avec *Sévere* au quatriéme Acte, aſſurent à cette Pièce un ſuccès éternel.

Non-ſeulement elle enſeigne la vertu la plus pure, mais la dévotion, & la perfection du Chriſtianiſme. *Polyeucte* & *Athalie* ſont la condamnation éternelle de ceux qui, par une jalouſie ſecrette, voudraient proſcrire un Art ſublime, dont les beautés n'effacent que trop leurs ouvrages. Ils ſentent combien cet Art eſt au-deſſus du leur ; ne pouvant y atteindre, ils le veulent proſcrire, &, par une injuſtice auſſi abſurde que barbare, ils confondent *Tabarin* & *Guillot Gorju*, avec *Saint Polyeucte* & le Grand-Prêtre *Joad*.

Dacier, dans ſes remarques ſur la Poëtique d'*Ariſtote*, prétend que *Polyeucte* n'eſt pas propre au Théâtre, parce que ce Perſonnage n'excite ni la pitié, ni la crainte ; il attribue tout le ſuccès à *Sévere* & à *Pauline*.